

66e année, No 29

Montréal, 27 novembre 1954

Le Samedi

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

10 cents



Donna Atwood

ESTELLE MAUFFETTE
par LUCETTE ROBERT

Enigmes criminelles :
HEUREUX D'ETRE PENDU
par ALAIN ROBERT

Dans le monde sportif, par
OSCAR MAJOR



Il est si agréable

... de passer une bonne soirée au club
et peut-être d'y disputer une partie de
billard, en la plaisante compagnie du
"fils favori de l'Écosse", bien entendu !
Il est si agréable d'être avec de bons
camarades pour partager la finesse et le
velouté de Johnnie Walker, le scotch préféré
par les plus grands connaisseurs.



JOHNNIE WALKER

Un Vrai Bon "Scotch"

Se vend en bouteilles de différents formats

DISTILLÉ, MÉLANGÉ ET EMBOUTEILLÉ EN ÉCOSSE

Léopold Massiera vous présente

DANIEL GELIN

LES comédiens sont très nombreux et, chaque année, une nouvelle génération se présente, pleine de promesses et d'illusions.

Daniel Gélín, lui, a su sortir du rang, s'imposer et triompher avec panache.

C'est un grand acteur, un vrai, avec de la classe, beaucoup de classe, et aussi beaucoup d'ambition.

Il a connu la faim et les jours sombres, aussi il a soif d'arriver, de monter toujours plus haut. Il ne craint pas le vertige, il force parfois ses possibilités, et, avec une chance inouïe que ses dons multiples facilitent, arrive avec bonheur et aisance à tirer son épingle du jeu. Il sait qu'il peut se rompre le cou, se casser les os mais il ose quand même et malgré tout. Il joue tout, sa vie, son passé et son avenir qui s'annonce si brillant car il a immensément confiance en lui.

Ce sympathique acteur vit le jour le 19 mai 1921 à Angers ; mais il passa la plus grande partie de son enfance à Saint-Malo.

Des Malouins, il a pris le caractère têtu, obstiné, courageux et surtout audacieux.

A 17 ans, il vint tenter sa chance à Paris.

Il fit le Conservatoire et suivit les cours de Louis Jouvet, de Denis d'Inès et de Berthe Dussane.

Ses compagnons d'études se nommaient : Maria Casarès, Françoise Christophe, Michel Auclair, Robert Dhéry, Jean Carmet, Jean Paradès, etc...

Il débuta au théâtre, au Grand Guignol, dans une pièce de Clouzot montée par Pierre Fresnay.

Au cinéma, il débuta en qualité de figurant, en 1940, dans « Miquette et sa Mère » avec Lilian Harvey. Détail amusant : sa femme, Danielle Delorme, tourna, une dizaine d'années plus tard, en vedette, un « remake » de ce film.

Dans « Dieu a besoin des hommes » de Jean Delannoy, avec Pierre Fresnay et Madeleine Robinson, Daniel Gélín fut « Joseph » un parricide innocent et jovial qui veut à tout prix obtenir l'absolution du prêtre laïc magistralement incarné par celui qui fut « Marius » et « Monsieur Vincent ».

« Edouard et Caroline » fut présenté au Festival de Cannes 1951 et obtint un succès flatteur.

Cette oeuvre spirituelle et légère rappela les meilleures comédies américaines d'avant-guerre et montra qu'en la matière les Français pouvaient faire aussi bien, sinon mieux.

Dans « Les mains sales » de Bernard Rivers, d'après la fameuse pièce de Jean-Paul Sartre, Daniel Gélín reprit le rôle tenu à la scène par François Périer.

Max Ophüls, à la suite du succès remporté par « La ronde », décida de tourner un autre film à sketches avec une distribution aussi éclatante.

Ce fut « Le Plaisir » avec Claude Dauphin, Gaby Morlay, Gaby Bruyère, Ginette Leclerc, Madeleine Renaud, Mila Parély, Danielle Darrieux, Pierre Brasseur, Jean Gabin, Paulette Goddard, Jean Servais, etc...

Le sketch de Daniel Gélín nous le montra en compagnie de la mutine et jolie Simone Simon.

« Histoire d'amour », de Guy Lefranc, est le dernier film dans lequel parut Louis Jouvet. Daniel Gélín y fut l'amant passionné de la gracieuse et fraîche Dany Robin.

Christian-Jaque, avec « Adorables créatures » réalisa un spirituel tour de force. En effet, avec humour et brio, il nous montra différentes filles d'Eve dans l'intimité la plus indiscrète avec tous leurs mignons défauts et aussi leurs qualités dont la moindre n'est pas la beauté.

Tour à tour, Daniel Gélín fut l'amant de « Danielle Darrieux », une charmante femme qui estimait tout naturel de tromper son mari mais non le contraire ; seulement l'ami de la séduisante et blonde « Martine Carol » un peu trop coûteuse ; de nouveau, l'amant d'une bien séduisante veuve : « Edwige Feuillère » beaucoup plus âgée que lui et passant son temps à faire la charité ; et, enfin, l'heureux époux de la mignonne Italienne Antonella Lualdi.

Dans « La minute de vérité », Jean Delannoy dirigea un trio fameux : Michèle Morgan, Jean Gabin et Daniel Gélín qui sut se mettre au diapason de ses illustres partenaires.

Devenant vedette internationale, Daniel Gélín alla tourner en Italie « La maison du silence » de G. Wilhelm Pabst, avec Jean Marais, Aldo Fabrizi et Frank Villard.

Jacques Becker reprit son team fameux de « Edouard et Caroline » dans « Rue de l'Estrapade ».

Même climat que dans le film précédent et même succès.

Cette production marqua le retour en France de Louis Jourdan.

Daniel Gélín n'y fut plus le mari d'Anne Vernon mais son jeune et platonique amoureux, fou de désir et bien déçu de sa fidélité envers son mari, le séduisant Louis Jourdan.

« L'Esclave » d'Yves Ciampi est le dernier film présenté à Paris de Daniel Gélín.

La troublante vedette italienne Eleonora Rossi-Drago et l'ex-P... respectueuse, Barbara Laage, lui donnent la réplique. [Lire la suite page 29]



DANS L'INTIMITE DE NOS VEDETTES

Estelle Mauffette

par LUCETTE ROBERT

LORSQUE, tout récemment, Estelle Mauffette créa un personnage amusant au Théâtre d'Été de la TV ("Le palier") le public s'exclama : "Mais c'est une comique !" comme si une artiste universelle ne pouvait endosser tour à tour le masque qui rit et celui qui pleure de la comédie et de la tragédie. Le public qui l'identifie à une Donalds en robe rapiécée et en souliers de boeufs serait bien étonné de l'apercevoir quittant le studio d'Un homme et son péché, à 7 heures, coquette, enjouée, et gourmande d'autre chose que de galettes de sarrasin. C'est une jeune fille cultivée et sensible qui vit entourée d'amis dans un appartement marqué de ses goûts : la peinture, la musique, les poètes.

Elle est née dans un milieu exceptionnel car son grand-père maternel, Horace-Emery Lavigne, et ses grands-oncles étaient des musiciens ; son grand-père paternel fut le premier laïque à fonder un collège classique au Canada, le collège Saint-Joseph. Le docteur Mauffette encourageait ses enfants vers les Arts, et si l'une joue du violoncelle, Bérangère est poète, Hélène a choisi la danse et le chant et Guy est un réalisateur dont la fantaisie et l'improvisation semblent inépuisables. Quelles vacances libres, heureuses, ils ont dû passer à Saint-Lambert ou à l'île Perrot (un autre réalisateur à Radio-Canada, M. Lucien Thériault, est le beau-frère d'Estelle M., et l'un des conservateurs du Musée de l'île) s'exerçant déjà à organiser un théâtre et des concerts. Estelle a gardé de cette époque, un rire et un visage d'enfant où il n'y a rien d'aigu ni de fermé. Sa taille élégante est mise en valeur par des robes bien coupées et la qualité du tissu.

Elle fit ses études d'art dramatique au Conservatoire Lassalle et avec Madame Maubourg au Studio 15, dirigé par M. Gérard Vlemincx. Elle débuta ensuite comme professeur de diction dans plusieurs couvents comme ceux de St-Laurent, d'Outremont, des SS. de J.-M., de Ste-Croix et dans quelques écoles de la Commission scolaire. Elle devint une artiste recherchée pour les galas de musique et de poésie et elle continue — encore aujourd'hui — à ne faire connaître que des oeuvres de choix, même dans des milieux peu familiers de Péguy

ou de la comtesse de Noailles. Elle offre à un auditoire populaire les lectures qu'elle donnerait dans un centre culturel, et en est récompensée par un enthousiasme aussi grand, me dit-elle. Voici ce qu'écrivait d'elle le Père Carmel Brouillard, après une soirée au Cercle National Français, dont les artistes étaient le pianiste Jean Leduc et Estelle Mauffette : "... Des nuances inconnues, des significations nouvelles, des rapports inédits de sens et de vérité, jaillissent de ces phrases qui pourtant nous étaient familières. On n'oubliera jamais le rajeunissement miraculeux que reçurent alors certains poèmes..." Ajoutons que ces poèmes si judicieusement choisis, et encore plus admirablement dits, étaient le Dialogue mystique de Verlaine, La figure de proue de Lucie Delarue-Mardrus, Jeunesse d'Anna de Noailles, Au large de Roger Brien, Chanson de Maeterlinck, Les chats de Baudelaire, Le coeur solitaire de Charles Guérin, Au pied du quai de Robert Choquette et une Chanson de Médjé Vézina. Elle lit des vers de Saint-Denis Garneau pour illustrer une conférence de Robert Elie devant la Société d'étude et de conférences ; à la salle paroissiale Sainte-Marie ;

devant la Société du Bon Parler français ; l'Association Belgique-Canada ; les Femmes universitaires, et c'est elle qui, aux grandes fêtes liturgiques, dit les poèmes de Claudel ou de Péguy sur les ondes de Radio-Canada. Ces maîtres l'ont imprégnée de leur esprit car elle me dit (en parlant de ses propres poèmes) : "je suis une mystique", et elle aimerait, comme Marie Noel, vivre et écrire dans le recueillement de la campagne.

Au théâtre, elle a joué dans "L'Annonce faite à Marie" avec Ludmilla Pitoëff ; avec les Compagnons, dans "Les Noces de Sang" de Lorca, et dans "La p'tite misère" de Félix Leclerc ; avec la grande comédienne Ethel Barrymore, Adolphe Menjou et notre inoubliable Maubourg. Ses émissions à la radio furent encore plus nombreuses : L'heure provinciale de C.K.A.C. où elle joue le répertoire classique, le Radio-Théâtre avec Henri Letondal et le Radio-Roman avec le regretté Léopold Houle, le Théâtre Ford à C.B.F. et d'innombrables rôles qui lui valurent, en 1942, la récompense officielle et si bien méritée de Reine de la Radio.

Elle était Donalds depuis trois ans (c'est-à-dire 1939) ; une héroïne presque nationale puisque des auditeurs de l'est au centre du pays s'intéressent à ses déboires avec son grippe-sou de Séraphin. Le programme "Un homme et son péché" a plus fait pour la faire connaître, depuis quinze ans, que tous les autres réunis. On pourrait la plaindre d'une spécialisation aussi arbitraire si elle n'avait fait de ce personnage un être délicat et courageux, une figure de légende que le peuple adore défendre et dorloter. On a écrit bien des fois les témoignages naïfs de sa pitié pour Donalds : ces cadeaux de mélasse, de bottines boutonnées, de thé, de layette pour le petit Séraphin, etc., etc. ;

[Lire la suite page 30]



ESTELLE MAUFFETTE est à la fois écrivain et peintre. C'est sur ce secrétaire ancien, souvenir de famille, qu'elle écrit ses vers.

(Photo Alain, Le Samedi)



LA LÉGENDE VEUT QUE LES CHINOIS AIENT RECOURS AUX LUNETTES DEPUIS 2500 ANS

SEULE la vanité fondée sur l'ignorance permet de croire que les bienfaits de la civilisation dont nous jouissons sont le fruit de notre seule époque. Bien souvent, au contraire, il nous faut remonter très loin dans l'histoire pour trouver l'origine de telle ou telle invention. Et, si c'est aux moyens dont nous disposons actuellement que nous devons le perfectionnement des lunettes maintenant à la portée de quiconque en a besoin, il y a probablement 2,500 ans que les hommes ont su utiliser les lentilles pour corriger leur vue.

C'est, en effet, dans les textes de Confucius que l'on trouve la première allusion aux lunettes. Le grand philosophe était parvenu grâce à elles à soulager les yeux fatigués d'un ami. Mai rien ne permet de croire qu'il ait découvert les lois de l'optique. Au contraire, c'est aux lunettes elles-mêmes que l'on attribuait des vertus curatives. Elles devaient être faites de tortue et, attribués des riches, prolongeaient, croyait-on, la vie. Elles n'étaient, en somme, qu'un ornement.

Par contre, il semble maintenant établi que les anciens Chinois ne connaissaient pas plus le télescope que le microscope.

Euclide, qui vivait au 3^e siècle avant J.-C., a émis une théorie selon laquelle les rayons visuels émanaient d'un point situé à l'intérieur de l'oeil et se dispersaient en cône.

C'est le grand mathématicien Alhazen qui a réfuté la théorie d'Euclide. Deux de ses 200 livres contiennent les données fondamentales des théories actuellement en vigueur dans l'opti-



En haut : on dit que les Chinois portaient lunettes dès le 5^e siècle avant J.-C., soit du temps de Confucius. Quoi qu'il en soit, le témoignage de Marco Polo prouve qu'elles étaient d'usage courant dans ce pays vers l'an 1275 de notre ère. — Ci-contre : Sir Isaac Newton (1642-1727) n'a cessé de faire des expériences d'optique qui sont à la base de la science moderne.

UN PANORAMA HISTORIQUE DU "SAMEDI" LES PREMIERS PAS DE L'OPTIQUE

par RICHARD WILSON

que. C'est donc à lui que nous devons cette science. Alhazen a démontré que les rayons vont de l'objet à l'oeil et se propagent en ligne droite. Il a également établi les lois de la réfraction mais n'a pas relevé la relation existant entre les deux phénomènes. Il a fallu, pour cela, attendre six siècles, soit l'an 1621, date à laquelle Willebrord Snell construisit les premiers instruments d'optique.

Vint ensuite Galilée qui, en 1609, mit au point son premier télescope, donnant ainsi à l'homme la possibilité de voir ce qu'il n'avait jamais vu et bouleversant à jamais l'astronomie.

Galilée est né à Pise en 1564. Dès l'âge de 17 ans il entra à l'université de cette même

ville pour y étudier la médecine. C'est à cette époque qu'il découvre la loi du pendule, en comparant le balancement d'une lampe au battement de son pouls. Se penchant ensuite sur les mathématiques, il assimile en un rien de temps les connaissances d'Euclide et d'Archimède. C'est à cette époque qu'il réfute la théorie d'Aristote sur la chute des corps. Laisant tomber divers objets du haut de la Tour de Pise, il constata qu'ils atteignaient le sol en même temps quel que soit leur poids.

C'est toujours Galilée qui, grâce à son télescope, a étudié Saturne et reconnu ses anneaux. Il fut le premier à exposer les Lois du Mouvement ultérieurement mises au point par Sir Isaac Newton.

Isaac Newton tient, lui aussi, une place de choix dans l'histoire de l'optique comme dans bien d'autres sciences. Né le jour de Noël 1642, il n'a reçu qu'une instruction rudimentaire, même pour l'époque. Mais ceci ne l'a pas empêché de construire des pendules à eau, des cadrans solaires et

Ci-dessous, de gauche à droite: Alhazen, le grand mathématicien arabe (965-1038), a étudié la réfraction de la lumière et réfuté la vieille théorie selon laquelle les rayons visuels émanaient de l'oeil. — Hermann Von Helmholtz, muni de son ophtalmoscope (inventé en 1851) regarde le fond d'un oeil vivant. On peut dire qu'il est à l'origine de la science qui permet l'examen moderne des yeux. (Photos Bausch & Lomb Optical Co.)



En 1609, Galilée a été acclamé par les citoyens lettrés de Venise, le jour historique où il fit la démonstration de son télescope, du haut de la Tour St-Marc.



Joseph Fraunhofer (1787-1826), inventeur du spectroscope, a été le premier à relever et à mesurer les lignes noires du spectre solaire.

[Lire la suite page 30]





Mimi Médard, Luciana Paoluzzi, Maria Frau, Maria Luisa Da Silva, Annick Tanguy et Colette Ripert entourent Maurice Chevalier et Delia Scala. Sur la table on voit le fameux gâteau les représentant.

Les 7 filles de Maurice Chevalier

par LEOPOLD MASSIERA

MAURICE CHEVALIER vient de terminer, aux Studios de la Victorine, à Nice, les prises de vues de son film en couleurs "J'avais sept filles".

Dans cette production, le sympathique Maurice incarne le "Comte André de Courvallon". Sept adorables demoiselles, plus belles les unes que les autres, se font passer pour ses filles, dans le but de renflouer une entreprise théâtrale dont, évidemment, elles sont les vedettes.

Le Comte n'est pas dupe ; mais comme il est très bon, il fait semblant de marcher.

Cela nous vaut une série de gags, des scènes de bonne humeur et d'une gaieté bien française.

Le metteur en scène est Jean Boyer, à qui l'on doit déjà tant de pétillantes comédies filmées, depuis "Circonstances Atténuantes" avec Arletty et Michel Simon, en passant par le joyeux "Nous irons à Paris" avec Françoise Arnoul et Philippe Lemaire, jusqu'au "Trou Normand" avec Bourvil.

Le scénario est de l'Italien Aldo de Benedetti.

Il a été adapté en français et dialogué par Jean des Vallières, Jean Boyer et Serge Veber.

La musique est de Fred Freed, l'accompa-

gnateur de Maurice Chevalier et compositeur de ses deux grands succès : "Ça va, ça va" et "Clodo sérénade".

Les sept charmantes filles dont le scénariste a doté Maurice Chevalier sont :

La blonde vedette "Colette Ripert" que les spectateurs ont déjà pu apprécier dans de nombreux films dont "Occupe-toi d'Amélie", "Le Roi des Camelots", "La dame de chez Maxims", "Les surprises d'une Nuit de Noces", "Les quatre Sergents du Fort Carré", etc.

L'Italienne "Delia Scala" qui, pour première apparition en France, a été très remarquée dans le rôle de la danseuse "Cinzia" dans "Messaline" avec Maria Félix. Elle a paru, dernièrement, dans "Avant le déluge" et "Touchez pas au grisbi".

L'aguichante blonde "Annick Tanguy", une des vedettes de "Femmes de Paris", une autre production de Jean Boyer.

"Maria Frau", une autre Italienne, malgré son nom germanique (elle est native de Sardaigne), à la sculpturale beauté. Elle a été la vedette, en son pays, d'une bande de cape et d'épée "Le Pont des Soupîrs" où elle dispute le torse nu un extraordinaire duel avec une rivale aussi peu vêtue qu'elle.

"Mimi Médard", une danseuse américaine à la parfaite plastique de "pin-up girl".

"Luciana Paoluzzi", la troisième Italienne, au physique juvénile bien séduisant.

"Maria Luisa Da Silva", qui n'est autre qu'une jeune doctoresse portugaise ayant fait partie de la troupe de ballets de Katherine Dunham.

Le fils cinématographique de Maurice Chevalier est l'acteur Louis Velle.

Le dynamique Pasquali, l'excellent comédien transalpin Paolo Stoppa, Lucien Callamand, Gaby Basset (ex-femme de Jean Gabin), Robert Destain et Nelly Carlier font également partie de la distribution.

Pour fêter la fin du tournage de "J'avais sept filles", toute l'équipe du film fut réunie

dans les luxueux salons de l'Hôtel Royal, un des fleurons de la Promenade des Anglais.

Au cours de cette agréable soirée "familiale", puisqu'elle réunissait autour d'un heureux père ses sept filles, les acteurs, les techniciens et leurs amis dégustèrent un succulent gâteau dont les artistiques et délicates décorations rappelaient le sujet du film.

En effet, les motifs représentaient Maurice Chevalier et son légendaire chapeau de paille, ses sept enfants et une caméra.

La rousse Delia Scala fit concurrence à sa compatriote Gina Lollobrigida dont elle avait copié la coiffure et, avec bonheur aidée par ses avantages naturels, la célèbre poitrine.

Elle accapara littéralement Maurice Chevalier qui se laissa faire... fort paternellement.

Ses six soeurs furent plus sages, mais aussi gracieuses.

Le retour de Maurice Chevalier à l'écran a débuté sous d'heureux auspices et dans une ambiance joyeuse.

Il ne nous reste plus qu'à attendre avec impatience la projection de cette production qui promet d'être un des grands succès de la prochaine saison.

LEOPOLD MASSIERA.
S.D.G.L.



A gauche : la danseuse américaine, Mimi Médard. — A droite : Louis Velle, le fils de Maurice Chevalier, danse avec Maria Luisa Da Silva.



TO CATCH A THIEF



UN film Hitchcock est toujours un événement impatiemment attendu des cinéphiles, surtout quand, comme c'est le cas pour *To Catch a Thief*, l'action se déroule dans les décors enchanteurs de la Côte d'Azur. Alfred Hitchcock et sa troupe ont logé dans un grand hôtel de Cannes, pendant les semaines de tournage.

On se souvient de Georgette Anys, la maternelle blanchisseuse de *Little Boy Lost*. Cette fois-ci, elle est la cuisinière de Cary Grant, un sympathique ex-voleur de bijoux qui, fortune faite, s'est retiré des affaires pour s'installer dans une luxueuse villa de Cannes. De quoi parle-t-il avec sa cuisinière ? et en quelle langue ?

On ne peut pas travailler tout le temps et, entre les prises de vues, on trouve parfois moyen de s'éloigner et de prendre le thé en tête à tête, comme le font Cary Grant et sa partenaire, Grace Kelly, qui interprète le rôle d'une riche et belle Américaine venue, avec sa mère, se fixer sur la Riviera française.

Encore Cary Grant ! dira-t-on. Mais n'est-il pas la vedette de *To Catch a Thief*, que certains critiques ont salué comme le meilleur film de Hitchcock ? Grant semble accorder toute son attention à Brigitte Auber. Celle-ci se préparait alors à venir à Hollywood pour compléter le film aux studios Paramount et il est essentiel de lui enseigner au moins quelques mots d'anglais.

Avant de quitter Cannes, Hitchcock et sa troupe ont fait quelques excursions aux environs : Nice, ville des fleurs ; Grasse, ville des parfums ; Monte-Carlo, dont la réputation est moins enviable. C'est pourtant là qu'a eu lieu l'excellent déjeuner réunissant les photographes, costumiers, électriciens, et tous les autres qui, à leur manière, ont contribué à l'achèvement et à la réussite du film.



OU
"RIEN DE
TEL QU'UN
VOLEUR
POUR EN
RATTRAPER
UN AUTRE"



DANS LE MONDE SPORTIF

PAR OSCAR MAJOR

LES JOIES DE LA BOXE, QUI N'ONT PAS LE DON D'ADOUCCIR LES MOEURS !

La salle n'est pas pleine, car le combat de boxe est télévisé !

Les soigneurs vont, viennent, s'agitent. Les gérants se regardent du coin de l'œil. Les pugilistes, champions ou non, sont sur le tapis, plus ou moins propre. A droite, le boxeur blanc, à gauche, le pugiliste de couleur. Deux vedettes, qu'on reconnaît aux peignoirs, qui les enveloppent. Au pied de l'arène, un bocal rempli d'eau, une éponge et des serviettes. Ce soir, l'eau est claire et transparente, plus claire que le résultat du récent championnat mondial Gavilan-Saxton...

L'éponge est neuve. On ne pressera pas, tout à l'heure, sur les visages tuméfiés et dans la bouche des boxeurs, pendant la minute de repos, une éponge crasseuse, déjà rougie par le sang des autres combattants.

Une insulte, suivie d'autres insultes, lancées à toute volée, partent des tribunes populaires, dont les spectateurs n'ont payé qu'une somme minime, pour crier leur joie ou leur indignation. Elles s'adressent à l'arbitre, trop propre, avec son pantalon gris et sa chemise blanche.

L'annonceur présente les deux adversaires. Quelle catastrophe ! Le boxeur blanc pèse cinq livres de plus ! La salle se lève ! Des fauves en liberté ! Pour un peu, on viderait l'estomac et le ventre du pugiliste blanc !

Le combat commence. Ce sont deux races qui s'affrontent. Après la dixième ronde, le boxeur blanc est déclaré vainqueur. Les juges sont, à leur tour, insultés. Pourquoi ? On l'ignore ! Plutôt, les parieurs ne sont pas contents de la décision !

Autre combat. Cette fois, les serviettes sont d'un blanc douteux, l'éponge a déjà servi, comme si une éponge coûtait le prix d'un filet mignon, dans certains restaurants !

Les deux boxeurs montent dans l'arène. Derrière nous, une vieille dame hurle ! Les vraies femmes ne devraient pas assister à des combats de boxe et de lutte !...

Un match de boxe, quand le sang coule, est une fête nationale. L'homme tombe. Le vainqueur, poussé par l'arbitre, a regagné son coin. Il regarde son adversaire qui se tord sur la planche, comme un ver coupé en deux !

Se relèvera-t-il ? L'arbitre compte jusqu'à dix ! Il se penche sur ce gamin de près de 20 ans, comme pour écouter les battements de son cœur !

Devant l'effort désespéré, parfois magnifique, du boxeur vaincu, la salle trépigne. Le voilà sur ses jambes molles, qui supportent mal un corps ondulant.

« Vas-y, Jos ! » crient les niauds.

Le grand Jos a les yeux fermés, la bouche fendue. Il marche comme un aveugle, droit devant lui. Il ne distingue même pas le poing, qui lui donnera le coup de grâce, dans une seconde ou deux !

C'est fini ! Le voilà dans le pays des songes ! On le frictionne, on le masse... Il regarde, hébété, autour de lui. Il comprend, plus ou moins. Et, tandis que son soigneur l'emporte, comme un enfant, après lui avoir fait respirer des sels ammoniacaux il pleure !...

Moyens douteux d'adoucir les moeurs, n'est-ce pas ?

Un conseil amical à un supposé ami !

Nous avons l'habitude de dire ce que nous pensons. Pourquoi ne pas suivre cette ligne de conduite, surtout à une époque où les danseurs en rond se voient chassés du temple, depuis l'éclatante victoire de notre nouveau maire, M. Jean Drapeau, que la déesse de la Justice, Thémis, doit choyer dans un coin de l'Olympe ?...

Nous adressons cette lettre, qu'il ne recevra pas, à notre ami Charlie Mayer, nouveau commissaire municipal :

Mon cher Charlie,

Tu as paru piqué au vif, en deux ou trois circonstances, par mes appréciations sur tel ou tel sujet, dont il vaut mieux ne pas dévoiler la nature, présentement. Tu m'en vois tout aux regrets, car mon intention n'était pas du tout de te désobliger.

On m'a demandé mon impression sur ta probable nomination à la présidence de la Commission Athlétique de Montréal. Je l'ai donnée, en toute sincérité. D'abord, parce qu'il n'est pas dans ma nature de dire le contraire de ce que je pense, même devant le miroitement de billets verts. Ensuite, parce que j'estime qu'une vérité exprimée sans détours — par un ancien comme moi qui, hélas ! pourrait très facilement être ton oncle — ne saurait qu'être profitable à ta nouvelle carrière politique.

D'ailleurs, permets-moi de te le faire remarquer en passant, eussé-je émis une opinion différente que je n'aurais eu guère de chances de convaincre aucune des cent personnes, qui m'ont tanté le poulx, à ce sujet !

Voici ma réponse, que je métamorphose en conseil amical : Charlie est trop rusé pour accepter la présidence

de cette Commission, qui fait rire d'elle par la grosse lutte du Forum, et même par la petite lutte. Il sait fort bien que, s'il acceptait ce poste, il nuirait à la bonne cause du maire et de ses acolytes de la Ligue d'Action Civique. Il connaît les récents revers, subis par quatre anciens membres de ladite Commission.

Sans rancune entre nous, Charlie. Je l'espère, sincèrement, tout comme je te souhaite les succès que peut te réserver, j'en suis persuadé, l'avenir que tu as devant toi, chez Concordia.

Au cas où tu aurais oublié, expressément, de lire un article de M. Gérard Filion, du « Devoir », dont j'épouse les vœux, je le mets sous tes yeux, encore vifs pour un cinquantenaire :

« Une autre tâche attend l'administration qui entrera en fonction dans quelques semaines, c'est l'assainissement des sports. La Commission Athlétique a été le rendez-vous de tout ce qu'il y avait de plus « racketteurs » dans le Conseil Municipal. Ce régime doit prendre fin.

« Le sport professionnel est assez souvent une fumisterie, pour ne pas dire une tricherie. Les combats de lutte qui se livrent au Forum et les combats de boxe, qui ont lieu tous les quinze jours à Montréal, sont, en plus d'être des bouffonneries grotesques, des attrapenigauds. D'autres sports sont également à surveiller de près.

« Il ne suffit pas d'empêcher les promoteurs de donner au public des spectacles truqués ; il faut, de plus, favoriser de toutes manières la pratique de l'amateurisme, afin que le sport contribue au développement physique de la jeunesse, lui enseigne une saine dis-



Notre couverture

Donna Atwood, la fée de la glace, la vedette incomparable des « Ice Capades », déploiera ses talents de patineuse artistique, sur la surface polie et multicolore du Forum, du 28 novembre au 5 décembre.

Cette divinité de la glace, maman de deux adorables enfants, s'élance sur la patinoire avec une grâce sans apprêt, et un sourire si chaud qu'il désarme la critique et conquiert les cœurs.

Pourquoi ces jolies jeunes filles de 16 à 18 ans sont-elles en admiration devant JOHN PENMAN, qui vient de remporter le titre de « M. Australie » ? Parce que ce culturiste australien de 21 ans a su se construire une cuirasse de muscles remarquable, à pratiquer assidûment différents mouvements de culture physique avec ou sans haltères. Chaque jour, faire sa série d'exercices physiques, c'est l'acte culturiste. C'est avoir le respect de la force inconnue qui créa. C'est avoir conscience de la vie animale qui nous anime. C'est une pièce, une oeuvre de vie et de prospérité... Nous voulons croire que « M. Australie » ne s'est pas consacré à la culture physique, dans le but de devenir prétexte à spectacle aux yeux des jeunes filles, qui ont une vive admiration pour rien et tout !...

cipline et un esprit de compétition joyeuse. La Commission Athlétique devra, donc, collaborer étroitement avec le Service des Parcs et des Terrains de Jeux, pour faire de Montréal une ville où la jeunesse prend ses ébats dans un climat de saine compétition. Pour cela, il faut que les futurs membres de la Commission Athlétique ne soient pas des abrutis du sport professionnel, mais des hommes intègres et intelligents.

Et, voici le plat de résistance, Charlie, quelques bribes d'une lettre récente, de son Honneur le Maire, adressée à mon bon ami et confrère, Gerry Gosselin, du « Devoir » :

« N'est-il pas regrettable que ce spectacle soit à la portée de tous les foyers ? Les enfants n'y puisent-ils pas un enseignement nuisible au respect de l'autorité et à la dignité humaine ? Le mépris de l'arbitre, surtout, me paraît l'enseignement du désordre intégral ».

Et, tu n'es pas sans savoir, toi, ancien élève du Collège St-Laurent, que des milliers d'autres amateurs sportifs, gradués d'autres collèges aussi importants, et le maire Drapeau — nous avons un drapeau, alors que le Canada, pays prospère, n'en a pas — sont très au courant des allées et venues du monde sportif, dans notre métropole !

Et, tu n'ignores pas le nombre de

commissaires qui s'imagineront avoir le droit de piger dans le plat, une fois élus sous la bannière du nouveau maire. J'affirme qu'il saura se montrer impitoyable envers ceux qui se plairont, moyennant compensation, à protéger un tas de parasites, de profiteurs de toutes sortes, roulant voitures de haute marque en se riant des hommes d'une honnêteté scrupuleuse. Et, tu sais que j'en ai connu plusieurs de cet acabit, depuis 45 ans !

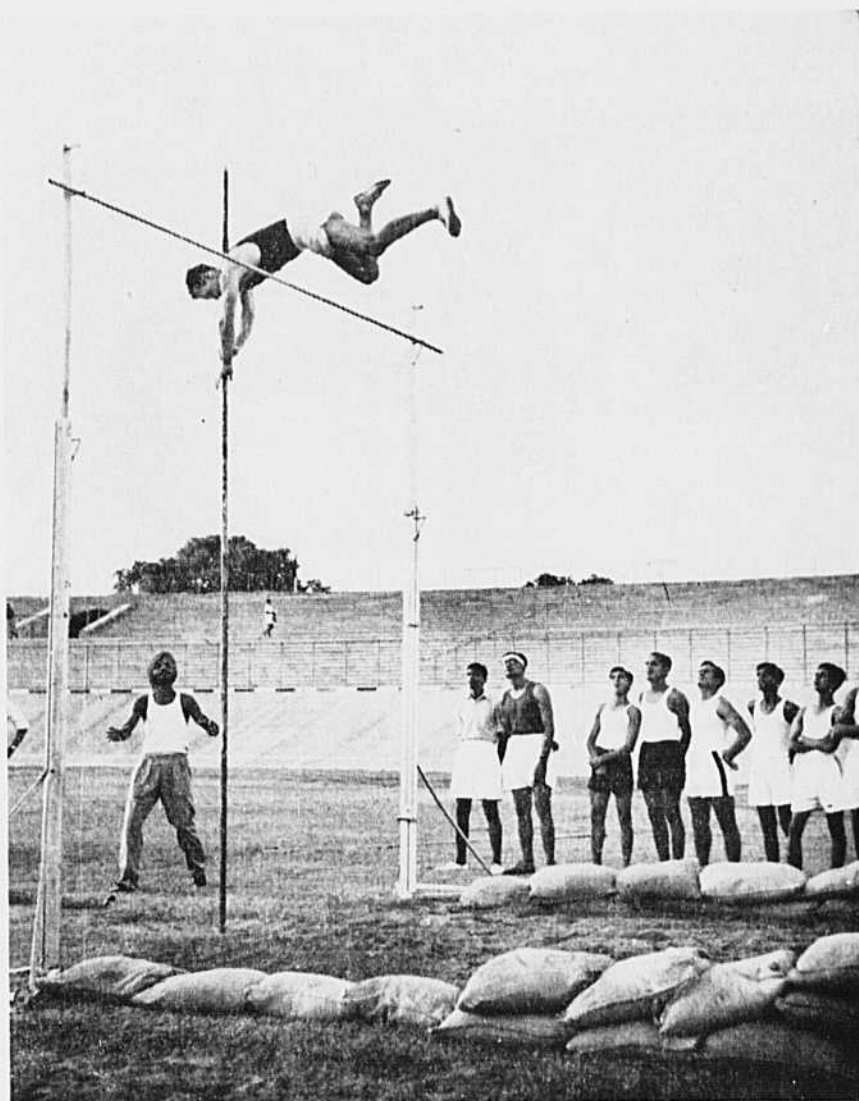
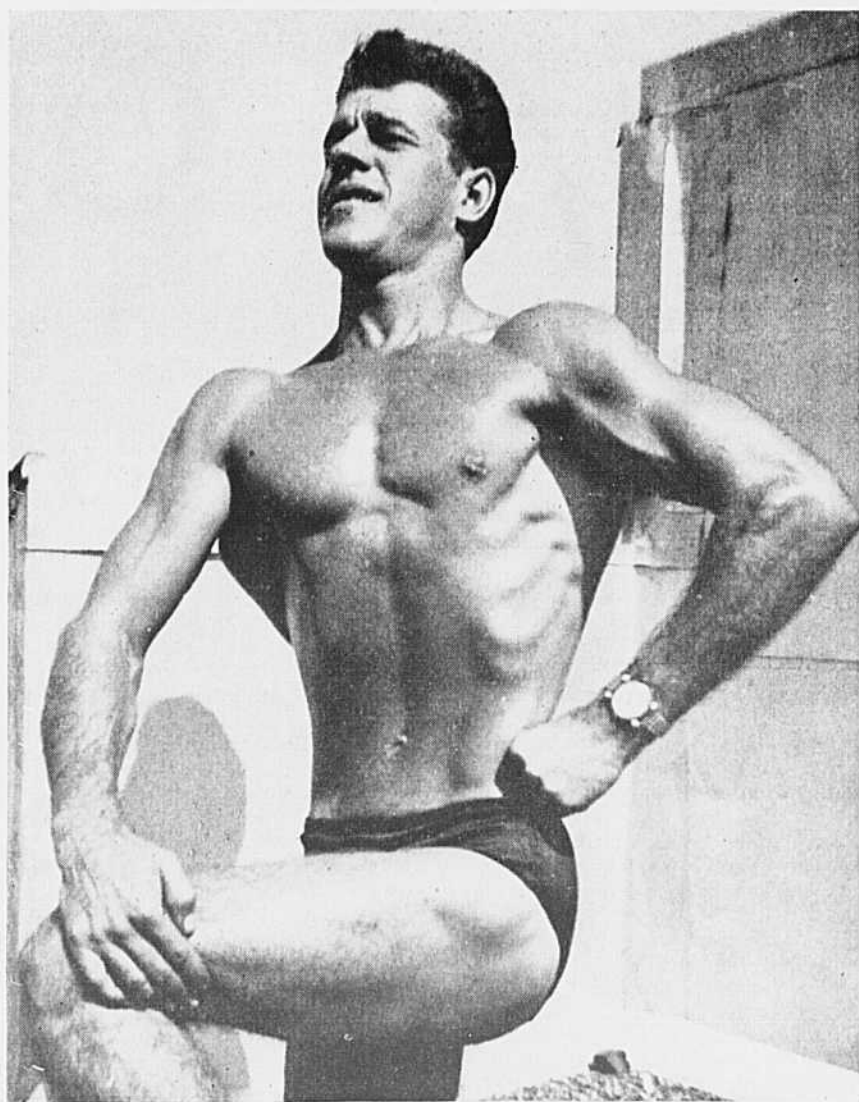
Entre nous, vieille branche, est-ce que M. Fillion n'a pas raison ? Oui, n'est-ce pas ? Donc, avant d'accepter cette présidence — si l'on te l'offre — je te conseillerais d'aller faire une retraite de 3 ou 4 jours, chez les Trappistes d'Oka, d'où l'on sort l'âme moins en peine, paraît-il. Au plaisir !

[N.B. Ces quelques lignes furent rédigées, le 3 novembre, pour plus de précision, alors que le choix des futurs élus de la Commission Athlétique n'était que nuage !...]

Faire travailler régulièrement tous ses muscles, pour se construire une magnifique cuirasse !

La culture physique, symbole de l'égalité, ne fait de différence ni entre les sexes, ni entre les âges.

Chaque homme peut et doit faire sortir de son limon ou de son marbre, masse confuse et informe, une statue aussi harmonieuse que possible. C'est une tâche qui porte en elle sa récompense et une oeuvre de régénération... Si vous n'en êtes pas convaincu, demandez-le à M. ROGER HEROUX, 6828 rue Louis Hébert, 5 pieds 9 pouces, 159 livres. Après moins de deux ans d'exercices de culture physique, sous l'oeil compétent de l'instructeur Kirk Horne, des Studios Atlas, 2301, est, rue Bélanger, les indigestions et faiblesses fréquentes qu'il a subies, bon gré mal gré, sont reléguées dans un coin du tiroir aux oubliettes. Héroux ne pesait que 140 livres, avant de devenir culturiste, sport qu'il pratique religieusement, quatre heures par semaine. Il est à l'emploi des Publications Poirier, Bessette & Cie, depuis sept ans... En somme, voilà le vrai but de la culture physique, devenir plus fort que l'on est, jusqu'à la limite naturelle variable selon chaque organisme.



Le révérend ROBERT E. RICHARDS, champion olympique du saut à la perche, enseigne aux athlètes hindous de New-Delhi les principales notions de ce sport amateur des plus captivants. A l'aide d'une perche, ce ministre protestant se lance à seize pieds dans les airs et, possédant l'art de tomber, tombe sur pieds, tel un chat.

Son but est de préserver le corps, au moyen d'une cuirasse de muscles souples, mais solides, formant une sorte de réseau de fils barbelés contre ces ennemis que sont la grippe sournoise, la bronchite perfide, les rhumatismes lancinants.

De plus, la culture physique donne de la vigueur aux maigres et fait fondre la graisse des personnes, ayant tendance à l'embonpoint.

N'a-t-elle pas le droit, grâce à tous ces bienfaits, d'être considérée comme le premier des devoirs d'hygiène ? Essayez et vous constaterez vite le changement salutaire, qui s'effectuera en vous.

Au bout d'un mois environ, vous qui vous sentiez fatigué au moindre effort, qui éprouviez une lassitude rapide, lorsque vous marchiez ou que vous montiez des escaliers, qui aspiriez sans cesse à vous asseoir, à vous reposer, vous aurez une sensation de bien-être, d'énergie, que vous ignoriez.

Il existe, bien entendu, une multitude de mouvements de culture physique. A notre avis tous ces mouvements sont rois ; au cas où vous ne sauriez quel exercice choisir, dans toute cette avalanche, nous vous en donnerons trois.

Nous supposons donc que, peu vigilant — comme nous vous comprenons ! — vous vous levez au dernier moment et n'avez que cinq minutes à consacrer à votre entraînement quotidien, à votre cure de santé de chaque jour. Il vous faut trois ou quatre exercices, entre autres, qui feront travailler en même temps tous vos muscles.

1 — Partant de la position étendue, sur le dos, les bras le long du corps, vous ne bougerez ni le tronc ni les bras et vous élèverez les jambes, en amenant les cuisses contre l'abdomen, puis vous placerez les jambes en angle droit avec le buste et ferez le geste de faire de la bicyclette sur des pédales invisibles.

2 — Egalement, vous pouvez, étendu sur le dos, les bras dans le prolongement du corps, les pieds contre le bassin, les genoux joints, amener les bras en avant jusqu'à deux pouces du sol, en élevant les épaules, ce qui constituera un travail très énergique, localisant l'effort au côté droit, muscle de l'abdomen.

3 — Pour assouplir la colonne vertébrale, partez de la position assise, bras étendus en avant, la tête droite et touchez la pointe des pieds avec vos doigts.

4 — Enfin, revenant à la position couchée, terminez le travail des abdominaux, en vous mettant en équilibre sur le bassin et en soulevant en même temps les jambes bien tendues et le tronc, les bras étant dans le prolongement du corps, les mains à plat à quelques pouces du sol.

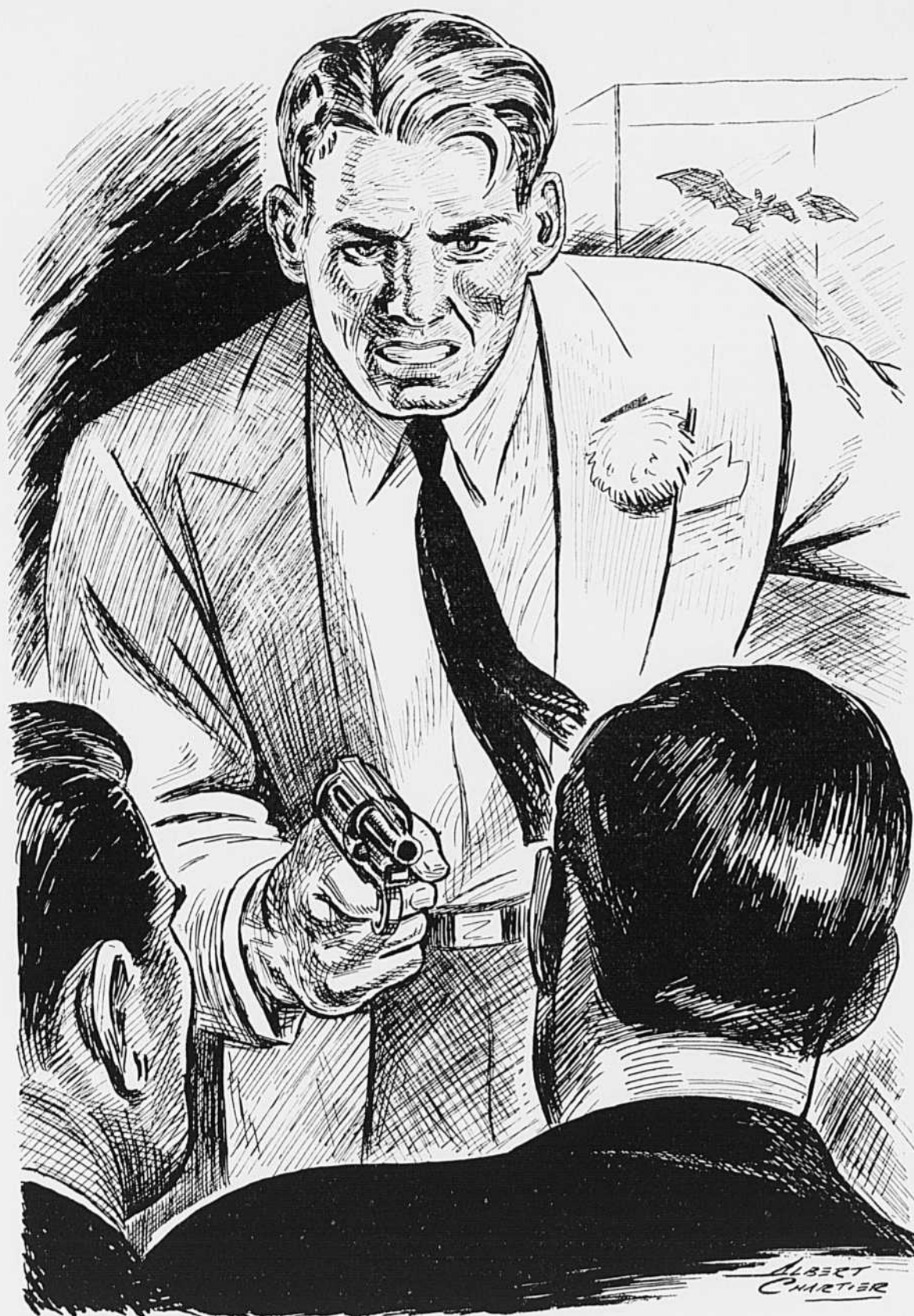
Il y a des centaines d'autres mouvements de culture physique. Sans quoi, comment les auteurs spécialisés auraient-ils la matière pour remplir un livre, comment les marchands de muscles pourraient-ils vivre ?

Roman policier

Week-end à Juan- les-Pins

par LEOPOLD MASSIERA

Lana est-elle la victime d'un vampire ?... C'est ce que Paul Blondi, un être fantastique, tentera d'élucider.



"MA petite Lana, comment te sens-tu ?

Une ravissante jeune fille, étendue sous un large parasol, sourit faiblement et répondit :

— Mieux, Allan, mais va te baigner ; regarde, Patricia s'impatiente.

Tout en parlant, Lana laissait ses petits pieds s'enfoncer voluptueusement dans le sable comme si elle avait voulu aspirer un peu de cette vie rayonnante et chaude.

Son frère la contempla tendrement.

Elle pouvait avoir une vingtaine d'années. Sa figure pâle comme diaphane reflétait les traces d'une profonde maladie qui la minait. Ses yeux, dans la lividité du visage, ressortaient encore plus bleus et profonds, tandis que l'auréole de ses cheveux blonds la nimbait d'une lumière irréaliste qui la faisait ressembler à une madone égarée parmi les mortels.

Une fine chaînette d'or descendait sur sa blanche poitrine et une petite médaille venait se perdre entre deux

petits seins blancs qui haletaient doucement sous un fin soutien-gorge de soie.

Son jeune corps trop blanc pour les lieux et ses jambes frêles aux fines attaches reflétaient peut-être mieux que son visage les effets de la maladie.

Lana remarqua le regard de son frère et affectueusement tapota le bras fort et musclé qui reposait sur sa chaîne-longue dans un geste de protection.

— Va vite, allons, sinon Pat va me faire une scène de jalousie ou bien un autre beau jeune homme va te la souffler.

Un nuage passa sur le front d'Allan. Sous les paroles de sa sœur, il percevait que cette dernière avait également deviné le caractère frivole et léger de Patricia.

Cette fille brune et ardente, gâtée par ses parents, à qui la vie n'avait jamais rien refusé, était entrée en vestale exigeante et frivole dans son cœur.

Il redressa sa taille de jeune athlète et courut sur le sable fin vers l'onde

claire et transparente où, telle une sirène échouée sur la grève dorée, l'attendait sa belle et troublante fiancée.

De son siège, Lana, le sourire aux lèvres, contempla amusée les ébats joyeux et juvéniles du merveilleux couple que faisaient Allan et Pat.

Malgré sa maladie, elle se sentait heureuse d'avoir enfin auprès d'elle ce grand frère qu'elle aimait tant. Ce dernier, de dix ans son aîné, revenait d'un séjour en Guyane où il travaillait depuis deux ans en qualité d'ingénieur forestier.

Tous les deux étaient seuls au monde. Leurs parents avaient trouvé stupidement la mort, alors que Lana n'était encore qu'une enfant, dans un banal accident provoqué au retour d'une belle journée de printemps, par un chauffeur du dimanche.

Brutalement séparés ainsi de ceux qui veillaient sur eux, Lana et Allan avaient été confiés à la tutelle du frère de leur père. Ils firent sa connaissance en cette pénible circonstance,

car ce dernier était parti en Amérique dès sa prime jeunesse.

John Goodfry, leur oncle, avait pleinement réussi loin de sa vieille Angleterre. A la mort de son frère, il était à la tête d'une des plus importantes affaires de Chicago.

Ainsi, grâce à sa fortune, Allan et Lana purent continuer leurs études. La fillette fut placée dans un des meilleurs pensionnats d'Angleterre, tandis que son frère put poursuivre ses études d'ingénieur.

Chaque année, par la suite, Lana alla passer quelques semaines en Amérique, charmant de sa féminine présence l'intérieur de garçon de son vieil oncle, tandis que son frère restait en Angleterre et profitait de ses congés pour s'adonner à ses sports favoris.

A la déclaration de la guerre, Allan, mobilisé, rejoignit rapidement Monty dans le désert libyen, tandis que Lana partit oublier les fameuses « nuits de Londres » de l'autre côté de l'Atlantique.

Le conflit terminé, elle était revenue en Angleterre pour achever ses études. Elle retrouva avec joie son frère devenu un bel homme au visage tanné par les aventures et le soleil d'Afrique. Allan termina également ses études et trouva une situation en Guyane britannique.

Il en était revenu, deux mois auparavant, accompagné de Miss Patricia Nealthin, fille d'un riche colon guyanais, et de Mrs. Anna Nealthin, une forte commère prétentieuse et fière qui n'avait que le seul avantage de posséder un enfant d'une ravissante beauté. Les deux jeunes gens étaient presque fiancés et n'attendaient pour la cérémonie officielle que le retour à la santé de Lana.

Cette dernière, minée par une étrange maladie, dépérissait à vue d'oeil. Son frère avait consulté en vain les meilleurs spécialistes de Londres. Aucun n'avait pu dire avec certitude la cause et le nom du mal dont elle souffrait.

La jeune fille s'étiolait peu à peu. Elle avait perdu progressivement tout goût à la vie et se sentait toujours horriblement lasse et faible.

Allan, dans l'espoir de lui rendre la santé et afin de ne pas être trop longtemps séparé de l'enfant terrible qu'il aimait l'avait emmenée se reposer, sur la Côte d'Azur, à Juan-les-Pins.

Ils s'étaient installés au même hôtel que les Nealthin. L'établissement se trouvait à proximité de la plage et offrait la douceur et l'ombre tranquille d'un frais jardin.

Des cousins de Patricia, un jeune couple, étaient également les hôtes du lieu. Il s'agissait de Stella et Robert Sansby. Elle, était petite, très agréable, le nez mutin et les yeux malins, son physique correspondait parfaitement à celui de la jeune midinette parisienne qu'elle avait été d'ailleurs. Lui, au contraire, était grand et mince, ses cheveux roux surmontaient un visage typiquement anglais avec sa peau rose, ses taches de rousseur et ses fines lunettes cerclées d'or. A eux deux, ils représentaient l'image parfaite de « l'entente cordiale » vue par un dessinateur humoriste.

Robert ne parlait pas beaucoup, mais Stella était là pour combler les trous dans les conversations. Mrs. Nealthin, assez fièrement, avait indiqué à Allan que son cousin, autrefois, avait été très amoureux de sa fille et que cet amour ne lui avait apporté que tristesses et désillusions. Depuis, selon elle, le pauvre garçon était légèrement aigri. Le flegme britannique qu'il possédait ne cachait donc, toujours suivant Mrs. Nealthin, qu'une rancœur tenace envers la vie et les jolies filles mises sur terre pour troubler et bouleverser les paisibles existences des garçons de son espèce.

Dans le même hôtel, se trouvait également Luc Degarde, un jeune Français qui, lassé de bourlinguer à travers l'Afrique équatoriale, était venu se reposer quelques jours, au soleil de Juan-les-Pins, en attendant de rejoindre la capitale et ses parents.

Ce garçon brun et souriant, à la figure de soldat de fortune ou d'amant de légende, s'était fait le chevalier servant de Lana. Allan, tout à son exigeante fiancée, avait été bien heureux de trouver ainsi un agréable remplaçant qui savait charmer de sa conversation la jeune malade.

Tout ce monde-là avait déjà passé une délicieuse semaine en ces sites enchanteurs. Patricia était toute heureuse d'avoir encore accentué le brun de sa peau tandis que sa mère avait pris la couleur rouge brique que les estivants étrangers arborent en premier lors de leur séjour sur la Côte d'Azur.

Durant la journée, tous allaient à la

plage et le soir venu, prenaient le frais dans l'agréable douceur du moment, tandis que Luc ou Allan évoquaient des souvenirs.

Sous le vent frais qui caressait les palmes, les quatre femmes et le sage Robert frémissaient aux histoires des deux coloniaux. Allan contait la magie de la jungle guyanaise et des coupeurs de têtes, tandis que Luc parlait des étranges pratiques des buveurs de sang parmi lesquels il avait vécu.

Malgré la douceur du climat et l'enchantement des lieux, Lana continuait à dépérir. Elle n'était plus que l'ombre de la ravissante jeune fille qui avait accueilli deux mois plus tôt toute heureuse Allan. La vie semblait vouloir la fuir. Tous les soins apportés à son état et la sollicitude d'Allan et de Luc n'arrivaient pas à faire reculer l'ombre menaçante qui s'étendait sur elle.

Sa seule distraction était de se rendre à la plage voisine et de suivre les ébats de son frère et de ses amis, veillée tendrement par son gentil chevalier servant.

Afin de raccourcir le chemin menant à la plage, les pensionnaires de l'hôtel coupaient droit à travers un terrain vague, traversaient la voie du chemin de fer et la route nationale qui longeait la plage. Ainsi, en quelques secondes, ils se trouvaient dans un établissement de bains où ils pouvaient à loisir s'ébattre sur le sable chaud et dans les flots où bien se prélasser à l'ombre d'un parasol.

Un matin, après avoir pris comme d'habitude l'apéritif avec toute la bande, Lana se sentit plus fatiguée que de coutume. Son frère l'incita à aller prendre un court repos avant le repas de midi. Luc avait rejoint l'hôtel depuis quelques minutes. Lana, à son tour, se leva et prit congé. Allan voulut l'accompagner, mais voyant la mine boudeuse de Patricia, la jeune fille refusa son aide.

Après un plaisant sourire, elle monta doucement les marches en plâtre qui menaient à la route, traversa cette dernière et grimpa le long du talus de la voie ferrée, puis disparut aux yeux de tous.

Patricia, toute heureuse d'avoir gardé Allan, l'emmena vers la plage. Le jeune homme fit glisser dans l'eau un bateau plat et aida sa fiancée à s'y

installer. Puis, tel un corsaire emmenant une jolie esclave vers les îles voisines, il se dressa à l'arrière du frêle esquif et rama doucement.

A l'avant, gracieusement assise, le buste fièrement redressé, Patricia contemplait, ravie, le merveilleux panorama qui du Cap d'Antibes au Golfe Juan pouvait prétendre charmer les plus difficiles.

En direction de Cannes, une fumée noire apparut.

— Le train de Paris, expliqua Allan sans s'arrêter de pagayer.

Soudain des cris retentirent sur la berge. Allan se retourna et aperçut Robert qui lui faisait des signes désespérés.

Il devint très pâle et dit :

— Un malheur est arrivé, vite, retournons...

Au grand effroi de Patricia, il fit pivoter le petit bateau et à force de rames revint vers le rivage.

Lana était étendue sur une chaise-longue et, à ses côtés, Stella s'efforçait de lui faire avaler une goutte d'alcool.

Le jeune patron de l'établissement déclara à Allan :

— Je revenais de l'hôtel quand j'ai aperçu votre soeur étendue sans connaissance à travers la voie. Il était temps, vous savez, quelques secondes de plus et le rapide de Paris l'aurait broyée.

— Elle a dû se trouver mal en traversant la voie, murmura Patricia.

— Il s'agit peut-être d'un attentat, répondit Robert Sansby ; avait-elle de l'argent sur elle ou des bijoux ?

Sans répondre, Allan montra la fine chaînette d'or qui pendait toujours sur la poitrine de sa soeur.

— Je crois, cher monsieur, que votre soeur est victime d'une effroyable machination.

— Que voulez-vous dire ?

— Ne pensez-vous pas que sa maladie est due à un empoisonnement et que cet accident de tout à l'heure soit voulu ?

— C'est impossible, monsieur Sansby, ma soeur n'a que des amis et puis pour quelles raisons voudrait-on ainsi la supprimer, elle n'a jamais fait de mal à personne ?

Enfin, Stella réussit à faire boire un peu d'alcool à l'infortunée toujours livide et évanouie. Pour cela, la fem-

me de Robert avait penché en arrière la tête de Lana. De ce fait, sa blonde chevelure se répandit sur ses épaules délicates découvrant le cou gracieux.

— Là, murmura Patricia, regardez...

Tout près de la chaînette, sur une artère du cou, une fine morsure se dessinait.

— Ce n'est rien, répondit Stella, le fil de métal l'aura griffée.

Robert contempla la cicatrice et fronça les sourcils :

— Monsieur Allan, je crois que vous feriez bien d'appeler la police et un docteur...

— Pour un simple évanouissement, répondit Mrs. Nealthin, mais vous êtes fou, Robert ; emportons donc simplement cette pauvre fille à notre hôtel. Elle a surtout besoin de repos.

Ainsi fut fait.

Durant le repas, une certaine gêne régna parmi les convives. Robert faisait la tête. Stella n'arrêtait pas de poser des questions, tandis que Patricia était vexée de ne pas avoir la vedette. Mrs. Nealthin s'efforçait de renseigner Luc sur les événements qui venaient de se dérouler en ajoutant un tas de renseignements complémentaires inventés par elle.

— Pourquoi vouliez-vous donc appeler la police, monsieur Sansby, demanda Luc Degarde quand la commère songea enfin à s'occuper de son assiette ?

— J'ai peur qu'il n'y ait autre chose dans le cas de Miss Lana qu'une simple maladie. J'ai examiné les cicatrices qu'elle porte au cou..., car il y en a plusieurs. Elles ont été faites par quelqu'un qui désirait lui ôter son sang. Monsieur Allan, votre soeur se meurt assassinée par un sadique ou un détraqué devenu vampire.

— Mais c'est stupide, répondit Luc, Lana est assez grande pour se défendre et surtout pour se plaindre si elle était victime de violences.

Robert esquissa un geste fataliste.

— Vous avez bien parlé de buveurs de sang, monsieur Degarde, intervint Stella ; qui sait s'il n'existe pas en Europe et ici-même, des membres de cette secte ?

— Mais, non, madame ; les buveurs de sang dont je vous ai parlé, sont des sauvages vivant dans la jungle africaine et qui prennent ce liquide rouge à la veine du cou de certains animaux...

— Vous avez bien dit « à la veine du cou » ? coupa brusquement Robert Sansby.

— Oui. D'ailleurs, c'est une pratique barbare qui tend à disparaître.

— Ecoutez, mes amis, déclara fermement Allan, je suis le premier à être inquiet du sort de ma soeur, aussi, bien que je sois certain qu'il ne s'agisse pas d'un criminel atteint de folie sadique, je vais quand même, pour vous rassurer, prendre une mesure. J'ai fait mes premières études, pas loin d'ici, à Nice. C'est ainsi que j'ai eu le plaisir de connaître un garçon du pays qui allait faire parler de lui, plus tard, en qualité de romancier et de spécialiste des histoires criminelles. J'ai son adresse et je vais l'inviter à venir passer le week-end parmi nous. S'il y a un mystère quelconque autour de la maladie dont souffre Lana, vous pouvez être certains que mon ami le découvrira.

Allan marqua un temps de pause, puis précisa :

— Il n'y a pas, actuellement, dans le monde, de meilleur spécialiste que lui pour tout ce qui concerne la « criminalité ». Cet être fantastique possède, d'autre part, des dons extraordinaires qui lui permettent d'élucider les plus grands mystères scientifiques comme les plus troublantes énigmes policières.

[Lire la suite page 14]

LE PIN DES LANDES

*On ne voit en passant par les Landes désertes,
Vrai Sahara français poudré de sable blanc,
Surgir de l'herbe sèche et des flaques d'eau vertes
D'autre arbre que le pin avec sa plaie au flanc.*

*Car, pour lui dérober ses larmes de résine,
L'homme, avare bourreau de la création,
Qui ne vit qu'aux dépens de ceux qu'il assassine,
Dans son tronc douloureux s'ouvre un large sillon !*

*Sans regretter son sang qui coule goutte à goutte,
Le pin verse son baume et sa sève qui bout,
Et se tient toujours droit sur le bord de la route,
Comme un soldat blessé qui veut mourir debout.*

*Le poète est ainsi dans les Landes du monde ;
Lorsqu'il est sans blessure, il garde son trésor,
Il faut qu'il ait au coeur une entaille profonde
Pour épancher ses vers, divines larmes d'or !*

THÉOPHILE GAUTIER.

LE SAMEDI PRESENTE
LE FILM DES FILMS

BRIGADOON

*Une comédie musicale qui a comme fond de tableau
les pittoresques Highlands d'Ecosse.*



jeune fille, Fiona (Cyd Charisse), toute prête à les renseigner. — Les chasseurs apprennent alors que ce village perdu se nomme Brigadoon et qu'ils trouveront une auberge à deux pas, sur Mac Connachy Square. Et Fiona les quitte pour rejoindre des amies qui sont venues aider à la confection du trousseau de sa soeur qui doit se marier prochainement. — Quand sera-ce ton tour ? lui demandent-elles. — Tommy et Jeff sont repartis pour New-York. C'est ce qu'ils appellent « revenir à la civilisation ». Par la même occasion, Tommy retrouve sa fiancée (Elaine Stewart). Il n'en éprouve aucune joie, et sa pensée va sans cesse à Brigadoon, si bien qu'il propose à son ami d'y retourner. — Seulement pour savoir si nous pourrions localiser de nouveau ce minuscule village écossais,



Le brouillard vient de se dissiper et deux jeunes Américains, Tommy Albright (Gene Kelly) et Jeff Douglas (Van Johnson), après avoir passé la journée à chasser le coq de bruyère dans les Highlands, arrivent à un village dont ils ignorent le nom. Fort heureusement pour eux, ils rencontrent une charmante



ajoute-t-il. — Aussitôt dit, aussitôt fait. Ils arrivent à Brigadoon au moment où tout le village est en fête. Le vieux maître d'école, monsieur Lundie (Barry Jones), explique alors aux voyageurs que tous les cent ans Brigadoon qui, dans l'intervalle n'a eu aucune communication avec le reste du monde, semble ressusciter pour revivre le passé. On célèbre ce rare événement par des chants et des danses. — De plus, monsieur Lundie avait dit à Tommy et à Jeff que pour vivre à Brigadoon, il faut pouvoir aimer d'une façon si exclusive que plus rien n'importe. C'est évidemment ce sentiment rare et absolu qu'éprouve Tommy puisque, renonçant au « monde civilisé », il décide d'épouser Fiona et lui jure de ne plus quitter Brigadoon.



Enigmes criminelles

Heureux d'être pendu

par ALAIN ROBERT

Horrible découverte.

HENRI Thibault était aveugle de naissance. Il se maria quand même et eut des enfants. A la date fatidique du 23 février 1890, il vivait avec sa femme et ses enfants dans une misérable cabane, à Saint-Alban, en Québec. Non loin de la sienne, une autre cabane aussi pitoyable abritait son père, sa mère et la famille de son beau-frère, Nathaniel Rodolphe Fritz Dubois. Dubois avait épousé Marie Zéphise

Thibault. Deux enfants leur étaient nés, deux garçons. Au début de 1890, l'aîné avait quatre ans, l'autre quelques mois à peine.

C'était un dimanche. La grand-messe était commencée depuis quelques minutes. Il faisait froid dans l'habitation d'Henri Thibault, l'aveugle. S'adressant à sa femme, il lui recommanda :

— Va donc chercher quelques bûches que tu feras apporter ici par Rodolphe Dubois.

Docile, l'épouse d'Henri marcha fri-

lement les quelques pas qui la séparaient de la cabane de Dubois. En approchant, elle s'étonna du calme qui y régnait. Habituellement on se chicanait chez son beau-frère.

Personne ne répondit aux coups qu'elle frappa à la porte. De plus en plus étrange. Dormait-on encore ? Moins que probable ! Tout le monde était-il absent ? Mais pour où aller ? Surtout par un froid vif avec un tout jeune bébé...

La femme de l'aveugle entra. Aucun être vivant dans l'unique pièce de l'habitation. Elle courut à l'écurie. Personne non plus. La jeune femme y perdit son latin. Transportant une échelle dans la cabane, elle monta au grenier. Il était également vide.

De moins en moins capable de réaliser ce qui se passait, la femme d'Henri Thibault allait sortir, quand elle perçut une faible plainte. Médusée cette fois, elle écouta attentivement. Ça provenait d'en dessous.

Elle ouvrit la trappe dans le plancher et regarda. C'était un amas de cadavres. Un agonisant se plaignait faiblement.

Affolée maintenant, la pauvre femme courut rapporter la chose à son mari. Henri Thibault revint avec elle.

Un à un, il retira les cadavres de la cave. Il s'agissait de sa mère, de sa soeur et des deux petits de celle-ci. Le bébé paraissait conserver un souffle de vie. Tous avaient été tués ou mortellement blessés à coups de hache.

Rodolphe Dubois n'était pas là. On fit prévenir le père Thibault à l'Eglise. Il revint précipitamment, non sans s'être fait accompagner par M. Damasse Naud, Juge de Paix.

Le bébé de quatre mois, qui respirait encore, fut transporté dans la ca-

bane d'Henri. Mais il succomba au commencement de l'après-midi.

Sous un des deux lits, dans la cabane, on trouva une hache ensanglantée. Quelques cheveux s'y étaient agglutinés.

Fuite et arrestation.

LE Juge de Paix, Monsieur Naud, pria M. Eugène Marcotte de l'accompagner, puis attela son cheval pour se lancer à la poursuite de Rodolphe Dubois.

Il le rejoignit à une quinzaine de milles de St-Alban. Dès qu'il aperçut le Juge de Paix, Dubois s'arrêta et l'attendit.

— Bonjour, Monsieur Naud, dit-il calmement. Avez-vous besoin de moi ?

— Oui. Je te cherchais, répondit Monsieur Naud, assez surpris de trouver son homme aussi paisible.

Dubois poursuivit :

— Je suis content de vous voir. J'ai arrêté chez vous en partant, car j'avais des nouvelles à vous donner. Mais comme vous n'étiez pas là, j'ai continué mon chemin pour me rendre à Québec me livrer à la police.

— Comme ça, tu n'as pas d'objection à revenir avec moi ? demanda le Juge de Paix, de plus en plus étonné de ne pas rencontrer plus de résistance chez l'assassin.

— Non. Mais j'avais bien dans l'idée de me livrer de moi-même. Je ne voulais pas me faire arrêter par un autre.

Le massacre.

EN revenant à Saint-Alban, Rodolphe Dubois décrivit la tragédie au Juge de Paix Naud. Référant aux deux femmes qui habitaient avec lui, son épouse et sa belle-mère, il expliqua qu'elles le poussaient à bout depuis longtemps. A plusieurs reprises, il les avait prévenues. « Si vous continuez à me faire fâcher », disait-il alors, « vous le regretterez. Quand je suis fâché, je ne sais plus ce que je fais ».

Il était dix heures à peu près ce matin-là, quand l'horrible tragédie s'amorça. Comme toujours, la femme de Rodolphe Dubois lui cherchait pouille. Cette fois, elle semblait avoir découvert un vocabulaire encore plus irritant pour l'invectiver. Il tenta de la faire taire. Rien ne pouvait l'arrêter. Ses propres paroles, au contraire, l'encourageaient. Les injures devenaient de

[Lire la suite page 35]

De sa condamnation
à sa pendaison,
Rodolphe Dubois,
qui n'avait jamais mangé
à sa faim,
bouffa comme quatre.



— Comment se nomme votre ami ? demanda Luc Degarde qui n'écouait que d'une oreille distraite les paroles enthousiastes d'Allan.

— Paul Blondi, répondit le frère de Lana, celui qui a prétendu que les « soucoupes volantes » venaient de la planète Mars et qui a même affirmé avoir rencontré des gnomes martiens au cours d'un voyage en Ethiopie, pas bien loin des sources mystérieuses du Nil.

— Oui, je vois, répondit Luc Degarde, qui vous voulez dire. Certains le considèrent comme un fumiste et d'autres comme un romancier de génie. Bah ! que risquons-nous de le faire venir ? Comme vous, je suis sûr que Lana souffre d'un mal inconnu et non d'une rocambolesque histoire de buveurs de sang.

L'après-midi se déroula sans incident. Luc Degarde la passa auprès de Lana et, sur les instances de sa soeur, Allan consentit à accompagner Pat, sa future belle-mère et le ménage Sansby jusqu'à la plage.

Robert paraissait soucieux et, comme Allan lui en faisait la remarque, il dit :

— Je crois que c'est imprudent de notre part de laisser Lana seule avec cet individu.

Stella opina et Allan, regrettant d'avoir cédé aux prières de sa soeur, voulut revenir sur ses pas.

Mrs. Nealthin l'en empêcha, en déclarant :

— Actuellement, Lana ne risque rien. Même si Luc Degarde, ce dont je doute, lui veut du mal en tentant le moindre acte criminel à son égard, automatiquement, il se condamnerait.

Allan et les autres se rendirent à cette bonne raison.

— Seulement, ajouta Mrs. Nealthin, c'est cette nuit qu'il vous faudra veiller sur votre soeur.

La mère de Pat avait-elle eu un pressentiment ou bien ne s'agissait-il que d'une curieuse coïncidence ?

Certains, plus tard, se rappelèrent ses paroles et en firent un rapprochement avec bien des faits auxquels, sur le moment, ils n'avaient attaché aucune importance.

Quand le petit groupe revint de la plage, il retrouva Lana et Luc Degarde installés dans le jardin de la pension ; la jeune fille semblait aller mieux.

Le repas du soir fut vite expédié et, sitôt après, chacun ne tarda pas à rejoindre sa chambre.

Vers une heure du matin, la pension était complètement endormie. Dans la vaste bâtisse et aux alentours, aucun bruit ne se percevait.

Seules, deux ombres silencieuses se mouvaient lentement dans un couloir donnant sur la chambre de Lana.

Chose étrange, ces deux ombres s'ignoraient et venaient de deux points opposés.

A pas feutrés, elles s'approchaient de la porte de la pièce où reposait la jeune fille.

Elles faisaient si peu de bruit et remuaient si imperceptiblement que lorsqu'elles se cognèrent, chacune fut surprise.

Dans un râle sourd, l'une des silhouettes saisit l'autre à la gorge et s'efforça de l'étrangler.

Avec un fracas terrifiant qui éveilla toute la pension, un gros vase garni de fleurs et posé sur une petite table s'écroula sur le plancher du corridor et se brisa.

Aussitôt, des portes s'ouvrirent et la lumière jaillit.

Avec stupeur, Mme et M. Sansby, qui avaient bondi hors de leur lit, aperçurent deux hommes aux prises : Allan et Luc Degarde.

Robert intervint et sépara les deux combattants décontenancés.

— J'ai surpris cet homme, déclara Allan, alors qu'il tentait de pénétrer chez ma soeur.

— Pardon, répliqua Luc Degarde, je venais protéger le sommeil de Lana et veiller sur elle ; c'est vous qui avez été surpris.

Allan haussa les épaules avec découragement et dit :

— Comme je ne pouvais pas dormir, j'étais descendu dans le jardin fumer une cigarette. Soudain, l'idée m'est venue de faire une ronde pour voir si tout était normal.

— C'est curieux, remarqua Stella, Lana ne s'est pas réveillée.

— Laissons-la dormir en paix, répliqua son mari furieux d'avoir été dérangé, et rentrons chacun chez nous.

S'adressant aux deux hommes, il ajouta :

— Vous avez commis, tous les deux, la même erreur. Serrez-vous la main et allez vous coucher.

Luc Degarde sourit et tendit la main à Allan qui, en la saisissant, murmura :

— Sans rancune !

Sur ces bonnes paroles, les deux hommes regagnèrent leurs chambres, suivis l'un par le regard méfiant de Robert et l'autre par les yeux infiniment doux de Stella.

Le lendemain matin, qui était un samedi, arriva le dénommé Paul Blondi.

Avec fierté, Allan le présenta à ses

amis et à sa soeur qui avait complètement retrouvé ses sens et affirmé qu'elle avait été, la veille, victime d'un simple malaise sur la voie ferrée, ce qui avait eu pour effet de dissiper la sourde angoisse qui régnait, depuis cet incident, au sein de la petite bande.

Par discrétion, personne ne lui parla de l'aventure nocturne de son frère et de son amoureux.

Paul Blondi était un jeune homme d'une trentaine d'années dont le teint mat ressortait de façon assez étrange avec la blondeur naturelle de ses cheveux. A part cela, son apparence était assez banale. Il possédait cet air nonchalant particulier aux natifs du midi de la France dont, d'ailleurs, il se flattait de faire partie.

En quelques mots, approuvé par les autres, Allan le mit au courant de l'affaire. Robert Sansby lui exprima, avec moins de chaleur qu'il en avait témoigné la veille, ses soupçons. Puis, Stella, avec un air mystérieux, le prit à part et lui confia qu'elle avait la nette impression que sa cousine Lana était victime d'un dangereux sadique buveur de sang.

— Vous me battez sur le domaine de l'imagination, lui répondit en riant Blondi, et vous avez, je crois, bâti tout un mauvais roman qui pourrait s'intituler *Le vampire de Juan-les-Pins* ou *Terreur sur la Côte d'Azur*. Vous voyez le genre ?

La vie de Lana ne semblait plus tenir qu'à un fil. Blondi s'en aperçut, mais n'en fit rien voir.

Néanmoins, avec satisfaction, Allan constata que son ami, qui était très sensible, paraissait secrètement peiné de voir cette belle jeune fille s'étioler de façon si triste.

Quand toute la bande partit à la plage, Blondi, prétextant une légère fatigue due à son voyage du matin, resta en compagnie de Lana qui, mollement étendue sur un transatlantique placé à l'ombre d'un palmier vert et plantureux, feuilletait, distraitemment, quelques magazines féminins.

Luc Degarde partit, en haussant les épaules.

— Ça ne va pas, Luc ? demanda Allan.

— Je rigole de votre romancier à la noix. Ce gars-là prétend avoir été en Ethiopie, avoir vécu des aventures plus qu'extraordinaires et le voilà, fatigué d'un simple trajet en autocar de Nice à Juan-les-Pins. C'est un bluffeur et une poule mouillée ou bien alors, et c'est là, en toute sincérité, mon opinion : « un charlatan ».

— Vous êtes jaloux qu'il reste auprès de Lana, répliqua en riant Allan, voilà toute la vérité. Allez, venez avec nous, cela vous changera les idées. N'ayez aucune crainte, si Blondi avait aimé toutes les femmes dont il parle dans ses romans, il serait mort, à l'heure actuelle, d'épuisement.

Joyeusement, Allan tapa sur l'épaule du colonial et le força à rejoindre Patricia qui s'impatientait et les trois autres qui affectaient de se désintéresser totalement de Lana et de son nouveau chevalier servant.

Une heure plus tard, le nouveau venu était parmi eux et, à son tour, prenait un vif plaisir à goûter la caresse des flots bleus tout en faisant semblant de ne pas comprendre la future belle-mère d'Allan qui insistait pour qu'il lui apprenne à nager et qui semblait rechercher, avec un évident plaisir, sa compagnie.

Luc, après quelques phrases ironiques dans lesquelles il avait traité successivement Blondi de « Sherlock Holmes » ou d'« Orson Welles », était retourné auprès de Lana, tout heureux de la savoir enfin débarrassée de la présence de ce journaliste en mal de copie.

Sur un signe discret de Robert, Blondi rejoignit le jeune couple qui se dorait, étendu sur le sable.

— Ce n'est pas prudent, bougonna Robert Sansby, de laisser ainsi Lana seule avec ce colonial. Croyez-moi, nous allons la retrouver encore plus mal.

Stella se redressa à moitié pour dire à son tour quelque chose ; mais Blondi lui coupa ses effets, en déclarant :

— Attention, charmante petite madame, votre soutien-gorge est resté dans le sable.

Pudique, Stella se rallongea et oublia ce qu'elle voulait dire un instant plus tôt.

Midi retrouva tout le monde confortablement installé dans le jardin de l'hôtel, devant une table garnie d'apéritifs glacés et de petites assiettes emplies de succulentes olives vertes ou de frites.

Lana, certainement sur la demande de Blondi ou de son frère, avait tenu, malgré son extrême faiblesse, à se joindre au petit groupe et reposait sur une chaise-longue entre Luc et Allan.

Le visage du colonial était renfrogné et maussade, tandis que le frère de Lana arborait son plus joli sourire et couvait, d'un regard amoureux, la jolie Patricia, assise à sa droite et nonchalamment adossée à un « rocking-chair » bariolé de couleurs plutôt criardes.

Blondi avait pris place face à eux, entouré de Mme Nealthin et de Stella.

Robert Sansby se tenait légèrement à l'écart sur un fauteuil basculant et décoré avec un aussi mauvais goût que celui qui avait l'insigne avantage de porter la trop ravissante fiancée d'Allan.

— Votre soeur a l'air de plus en plus mal, maugréa le flegmatique personnage.

— Oui, Allan, surenchérit Luc, M. Sansby a raison. Vous devriez faire

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

3 8 2 4 5 3 7 6 2 8 5 3 7 4 2 8
L L V M D A O D O E E V N E U S

4 8 3 7 4 2 5 8 3 7 6 2 5 4 3 8
N O I V A S L U E O E E A G F R

3 8 2 7 4 5 3 8 6 2 7 4 3 5 2 4
A I T U E J C R L E S Z I O S V

8 5 3 7 4 8 2 8 3 6 5 4 2 7 3 8
E I L A O C T H E A E T A D V A

8 3 7 2 8 4 5 3 7 6 2 8 4 3 5 4
S O M C S R A U I R I E E S U S

8 5 3 7 4 8 2 7 5 3 6 4 2 8 3 8
L F A R A E T E O T G N U N T N

3 8 2 6 3 5 4 8 2 6 3 5 4 6 2 5
E U R E N Y T I N N D E E T E R

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

quelque chose pour elle. Son état m'inquiète beaucoup et me paraît de moins en moins naturel.

Le jeune dandy esquissa un geste vague, puis montra Blondi d'un air de dire :

« Que voulez-vous que je fasse de plus ? »

Cela eut le don d'énervier passablement Luc, mais la douce main de Lana l'empêcha de commettre un esclandre.

Blondi semblait s'amuser follement de l'attitude de chacun.

Stella, légèrement coquette, lui souriait de façon agréable, tandis que Mme Nealthin s'efforçait de l'intéresser à ses histoires invraisemblables et, surtout, à sa volumineuse et peu mignonne personne.

Voyant qu'il était redevenu le centre de l'intérêt général, le jeune journaliste déclara :

— Ne vous inquiétez plus, monsieur Degarde, ni vous, monsieur Sansby, regardez : Allan a le sourire. Faites comme lui car, ce soir, Mlle Lana ira beaucoup mieux.

Luc Degarde, après lui avoir jeté un regard froid et chargé d'ironie blessante, lui répondit sèchement :

— Il est inutile d'essayer de faire le malin avec nous. Vos histoires de « martiens » et de « soucoupes volantes » vous ont donné un certain renom auprès du grand public et de certains névrosés à la recherche du sensationnel ou du « jamais vu » ; mais moi, je vous tiens pour un parfait fumiste.

— Luc, je vous en prie...

Blondi sourit à Lana qui venait d'interrompre le flux agressif de son chevalier servant ; mais ce dernier, décidément lancé, continua :

— Vous jouez au fin limier, devant cette malheureuse jeune fille qui se meurt, mais vous ne faites rien pour elle. Comme son frère, vous êtes un inconscient ou bien ce qui est pire, à mon point de vue, un incapable doublé d'un présomptueux. Avouez donc franchement, pour une fois, que vous ne comprenez absolument rien au mal dont souffre Lana.

— Monsieur Degarde, vous avez raconté, répondit calmement Blondi sans prendre garde à la question de son interlocuteur, m'a-t-on dit, d'étranges histoires sur des sectes de buveurs de sang qui vivent encore dans certaines contrées perdues de l'Afrique. Eh bien, Mlle Lana est victime d'un buveur de sang...

La déclaration du journaliste fit l'effet d'une douche glacée sur l'assistance.

Chacun regarda son voisin, avec un air gêné, tandis que Blondi, négligemment, croquait quelques olives vertes sans paraître se soucier de l'émoi qu'il avait soulevé.

— Comédien, marmonna entre ses dents le colonial.

— Vous voyez, monsieur Blondi, j'avais raison, jeta impétueusement Stella, arrêtez-le, c'est lui le coupable, c'est un assassin.

S'apercevant que personne ne la prenait au sérieux, la jeune femme, visiblement surexcitée et malgré les reproches de son mari, poursuivit :

— Vous ne voyez donc pas qu'il se rit de nous, actuellement, ce vampire... ce...

Mais Stella ne put trouver d'autres mots assez violents pour fustiger celui qu'elle ne semblait pas tenir particulièrement en odeur de sainteté.

Luc haussa dédaigneusement les épaules et affecta de se désintéresser de la conversation.

Calmement, Blondi prit son verre et goûta le frais breuvage avec pondération.

L'auditoire se demanda s'il savourait réellement son apéritif ou bien l'attention dont il était devenu l'objet.



Démarrage instantané!

Prest-o-lite hi-level

Pour des démarrages rapides en n'importe quel temps, achetez Prest-o-lite hi-level, la batterie qui n'exige de l'eau que trois fois par année dans une auto employée normalement. Voyez votre Vendeur de Batteries Prest-o-lite aujourd'hui même!

N'exige de l'eau que 3 fois par an !

*DANS UNE AUTO EMPLOYÉE NORMALEMENT

En effet, chacun, maintenant, attendait de plus amples explications de sa part et surtout la révélation de ce que le jeune journaliste semblait avoir entrevu, si terrible que cela fût.

— Si vous savez quelque chose, monsieur, déclara Robert Sansby, vous feriez bien de parler.

— Je m'excuse, cher monsieur, de ne pas vous révéler à l'instant même, le nom du coupable, j'attends pour le faire que la police soit sur les lieux.

— Vous avez appelé la police ? demanda Mme Nealthin, visiblement apeurée.

L'aventure, pour elle, prenait un tour intéressant. Elle croyait vivre un de ces romans « A ne pas lire la nuit » dont elle était si friande et qu'elle dévorait quand même le soir dans son lit, malgré toutes les folles inquiétudes que par la suite il pouvait lui inspirer.

— Oui, madame et, croyez-moi, je regrette d'interrompre ainsi un week-end commencé en si agréable compagnie mais l'affaire est trop grave.

— Vous bluffez encore, lança Luc Degarde véritablement furieux, et vous êtes un fieffé coquin.

— Vous êtes trop nerveux, cher mon-

sieur, répliqua calmement Paul Blondi, vous devriez soigner votre foie.

Puis après avoir lancé cette phrase, le journaliste se pencha vers Stella et continua, sur un ton apitoyé.

— Ces coloniaux rapportent toujours un souvenir des lointains pays où ils ont séjourné. Certains, parfois, reviennent complètement dingos. J'espère que ce n'est pas le cas pour notre ami.

Luc Degarde pâlit affreusement et voulut bondir sur celui qui venait de se moquer aussi ironiquement de lui mais, d'un geste et surtout d'un re-

gard suppliant de ses beaux yeux, Lana le calma.

Allan qui suivait avec intérêt la conversation et le comportement des assistants, intervint à son tour dans le débat :

— Laissez faire Blondi, monsieur Degarde, il sait ce qu'il fait. Seulement, mon cher ami, permets-moi de te faire une petite remarque. Tu es là, tout fier du nouveau succès qui t'attend, heureux de vivre, mais pendant ce temps l'assassin, si assassin il y a, peut très bien s'enfuir.

— Je ne crois pas, mon vieux, car sans avoir l'air de rien, je surveille.

— Donc, en termes clairs, proclama Robert Sansby, vous voulez dire que l'assassin est là, parmi nous. Actuellement, toujours d'après vous, nous sommes en train de prendre l'apéritif en sa compagnie.

Assez nerveusement, contrairement à son habitude, l'Anglais se leva et vint vers Blondi.

Il se planta devant sa chaise et déclara :

— Monsieur, je vous somme de vous expliquer car vos paroles jettent la suspicion sur l'un de nous.

Blondi hésita un court instant puis jeta un coup d'oeil rapide autour de lui.

Il n'aperçut que des yeux attentifs et anxieux posés sur sa modeste personne.

Même Lana, surexcitée, s'était dressée et levait vers lui deux yeux magnifiques mais cernés de bistre.

— Très bien, soupira le journaliste, puisque vous le désirez, voilà le coupable.

Paul Blondi avait prononcé cette phrase d'une voix calme et sereine. Immédiatement après, tous les regards suivirent la direction de son doigt.

Allan se mit à rire et lança :

— Voyons, Blondi, tu es ridicule, cesse cette sottise plaisanterie.

— Mon frère ! jeta Lana, vous êtes fou ! Allez-vous-en, vous êtes un monstre.

— Je regrette, mademoiselle Lana, de vous faire de la peine et aussi de vous contredire, mais le monstre c'est votre frère, bien qu'il ne soit pas le véritable assassin. Dans toute cette affaire, il n'a été que le cerveau. Le coupable inconscient mais sanguinaire est, en haut de l'hôtel, soigneusement enfermé dans sa chambre.

Très pâle, Allan se redressa vivement.

Robert Sansby et Luc Degarde se regardèrent interdits et sans prononcer une parole.

A leur air, on comprenait qu'ils ne savaient que penser du tour que prenait l'affaire.

Finalement, le colonial demanda :

— Quel est l'autre ?

— Un vampire, mon cher, répliqua d'une voix sèche Blondi. Vous connaissez bien ces petits animaux cruels et sanguinaires, n'est-ce pas ?

Profitant d'un moment d'inattention ou plutôt de ce que l'attention générale était portée sur Paul Blondi, Allan s'élança sans bruit vers l'hôtel.

Réalisant subitement, Blondi et les deux autres hommes se jetèrent à sa poursuite. Pourtant, Allan possédait une certaine avance qu'il mit à profit pour atteindre la porte de sa chambre.

Arrivé là, fébrilement, il sortit une clé de la poche de son short et l'introduisit dans la serrure.

Bien huilée, celle-ci s'ouvrit sans le moindre bruit.

Comme un fou, le jeune dandy pénétra dans la pièce et se dirigea vers une armoire à glace placée face à un lit à une place et encore défait.

Pendant ce temps, les trois hommes atteignaient, à leur tour, l'entrée de la pièce et faisaient brutalement irruption dans cette dernière.

Revolver au poing, les yeux injectés de sang, Allan se retourna vers eux et dit :

— Sortez ou je vous descends tous les trois !

Luc Degarde et Robert Sansby eurent un mouvement de recul vers la porte entrebâillée, mais Blondi, un sourire au coin des lèvres, s'avança tranquillement vers Allan.

Ce dernier eut un rictus sardonique et arma, d'un geste brusque, son revolver.

— Essaye de tirer, murmura le journaliste, si tu l'oses. Vas-y, n'aie pas peur, je ne crains absolument rien. Les « martiens » m'ont appris, entre autres choses, le secret de l'invulnérabilité. En haut, vois-tu, ils se le transmettent de père en fils.

Tout en parlant, Blondi s'était approché de son adversaire.

L'autre eut un ricanement mauvais et murmura, sur un ton méprisant et comme empli de pitié :

— Fumiste !

Puis, nerveusement, avec une sorte de rage froide, il appuya sur la gâchette.

Des coups claquèrent secs dans le silence qui régnait dans tout le bâtiment et les alentours.

Robert Sansby et Luc Degarde se jetèrent prudemment hors de la pièce tandis qu'Allan, effaré, ouvrait de grands yeux devant Paul Blondi, sur qui il venait de tirer à bout portant, toujours debout et arborant son éternel sourire railleur et si plein de suffisance.

Rageusement, il se jeta sur lui et d'un coup de crosse de son arme à la mâchoire de son ancien ami, l'étendit sur le parquet de sa chambre.

Puis, il se précipita dans le couloir,

en bousculant les deux hommes tapis là qui n'osèrent, surpris par sa brutale arrivée, s'interposer pour l'arrêter.

Quatre à quatre, Allan descendit les marches de marbre et sortit.

— Vite, rattrapez-le, hurla Paul Blondi, la mâchoire en sang mais s'efforçant quand même de se redresser.

Les deux autres se regardèrent perplexes, puis d'un commun accord se lancèrent à la poursuite du frère criminel.

Ce dernier traversa en courant le jardin, sous les regards angoissés et incompréhensibles des quatre femmes.

A toute vitesse, il enjamba une mince clôture, parcourut quelques mètres sur un terrain vague orné de mimosas en fleur et atteignit le remblai de la voie ferrée recouvert d'une herbe courte et brûlée par le chaud soleil méditerranéen.

Derrière lui, Luc Degarde, brusquement cessa de courir et en ouvrant des yeux exorbités se mit à crier :

— Arrêtez, Allan, arrêtez-vous donc, pour l'amour de Dieu !

En transpiration et les yeux hagards, le frère de Lana ne l'entendit certainement même pas tant il était affolé.

Il sauta en souplesse les fils d'acier qui longeaient la voie et s'apprêta à traverser cette dernière pour rejoindre la route nationale où la circulation était particulièrement dense et animée.

Dans un vrombissement puissant mais assourdi, la micheline qui relie Nice à Cannes passa rapidement, en emmenant une foule joyeuse et bariolée de touristes et des « congés payés » avides de jouir du magnifique panorama de la Côte d'Azur et de tous les plaisirs que cette belle région offre aux étrangers, non seulement en promesses, mais dans une réalité qui dépasse les plus magiques publicités.

Quand Paul Blondi apprit la chose, il conclut tristement mais simplement :

— Cela vaut peut-être mieux comme cela.

Quelques instants plus tard, dans le petit jardin de l'hôtel, Luc Degarde, Robert Sansby et les quatre femmes regardaient, avec un étonnement profond, Paul Blondi qui promenait, en grimaçant, un morceau de glace vive sur sa mâchoire légèrement ankylosée.

— Comment avez-vous deviné que le coupable n'était autre que le frère de Lana ? demanda enfin Luc Degarde, en rompant ainsi le silence un peu gêné qui régnait, depuis l'accident, dans le coquet jardin de la pension de famille.

Le journaliste avant de répondre, contempla longuement et pensivement Lana et Patricia.

La première pleurait doucement, mouillant de ses larmes un fin mouchoir en linon qu'elle torturait entre ses doigts amaigris et diaphanes.

La seconde ne manifestait aucun chagrin et affectait l'air outragé d'une princesse orientale, contrariée par la bêtise d'un vulgaire manant ou d'un esclave en rupture de ban.

Cette jeune fille trop belle ne paraissait pas autrement chagrinée de la fin tragique d'Allan et du fait d'avoir été fiancée avec un criminel en puissance.

Blondi, mentalement, la qualifia d'oïseau de paradis sans cervelle et plaignit, de tout cœur, le futur et certainement imminent successeur du frère de Lana, car la chose ne faisait aucun doute : la demoiselle n'allait pas pleurer longtemps la mort affreuse de son soupirant qui avait eu l'audace de la compromettre dans une affaire sordide et basement criminelle.

— Allan s'est trahi, commença Paul Blondi quand sa blessure fut pansée par une jeune et ravissante soubrette de la pension, en m'appelant.

— Voyez-vous, il m'a présenté à vous comme une sorte de « héros de légende », alors que, dans son esprit, il se moquait bien de moi et me jugeait comme un parfait incapable ayant eu de la chance ou, à l'instar de M. Degarde, tout simplement comme un fumiste même pas de génie.

D'un geste simple et gentil, le journaliste empêcha le colonial de s'excuser et dit :

— Je ne vous en garde pas rancune car, à votre place, j'aurais eu exactement la même impression et les mêmes réactions. La chose est tellement naturelle de la part de quelqu'un qui aime. Croyez-moi, monsieur Degarde, je vous comprends parfaitement et surtout, soyez-en persuadé, je ne vous en veux pas. Laissez-moi finir de raconter mon histoire. Ensuite, tous deux, nous boirons le verre de l'amitié.

Avec un triste sourire, Paul Blondi ajouta :

— Voyez-vous, un ami de perdu, un autre de retrouvé. J'espère que ce proverbe que je viens d'arranger s'avérera vrai.

Le colonial, plus ému qu'il ne voulait le paraître fit un signe affirmatif de la tête et, en souriant, Paul Blondi continua son effarant récit :

— Le fait qu'Allan ne faisait absolument rien également pour sa soeur qui se mourait, m'a laissé aussi supposer qu'il était pour quelque chose dans toute cette louche affaire. Un autre qu'un être coupable ou inconscient de la gravité du mal aurait tenté l'impossible pour sauver cette mignonne enfant.

Malgré tous ses efforts, Lana ne put s'empêcher d'éclater en sanglots.

Quand la crise fut calmée, grâce à

LA VIE COURANTE...



Ray Helle

— Ça ne donnera rien : mon mari a déjà essayé ce truc-là.

la sympathie générale qui l'entourait, exception faite peut-être de Patricia, la jeune fille, elle-même, supplia le journaliste de continuer.

Blondi fit un signe compréhensif et reprit le fil de son récit :

— Quand je suis resté seul avec Mlle Lana, cette dernière m'a raconté toute l'histoire, son étrange autant que suspecte maladie et les soupçons émis par chacun de vous. Elle m'a avoué — et elle était sincère en me disant cela — qu'elle était certaine qu'il n'y avait absolument rien de mystérieux dans son cas. Elle a mis hors de cause M. Degarde, en disant que lorsque sa maladie a débuté, elle ne le connaissait pas encore.

« La chose également m'avait frappé et, dès mon arrivée, j'avais ôté de la liste des suspects, celui qui ne paraissait pourtant pas m'encadrer, ainsi, d'ailleurs, que vous tous ici présents.

« Il ne me restait donc qu'à trouver celui ou celle qui, dès l'apparition des premiers symptômes de la maladie de Mlle Lana, s'était trouvé en contact avec elle ou en sa compagnie permanente.

Paul Blondi marqua de nouveau un temps de pause et sous les regards attentifs de l'assistance poursuivit :

— Une seule personne était présente aux premiers signes de cette mystérieuse et incompréhensible affection : son frère, mon ami Allan.

— Je n'ai pas prêté attention à vos questions, dit Lana, et sans m'en douter, je vous ai mis sur la véritable voie.

— C'est exact, approuva Paul Blondi. Donc, j'ai pris congé de Mlle Lana et je suis allé faire un petit tour dans vos chambres.

Cette déclaration provoqua divers remous dans l'assistance et Mme Nealthin crut utile d'esquisser une moue réprobative et indignée.

— A propos, continua le journaliste, je vous prie de m'excuser pour cette visite non protocolaire mais nécessaire pourtant à la bonne marche de mon enquête ; mais les circonstances l'exigeaient.

« Ces visites me furent facilitées par le fait que toutes vos portes n'étaient pas fermées à clé sauf, évidemment, celle d'Allan.

Avec un sourire narquois, Paul Blondi se pencha, en affectant un air confidentiel, vers l'ex-fiancée d'Allan et murmura tout bas :

— Permettez-moi de vous féliciter, Miss Patricia, vous avez une garde-robe superbe et des dessous... hum... enfin, revenons à notre histoire. Donc, par la chambre de Mlle Lana, qui a dû me prendre alors pour une sorte d'Arsène Lupin ou de Tarzan des villes en chômage, j'ai rejoint, grâce à un balcon commun, la chambre d'Allan.

« Là, j'ai découvert le véritable assassin, le complice d'Allan : un vampire que ce dernier gardait dans une petite cage cachée dans sa penderie et qu'il avait ramené de Guyane dans l'intention évidente de commettre ce qui aurait pu être, si nous n'étions intervenus, un vrai « crime parfait » dans tous les sens du terme.

« Mme Nealthin, Miss Patricia et vous, Monsieur Degarde, vous connaissez bien ce petit et féroce animal.

Les interpellés firent un signe affirmatif de la tête et Paul Blondi continua :

— Pour Mme Sansby, son mari et Mlle Lana, je dirai simplement que le vampire vit dans certains pays tropicaux et, notamment en Guyane. Vous connaissez sa dégoûtante particularité qui consiste à boire le sang de ses victimes.

— Parfois, la nuit, il s'introduit d'un vol léger dans le repaire d'un animal ou même dans une maison habitée. Il s'approche silencieusement de la proie

choisie et lèche une partie de la peau à l'endroit propice pour son opération. Sa salive anesthésique pénètre localement la chair. Ainsi, la victime ne ressent aucune douleur susceptible de la réveiller. Une sorte d'engourdissement même s'empare de tout son être et la livre à l'animal assoiffé de sang.

Mme Nealthin fit une horrible grimace de dégoût mais, courageusement, Lana pria son sauveur de continuer ses explications.

Blondi la remercia d'un sourire et poursuivit :

— Le vampire saisit ensuite une veine ou un morceau de chair vive et y insère ses incisives. Sa salive, décidément pharmaceutique, contient une matière coagulante qui favorise l'écoulement du sang. La nature, même dans l'horreur, a tout prévu, ainsi que vous pouvez le constater.

« En voyant cet affreux animal, je compris qu'Allan s'en servait, chaque nuit, pour dépouiller peu à peu sa soeur de son sang. Il devait pour cela introduire chez elle, à une heure avancée, l'animal, qu'il allait reprendre en passant par le balcon mitoyen quand la bête, gavée de sang et alourdie, ne pouvait plus risquer de s'échapper.

— C'est très bien, Monsieur Blondi, coupa Luc Degarde, d'avoir réussi à découvrir tout cela, mais comment se fait-il que les docteurs consultés, au début de la maladie, n'aient rien remarqué en ce sens-là ? La chose, vous l'avouerez avec moi, peut paraître bizarre.

Paul Blondi fronça les sourcils, réfléchit un court instant puis répondit :

— Je crois avoir compris cette raison. Selon moi, au début, Allan n'employait pas encore son vampire. Vraisemblablement, durant le sommeil de sa soeur, il ôtait lui-même, à l'aide d'une simple aiguille creuse, chaque nuit, une quantité de sang à l'organisme de Mlle Lana.

— Je me serais réveillée, voyons, Monsieur Blondi, protesta vivement la jeune fille.

— Vous ne le pouviez pas, répliqua fermement le journaliste, puis il s'expliqua :

« J'ai trouvé un tube de cachets somnifères dans les affaires de votre frère. Il se servait certainement de ces derniers pour vous plonger dans un sommeil artificiel.

— C'est fort possible, admit Luc Degarde en épongeant son front tout couvert de gouttes de sueur.

Mme Nealthin paraissait épouvantée et ne cessait de contempler sa fille dont le calme imperturbable la déconcertait visiblement.

Avec pondération, comme s'il était gêné de continuer à évoquer cette tragique histoire, en regardant fixement Lana, Paul Blondi continua :

— Il a fait de même, l'autre jour à la plage, et sans le providentiel passage du jeune patron de l'établissement de bains, à l'heure actuelle, vous ne seriez pas ici. Allan avait bien calculé son coup, d'ailleurs, et ne vous a lâchée qu'au moment où vous alliez littéralement tomber de sommeil.

« Cet accident, le soleil tapant très fort en cet endroit, est arrivé, ainsi que prévu, sur la voie. Il aurait pu également survenir sur la route très fréquentée ou dans le terrain vague. Là, le soleil, vu votre état, aurait fait rapidement le reste. Vous auriez succombé de « mort naturelle » et le médecin légiste appelé sur les lieux se serait prononcé pour l'insolation. Vous voyez, tout était parfaitement au point pour un vrai « crime plus que parfait ».

— Mais le motif de tout cela, murmura faiblement Lana, je ne le vois pas. Allan devait être fou car sinon

"CE SERA UN VÉRITABLE FESTIN."
"JE SAIS PAR EXPÉRIENCE QU'UNE BOUTEILLE DE MANOR ST-DAVIDS DE BRIGHT TRANSFORME TOUT REPAS EN UN FESTIN."



CES ÉTIQUETTES IDENTIFIENT...



Les vins Bright
— DEPUIS 1874

D'EXCELLENTS VINS

Pour obtenir votre copie gratuite du livret magnifiquement illustré intitulé : "La Cuisine au Vin," écrivez à Bright's Wines, Lachine, P.Q.

ces simples précautions EMPÊCHERONT VOTRE COURRIER D'ÉCHOUER AU BUREAU DES REBUTS

Adressez votre courrier correctement: écrivez bien lisiblement et indiquez l'adresse *complète*. Pour Québec, Ottawa, Montréal, Toronto, Vancouver et Winnipeg, mettez le numéro de la zone postale.

Donnez toujours votre adresse exacte à vos amis: prenez l'habitude de l'indiquer, en haut à gauche, sur l'enveloppe ou le colis.

Emballez tous vos colis avec grand soin: prenez du fort papier et une corde bien solide; rabattez tous les coins et les plis. Assurez-vous que l'adresse de renvoi figure tant à l'extérieur qu'à l'intérieur.

Faites peser vos colis au guichet: ainsi vous serez sûr de toujours payer l'affranchissement exact.

HÂTEZ L'EXPÉDITION DE VOTRE COURRIER!

Renseignez-vous auprès de votre maître de poste sur les services postaux **supplémentaires**:

- LA POSTE AUX COLIS-AVION
- LA POSTE AÉRIENNE POUR OUTRE-MER
- LES MANDATS DE POSTE
- LA RECOMMANDATION

POSTES CANADIENNES

Le Ministre des Postes,
l'hon. Alcide Côté, C.R., M.P.



Le Sous-ministre des Postes,
W. J. Turnbull

NOTRE FEUILLETON

L'INNOCENTE VICTIME

par MAURICE VANEL

No 10

«EVIDEMMENT! disait-on, la marquise songe à marier sa fille.

Cette opinion, née au sous-sol, avait, comme une trainée de poudre, gagné les combles. Il n'était pas d'étage où l'on ne connût la date de la fête.

Le jour venu :

— Eh bien ? dit Marguerite en jetant sur Noël un regard inquiet, n'avais-je pas raison, mon pauvre enfant ?

Noël ne répondit pas.

— Je pense que tu en as fini avec folie, n'est-ce pas ? continua-t-elle.

— Si c'est être fou que mener la vie que je mène, alors je n'y comprends plus rien, dit le jeune homme avec un sourire amer. Je rentre de bonne heure, je me couche quand les poules...

— Oui, mais tu es triste et je n'aime pas te voir triste. Il faut prendre ton parti des choses qu'on ne peut empêcher... et le mariage de Mlle de Mondeville est une de ces choses.

— Mon parti est pris... Ne m'en parlez plus, je vous en prie.

— Si ! Je t'en parlerai : j'ai des motifs pour le faire.

— Des motifs !

— Oui ! Pourqu'oi vas-tu à Saint-Sulpice tous les matins ? Ce n'est pas pour y prier, que je sache ?

— Je vais à Saint-Sulpice, moi ?

— Ne cherche pas à feindre : tu es trop honnête pour cela. Du reste, je sais... Tu as même parlé à un mendiant.

— C'est trop fort ! On m'espionne... donc ! Ah ! je voudrais bien savoir qui, par exemple !

— Moi ! Noël... dit Marguerite d'une voix ferme.

— Vous ?

— N'est-ce pas mon droit ? un droit que l'affection me donne, du moins...

— Et que je vous reconnais, mère ! mais que je ne reconnais qu'à vous seule.

— Alors, tu ne m'en veux pas ?

— Le pourrais-je ? Ne serez-vous pas toujours tout pour moi ?

Pour couper court à cette conversation qu'elle jugeait pénible pour Noël, Marguerite se leva, entrouvrit les rideaux : devant la porte stationnait le coupé de Mme de Mondeville.

L'heure allait sonner où ces dames allaient partir pour le bal. Sous prétexte de prendre le frais, quatre ou cinq personnes s'étaient réunies sous le portail et babillaient en les attendant.

La concierge, Mme Grégoire, présidait le club, comme toujours. Elle était très fière de ses chères maîtresses.

— Notre demoiselle sera belle, disait-elle d'un air satisfait.

« Dame ! on n'a rien épargné pour ça...

— Avec ça que la nature y est ! ajoutait, sans aucune malice, une charmante fillette de quinze ou seize ans, apprentie chez le couturier où avait été faite la robe de crêpe de Chine bleu pâle dont devait se parer la fille du marquis.

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Marguerite Lesueur tente de se suicider, mais, est sauvée à temps par Rigobert, puis, est recueillie par le comte Réginald et son fidèle David. Elle met alors au monde un petit garçon qu'elle appelle Jean. Le père de l'enfant est Urbain Dorval qui est déjà marié à Philis, et le couple a un garçon nommé Roger. Jadis, Réginald avait été fiancé à Philis, mais celle-ci, apprenant sa ruine, rompit ses engagements et épousa Urbain, l'ami de Réginald. Aussi David, le serviteur noir du comte, se promet-il de venger son maître. Pour cela, il fait enlever par Victoire le garçon de Philis et d'Urbain, et le remplace par le fils même de Marguerite Lesueur. Sa vengeance est alors accomplie : Roger, le garçon de Philis trainera la guenille, pendant que Jean, le fils de Marguerite, dormira dans la soie !

— Pauvre marquise ! soupirait une locataire, descendue tout exprès pour ne rien perdre de ce départ sensationnel, cela doit bien lui coûter d'aller dans le monde, après sept ans de réclusion.

— Oh ! ne la plaignez pas !... Je fais des sacrifices autrement durs que ça, moi ! avec mes huit p'tiots à élever, que quand j'ai fini d'en soigner un, faut que je recommence avec un autre...

— Ah ! vous avez bien raison, madame Quincampoix ; du reste, ça se console vite, les riches ! c'est un fameux baume pour toutes les blessures que... les picaillons...

— Y en a-t-il tant que ça ? hasarda Mme Quincampoix en regardant la concierge.

— Oh ! là ! là ! je vous en souhaite le quart seulement... Vous qui aimez la famille, vous pourriez vous permettre encore une douzaine de marmots... Vous n'auriez pas besoin de vous inquiéter de leur établissement...

— Ne vous fâchez pas, madame Grégoire... Je répète ce que j'ai entendu dire... voilà tout ! Et puis, j'aime mieux avoir une douzaine de marmots, après tout, que de n'en avoir qu'un... Que quand ils vont avoir marié leur fille, y n'auront plus rien, ces gens-là ! C'est vrai qu'y vont pouvoir lui donner une belle dot... Combien donc qu'elle a ?

— Trop curieuse, voisine, trop curieuse.

— Y ne vous l'ont pas dit, sans doute...

— Oh ! je le sais tout de même... mais j'ai des principes.

Et hochant la tête :

— Dame ! ce n'est pas pour rien qu'on a servi, au temps de sa jeunesse, chez un docteur. On connaît l'importance du secret professionnel !

— Oh ! madame Grégoire... un secret professionnel, comme les médecins, les avocats, voire même... les curés... c'est à mourir de rire, vrai de vrai...

— Eh bien ! ma foi ! si vous mourez de rire, mère Rabatjoie, c'est toujours

pas votre mari qui vous ressuscitera ! Y s'en garderait bien !

— Attrape ! dit Mme Quincampoix, avec un regard vers la dame au nez pointu et aux lèvres minces, à laquelle venait de s'adresser cette algarade.

A ce moment, le cocher, sur un ordre du valet de chambre du marquis de Mondeville, faisait faire un demi-tour au coupé, et pénétrant sous la porte cochère, venait se ranger devant le perron de l'hôtel.

Le groupe en fut quitte pour se déplacer. Un instant après, la concierge, la petite apprentie, Mme Quincampoix — la mère des huit, — la dame au nez pointu et aux lèvres minces et la locataire du cinquième, qui logeait juste au-dessus de Noël, se trouvaient de nouveau réunies devant la loge, les yeux fixés sur le coupé.

— Oh ! elles ne vont pas tarder maintenant, disait la fillette de quinze à seize ans.

— Ne croyez pas ça, petite : dans une toilette, c'est le coup de la fin qu'est le plus long : les gants, la poudre...

— La poudre ? qui est-ce qui se met de la poudre ? demandèrent les lèvres minces.

— C'est pas mademoiselle, bien sûr !

— Ah ! c'est madame, alors !... Parbleu ! pour donner le change : faut bien cacher ses cheveux blancs.

— Quant à la petite, avec sa robe bleu pâle, échancrée, avec une rose à l'échancrure, — elle a beaucoup tenu à avoir une rose, — elle est jolie comme un cœur.

— Pardi ! vous nous en racontez, madame Grégoire ; c'est pas difficile d'être jolie quand on est bien habillée... Vous croyez que les filles de Mme Quincampoix seraient pas aussi bien que celle-là, si elles avaient de la toilette... Allons donc !

Et se reprenant :

— Et puis, à quoi que ça lui servira d'être jolie, puisqu'elle aura un mas-

que ? N'a-t-on pas dit que c'était un bal masqué ?

— Oui ! c'est un bal masqué. Mais y a des choses qu'on ne peut pas cacher...

— Evidemment ! appuya la locataire du cinquième. Ses admirables cheveux d'un blond doré, son cou, blanc comme les plumes d'un cygne... ses yeux rieurs... ses lèvres roses.

— Et le reste ! conclut Mme Grégoire avec un gros rire.

« Et, telle qu'elle est, je déclare que ma jeune maîtresse est, en dépit de l'envie, un morceau friand.

— Digne d'un duc et pair ! interrompit avec ironie la dame au nez pointu.

— Le luxe n'est pas le point principal dans le mariage : être assise, en tête à tête, dans une belle salle à manger, avec un homme qui vous embête, ça ne doit pas être drôle, du tout, opina la mère des huit, qui ne connaissait guère, elle, dans sa maison joyeuse, les inconvénients du tête-à-tête.

— Oh ! ça ne les gêne pas, les riches ! Quand un tête-à-tête « les embête », comme vous dites si bien, ils en changent... C'est là que les femmes en font porter à leurs maris... et des longues !

La locataire du cinquième qui s'intéressait beaucoup à son voisin du dessous tira occasion de ces paroles de la comère pour vanter les mariages d'amour, les vrais, les seuls qui puissent donner le bonheur...

— Je sais bien ce que vous voulez dire, dit la concierge en clignant de l'oeil d'un air malin, le petit de là-haut, n'est-ce pas ? On est comme vous ; on a des yeux pour voir... Il perd son temps : jamais mademoiselle n'a regardé M. Noël.

— C'est pourtant un garçon bien distingué, pas riche encore, mais qui peut le devenir... Et c'est rangé ! toujours là, toujours là !... Et une politesse avec les dames...

Et avec un soupir :

— Ah ! les femmes sont bien aveugles de ne pas voir qui les aime et d'aller chercher bien loin quelquefois quand elles n'auraient qu'à étendre la main pour trouver le bonheur.

— Ne me parlez pas de ces richards, tenez ! ça se fiche de tout le monde !

— Pas besoin de demander qui a parlé, dit Mme Grégoire, qui venait de rentrer dans la loge pour placer dans un casier quelques journaux qu'avait apportés le facteur.

Puis, se retournant tout à coup :

— Elle ne peut pourtant pas en aimer trente-six, voyons !

Et toutes ensemble, attendant une réponse :

— Elle en aime donc un autre ?

Comme Mme Grégoire, fidèle à ses principes, se préparait, invincible, à se retrancher derrière le rempart sacré du secret professionnel, un bruit sec se fit entendre :

La portière venait de se refermer sur Mme et Mlle de Mondeville.

Debout sur le perron, deux ou trois domestiques les regardaient s'éloigner.

Frustré dans son attente, il ne restait plus au club plus ou moins sympathique, dont la concierge était l'âme, qu'à

La campagne pour la construction du nouvel Hôpital Ste-Justine de Montréal bat son plein dans toute la province. Est-il besoin d'insister sur l'importance de cette belle réalisation !

Commencé dans l'édition du 25 septembre 1954.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms de personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

se ranger discrètement sur le passage du coupé...

V

SITUÉ dans l'un des plus riches quartiers de la capitale, aux portes mêmes du bois de Boulogne, l'hôtel du comte Paccoli était une aristocratique demeure, entourée d'immenses jardins.

Personne ne connaissait le riche étranger qui l'habitait. Arrivé tout récemment en France et à peine installé, celui-ci n'avait pas craint, pourtant, de lancer dans la haute société parisienne quantité d'invitations auxquelles on se serait sans doute abstenu de répondre si, justement, on n'avait été sollicité par cet appât toujours puissant de l'inconnu.

Qui était ce comte Paccoli ?

D'où venait ce fantasque qui, avec un nom italien, parlait une langue et affichait un luxe qui lui donnaient tout l'air de quelque milliardaire d'Amérique... qui se faisait monter un hôtel princier où, du reste, on ne le voyait presque jamais... qui, même, affirmaient des gens qui se disaient bien informés, s'était avisé d'y paraître, une fois ou deux, sous des visages différents ?

Les commentaires allaient leur train et qui n'étaient pas, certes, pour donner confiance.

Aussi les timorés se gardèrent-ils bien de se lancer dans ce qu'ils appelaient, d'un commun accord, une aventure, et blâmèrent-ils énergiquement ceux de leurs amis qui, trop affamés de plaisirs mondains après le long sevrage de l'été, ou trop désireux de soulever les voiles dont s'enveloppait l'énigmatique personnage, se rendirent avec un empressement scandaleux au bal fantastique dont le Tout-Paris élégant s'entretenait depuis quelques jours.

C'était un bal travesti que le comte devait offrir à ses invités, une fête dont les réunions les plus somptueuses de l'hiver ne pourraient effacer le souvenir.

Jamais la marquise de Mondeville qui, étant jeune fille et même jeune femme — car il fallait bien sauver les apparences — était beaucoup sortie, n'avait assisté à une soirée semblable.

De très bonne heure, les salons furent bondés et l'on se répandit dans le parc qui, avec son immense pelouse transformée en salle de bal, ses allées sinuées éclairées à giorno, ses fontaines mêlant leurs murmures à une musique italienne enchanteresse qui s'échappait des bosquets, offrait un aspect des plus pittoresques.

— Que c'est beau, mère ! disait Geneviève, éblouie, et que ce comte Paccoli est aimable d'avoir pensé à nous convier à une telle fête !

— Ne lui en sache aucun gré : il ne nous connaît pas plus que nous ne le connaissons, moins encore.

— Qui est-il ?

— Un personnage singulier qui, dit-on, donne aux pauvres une partie de sa fortune et emploie le reste à des excéntricités... comme celle de ce soir... car enfin de telles dépenses pour des gens absolument inconnus... !

— Et tu as accepté cette invitation sans plus de renseignements ?

— Oui, un peu par curiosité, mais surtout pour te divertir... Il y a assez longtemps que tu es dans la nuit, chère petite... Et puis, nous ne serons pas seules de notre monde, ici. Il y a eu tant de cartes envoyées, paraît-il, parmi la noblesse, les hauts fonctionnaires, la riche bourgeoisie...

— Que nous aurons certainement de la variété... tant mieux ! dit en riant Geneviève ; ce sera plus drôle.

Tout en causant, ces dames s'approchaient de la pelouse où venaient, non sans peine, de s'organiser quelques quadrilles.

Touchant tout à coup le bras de sa fille :

— Que te disais-je... que nous trouverions ici des personnes de connaissance. Regarde... Que vois-tu, là-bas, en face de nous, facilement reconnaissable à son teint brun, à sa noble stature ?

— Avec le chapeau à larges bords, le manteau rejeté négligemment sur l'épaule ?

— Oui.

— C'est, je crois, le comte Réginald.

— Lui-même. Il est superbe en ce costume sévère, qui s'harmonise si bien avec la gravité ordinaire de ses pensées.

— C'est une grande âme, n'est-ce pas, mère ?

— Un homme qui passe au milieu du monde en faisant le bien, oui, ma fille...

De l'autre côté de la pelouse, le comte était arrêté, en effet, semblant admirer — mais avec cette expression mélancolique qui ne le quittait jamais, même au milieu des fêtes — les êtres tout de grâce et de jeunesse qui évoluaient sous ses yeux.

Pendant, au-dessus de lui, leurs longues branches où, semblables à des fruits d'or, les lanternes multicolores oscillaient de temps à autre au souffle du vent, les vieux arbres, tout ragailardis, semblaient admirer aussi. Dans les allées sinuées où, blancs de lumière et comme vivant sur leurs socles, et Apollon, et Diane, et l'Amour bandant son arc, et l'Amour dominateur du monde, les regardaient passer, des couples s'égarèrent, insensibles à tout si ce n'est à leur rêve. Le ciel étoilé souriait à la fête : c'était charmant !

— Eh bien, fillette ? Es-tu contente d'être venue ? demanda Mme de Mondeville, heureuse de la joie que devait éprouver sa fille, mais... de cela seulement.

— Oh ! oui, mère... très, très heureuse.

Et, certes, si quelqu'un eût dû jouir pleinement d'une aussi splendide soirée, c'était bien Geneviève, que les circonstances avaient tenue, jusqu'ici, éloignée de tout plaisir.

Pourtant, si le loup de velours sous lequel se dissimulait une partie du fin

visage de la jeune fille, s'en fût détaché en ce moment même, on eût pu y lire, comme sur les traits de Réginald, une expression de mélancolie en désaccord complet avec la réponse qu'elle venait de faire.

C'est qu'à cette fête, quelque belle qu'elle fût, il manquait un être... et cet être manquant, tout manquait...

— Mais non, fillette ; tu n'as pas d'enthousiasme. Je le vois bien. Cela n'a rien d'étonnant : tu ne danses pas.

— Je danserai plus tard. Quand les quadrilles seront finis, on m'invitera sans doute...

— Entrons dans les salons, en attendant : il y a en ce moment un intérêt et qui doit être des plus intéressants, car on a fait appel, paraît-il, aux artistes des meilleurs théâtres de Paris.

Ces dames s'éloignèrent de la pelouse où, avec un entrain toujours croissant, continuaient les quadrilles, et se dirigèrent vers les salons.

Quand elles y pénétrèrent, on y disait avec un art, une distinction exquise, une des plus belles scènes du *Misanthrope* : la scène des Portraits.

Elles restèrent debout quelques instants à l'extrémité de la salle ; puis le rideau se baissa pour se relever aussitôt devant une Célimène triomphante. Quelques instants après, le temps seulement de déplacer les sièges, de les remettre en ligne contre les murs ; et déjà, l'orchestre attaquait les premières mesures d'une valse très en vogue alors : le baiser « Il Bacio ».

Geneviève venait à peine de prendre place à côté de sa mère qu'un jeune homme s'approchait d'elle ; et, comme elle semblait peu disposée à danser :

— Tu vas accepter, j'espère ! murmura Mme de Mondeville.

— Mais tu sais bien que je ne sais pas valser...

Et comme sa mère semblait insister, machinalement elle leva les yeux sur celui qui s'avancait.

Involontairement, elle tressaillit.

Rien ne manquait plus à la fête : c'était lui !

Et quand il fut là, quand, d'une voix un peu tremblante, il lui eut demandé,



Soulagez la TENSION des douleurs névralgiques !

● Les médecins vous diront en général que les douleurs névralgiques sont souvent causées par la tension. Des nerfs sensibles sont irrités, et il se produit une inflammation locale.

Pour être soulagé—rapidement—frictionnez avec Absorbine Jr. les régions douloureuses. Elle aide à combattre la tension qui pourrait causer vos malaises. En même temps, elle calme et réchauffe. Achetez-la à tout comptoir pharmaceutique.

W. F. Young, Inc., Montréal 19, P.Q.

ABSORBINE Jr.

DETECTIVES. Agents secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir détectives. Ecrivez immédiatement à CANADIAN INVESTIGATORS INSTITUTE. C. P. 11, Station Delorimier Montréal, Qué.

COUPABLE ou NON-COUPABLE ?

CHRONIQUE JUDICIAIRE

par ROBERT MILLET, B.A.



L'individu qui est surpris en possession d'un revolver et qui n'a pas de permis de port d'arme est-il nécessairement coupable d'une infraction pénale, quand il établit qu'il n'avait aucune intention criminelle ?

Des détonations de revolver retentissent. C'est le soir. On croit d'abord à la présence de bandits ou de policiers. Finalement les personnes qui ont été alertées par les coups de feu réalisent que cela provient des berges du canal de l'Aqueduc, dans Ville-Emard. On y regarde de plus près. Deux jeunes gens pratiquent le tir, avec un revolver, dans un endroit désert.

Les Autorités policières sont prévenues. Les deux jeunes gens sont arrêtés, coffrés, puis subséquemment accusés de port d'arme illégal.

Ne pouvant nier l'évidence, les accusés soumettent qu'ils n'avaient aucune mauvaise intention, qu'ils n'accomplissaient aucune action dangereuse, vu l'isolement du lieu.

COUPABLES ou NON-COUPABLES ?

COUPABLES ! a décrété le Président du Tribunal, aux Sessions de la Paix, à Montréal, dans un jugement en date du premier septembre 1953.

Quelle que soit l'intention, être en possession d'un revolver sans permis constitue une offense punissable par la Loi. Dans la cause ci-dessus, les accusés ont été condamnés à \$50.00, plus les frais de la cause.

COUPON D'ABONNEMENT

Le Samedi

IMPORTANT : — Marquez d'une croix ☐ si l'agit d'un renouvellement.

1 an	\$3.50	CANADA
6 mois	2.00	
1 an	\$5.00	ETATS-UNIS
6 mois	2.50	

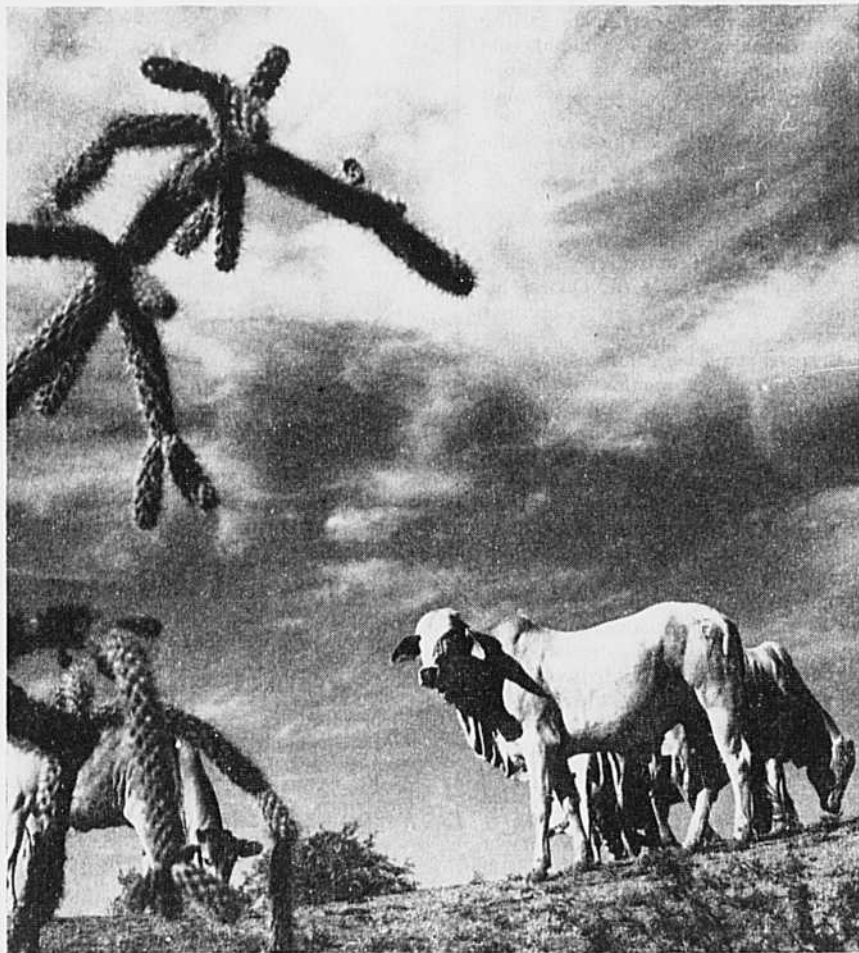
Nom.....

Adresse.....

Ville..... Province.....

POIRIER, BESETTE & CIE, LTEE

978-985 rue de Bullion
MONTREAL 19, P.Q.



Des vaches grasses sur des terres maigres :

ON DEVRAIT INTRODUIRE LA BRAHMAN AU CANADA comme elle l'a été en Arizona

ON DIT qu'une Brahman peut devenir la plus redoutable dans un rodéo mais peut être aussi douce qu'un agneau qui vous mange dans la main. Et ceux qui connaissent cette vache ascétique vous diront que c'est parce qu'elle est intelligente et qu'on ne la lui fait pas facilement.

Les Brahman ont été introduites en Arizona pour les raisons suivantes : elles n'hésitent pas à chercher leur eau très loin quand elles ont soif, elles poussent plus vite et deviennent plus lourdes, elles ont une résistance incroyable à toutes les maladies qui déciment habituellement le bétail, elles se contentent d'une prairie pauvre sur laquelle tout autre troupeau dépérirait rapidement.

La Brahman a un aspect curieux et sympathique dans son extravagance : grands yeux renfoncés, grandes oreilles tombantes, bosse au-dessus des épaules. Leur apparition sur ce continent remonte à 1900 et elles ont opéré une véritable révolution dans l'élevage des bêtes à cornes et dans la production du corn-beef. Elles disposent d'un système autonome de conditionnement de la température, d'une sorte de réfrigérateur interne qui les rend indifférentes aux grosses chaleurs sévissant parfois dans l'Ouest américain. Dans les régions humides, là où les tiques et autres insectes pullulent, aucun bétail ne résiste comme les Brahman ou des croisements à base de Brahman. C'est grâce à elles que la Floride est maintenant le second Etat après le Texas pour la production en bétail.

Et voilà qui intéresse particulièrement le Canada, ces vaches tous-terrains et tous-temps résistent admirablement aux hivers les plus rudes tout en faisant sur leur ossature une viande de premier choix. L'altitude aussi semble les laisser parfaitement à l'aise.

On dit qu'elles ont été adaptées à toutes ces différences dans leur Inde natale et qu'elles s'en souviennent.

Il y a la Brahman pure et il y a les croisements qui donnent aussi les meilleurs résultats. Les veaux naissent petits mais grandissent à toute vitesse comme pour rattraper le temps perdu. A six ou sept mois ils ont près de 100 livres. La bosse se développe au moment où le veau approche de la maturité. Ce n'est pas un attribut qu'il a en naissant. Elle est plus prononcée chez les mâles que chez les femelles et ne fait pas son apparition dans les croisements. C'est une bosse sans os dont la coupe ressemble à un steak. Cette viande, comme le reste de la Brahman, fait prime sur le marché et pour la mise en boîtes.

Les éleveurs canadiens devraient y penser !

selon l'expression banale, « l'honneur d'une valse », elle se leva... presque craintive.

Et lui, sentant s'appuyer légèrement sur son bras le bras de celle qu'il aimait, prononça son nom, doucement, comme en extase :

— Oh ! mademoiselle Geneviève !

— Vous me reconnaissez ? demanda-t-elle comme dans un souffle... sans me voir ?

— Je vous reconnaîtrais entre toutes, même si j'avais ignoré que vous fussiez là.

— Vous le saviez donc ?

— Oui.

Puis, sans se parler, ils valsèrent... se laissant tour à tour bercer par la mélodie, emporter par le tourbillon, oubliant tout ce qui n'était pas eux, se sentant peu à peu envahir par une félicité auprès de laquelle les timides regards échangés jusqu'alors, et qui leur avaient semblé si doux, n'étaient rien... absolument rien. Ce fut elle qui s'arrêta.

— Comment m'avez-vous reconnue ?

— Vous le demandez ! Mais... à tout : à vos cheveux, à votre grâce... au battant de mon cœur surtout, quand vous êtes entrée, tout à l'heure...

Et elle, riant :

— J'aurais cru que ce vilain loup me protégerait mieux que cela.

— Vous vous plaignez qu'il ne l'ait pas fait ? N'est-ce donc pas pour vous, pour vous seule que je suis ici ?

Et comme elle ne répondait pas :

— N'avez-vous donc pas compris quand, dans ce grand, dans ce grand jardin où ont eu lieu nos premiers jeux, le hasard... le hasard dont on devrait faire un dieu, vous a fait lever les yeux sur moi, au bord du bassin, que c'était pour vous seule que j'étais là ?

— La matinée était charmante ; sur la terrasse, l'aubépine était toute rose...

— Ah ! vous vous en souvenez ?

— Oui ! dit Geneviève à voix basse.

Ils étaient arrivés, tout en causant, à l'extrémité du dernier salon qui se prolongeait par une terrasse en demicercle, ornée de plantes rares, et devant laquelle s'étendait le parc avec ses pelouses, ses attirantes profondeurs...

— Auprès de ce bassin, continuait Geneviève, il n'y avait rien qui pût vous attirer : pas une ride sur l'eau, pas un enfant qui s'y amusât du gonflement même d'une voile ; il n'y avait que vous et moi...

— Avec un cher souvenir... Dites que vous vous souveniez aussi ?

Les coudes appuyés sur la balustrade, les yeux perdus dans le vague, la jeune fille se taisait.

— Et l'église ? reprit le jeune homme d'une voix émue.

« Croyez-vous donc que ce soit uniquement pour y prier que... »

Relevant alors la tête, et le regardant bien en face comme une sœur qui fait la leçon à son frère :

— Ça... ce n'est pas bien...

Puis, comme il restait sérieux, craignant de l'avoir fâchée :

— Heureusement qu'on y supplée... ajouta-t-elle avec un soupir.

Il eut un désir fou de se jeter à ses pieds, de baiser le bas de sa robe ; et elle, sans s'apercevoir de l'émotion que son naïf aveu venait de produire :

— Seulement, il y a quelque chose qui me gêne quand je parle de vous...

— Quoi donc ?

— C'est que je ne sais pas comment vous nommer...

« Alors, je dis : il... lui... »

Et après un instant :

— Le bon Dieu s'y reconnaît, n'est-ce pas ?

— Je pense que oui.

— C'est égal... J'aimerais mieux savoir votre nom.

— Je m'appelle Roger.

— Roger, murmura-t-elle...

Et, après un silence :

— Roger comment ?

Il ne répondit pas. Pour la première fois, son nom ne lui paraissait pas assez pur pour être prononcé devant cette enfant.

— Vous hésitez ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— C'est que... je n'ai pas de particule, moi.

— Bah ! la mienne servira pour deux... monsieur Roger.

Et comme elle semblait attendre :

— Roger Dorval, dit-il enfin.

— Eh bien ! je serai Mme Dorval de Mondeville, voilà tout !

Elle eut un frais éclat de rire qui découvrit sous son masque une rangée de perles.

Tout à coup, regardant à l'extrémité du salon :

— Que doit dire maman ? Reconduisez-moi vite, monsieur.

— Mme votre mère n'est plus là, mademoiselle, et j'avais encore tant de choses à vous dire... car enfin, vous ne vous êtes jamais demandé ce que j'étais devenu pendant cette absence de sept ans...

— Vous croyez ça ? Ah ! je voudrais bien le savoir, cependant ; mais vous comprenez... j'ai dansé un peu longtemps avec vous, et il va falloir que j'accepte d'autres invitations.

— Et quand pourrai-je obtenir la permission de vous voir, de vous causer en toute liberté ?

— Oh ! après les grandes promesses, les grands engagements... naturellement.

Et l'ombre du cousin riche... pourvu d'une particule, se dressant tout à coup devant elle :

— Pour cela, il faudra avoir un peu de patience...

« Quand il sera temps de parler, je vous ferai signe... »

— Mais comment ?

— Croyez-vous donc qu'on soit plus embarrassée que vous, pour se faire comprendre... monsieur... Roger ?

Et baissant la tête vers la rose qui se mourait à son corsage :

— Encore une qui se fane ! dit-elle tristement.

Roger Dorval eut un tressaillement :

— Je le savais que vous l'aviez vue... Je le savais que vous l'aviez prise... C'est pourquoi je ne puis plus rester sans vous voir, sans vous parler...

— Je vais préparer les voies, dit doucement Geneviève.

— Ne me faites pas attendre, je serais capable de faire des folies.

Les amies de Mme de Mondeville les regardaient.

La reconduisant à sa place :

— Je vous remercie, mademoiselle, dit-il en s'inclinant cérémonieusement devant elle.

Elle salua et s'assit.

VI

POUR que la marquise de Mondeville eût quitté la place où sa fille devait la venir rejoindre après la valse, pour qu'elle eût demandé le bras de Réginald et eût accepté son appui jusque dans les parties les plus reculées du parc, il fallait qu'elle eût été poussée par un sentiment bien impérieux.

C'est presque immédiatement après que Geneviève avait répondu à l'invitation de Roger, qu'elle avait, en effet, adressé au comte cette demande étrange.

— Mais votre fille, madame ?

— Je l'ai confiée à des amies... Ma prière vous étonne ?

— Un peu...

— Un mot vous expliquera tout : ils sont ici !

— Qui ?

— Urbain Dorval et sa femme.

— Impossible ! Les avez-vous vus ?

— Non ! mais devinez... reconnus : je les ai entendus prononcer votre nom.

— Vous vous trompez, madame. Les Dorval sont dans l'Amérique du Sud...

— Hélas! que ne dites-vous vrai? Croyez-vous que ce ne soit pas un supplice pour moi, que le retour de cette femme dont le nom échappe si souvent encore à mon mari... de cette femme que je hais...

— Mieux vaut oublier...

— Oublier une telle infamie: les déchirements du passé, les angoisses du présent, le bonheur de ma fille compromis peut-être...

— A cela, il n'est pas de remède, c'est vrai! dit Réginald avec un soupir. Mais qui sait si la malheureuse n'est pas appelée à souffrir plus que vous encore?

— Vous la plaignez?

— Il est des êtres mal équilibrés qui passent une partie de leur vie à regretter les fautes qu'ils ont faites dans l'autre...

— Mais, à ce compte-là, monsieur, les criminels mêmes ne seraient que des êtres mal équilibrés, pour lesquels nous ne saurions avoir trop de pitié? Ce sont de singulières théories; et j'avoue que votre magnanimité, qui m'est connue pourtant, dépasse encore de beaucoup l'idée que j'en avais pu concevoir.

Et, avec des larmes dans la voix:

— Que m'importe, après tout, que la vie de cette femme soit gâtée par quelques regrets? N'est-ce pas ma vie tout entière, à moi, qui est brisée?

De la salle de bal, aucun bruit n'arrivait jusqu'à eux. Au-dehors aussi, les danses avaient momentanément cessé; mais, se substituant à l'orchestre, des mélodies d'une douceur infinie s'échappaient des bosquets, traversant l'espace.

Tout à coup, Mme de Mondeville, serrant le bras de Réginald:

— Les voici! tenez.

— Mais puisqu'ils sont masqués...

— Je vous dis que j'en ai entendu assez pour savoir que ce sont eux.

Réginald eut un frémissement.

— Serait-ce bien possible? murmura-t-il.

Et tous deux se dissimulèrent derrière un massif.

A quelques pas d'eux, les Dorval passèrent.

— Si je les dénonçais, disait la marquise, étreignant sa poitrine de ses mains tremblantes.

— Vous ne ferez pas cela...

— Non, en vérité! mais parce que je ne le puis; parce que ce serait rappeler des choses douloureuses dont mon cœur saigne encore, parce que ce serait jeter sur le nom de ma fille... de la boue...

Tout à coup, Réginald mit un doigt sur sa bouche.

— Ils sont là, dit-il.

Et tous deux s'arrêtèrent.

Deux personnes causaient, en effet, à voix basse, assises sur un banc, à quelques pas du massif, se croyant seules.

— Nous avons été fous de venir à cette fête, disait Urbain Dorval. Mais vous éprouvez un tel besoin de revoir la société parisienne...

— Oui, je l'avoue... J'en avais soif! «Avez-vous vu Roger?»

— Je l'ai entrevu: il dansait tout à l'heure avec une jeune fille très blonde... dont il paraissait fort satisfait.

— Jolie?

— On peut le supposer... En tout cas, dix-huit à vingt ans environ, souple comme un roseau, une grâce de déesse...

— Déguisée?

— Oh! si peu!... à la poudre près, une marquise du dernier siècle, je crois.

Mme de Mondeville frémit de colère.

Ainsi, le fils de cette femme, de ce banqueroutier recherché par la police, avait dansé avec sa Geneviève, avait pu lui dire à l'oreille de tendres paroles, avait pu — qui sait? — faire battre un instant son cœur... Et c'était elle qui, par son imprévoyance, avait favorisé cela...

— On marche derrière nous, reprit Philis.

— Quoi! des promeneurs... des amoureux...

— On nous écoute peut-être.

— Bah! sommes-nous pas morts pour tout le monde, depuis sept ans que...

— Que nous vivons comme des ermites, oui! Ah! j'en ai assez, moi, de l'ermitage.

Et avec enthousiasme:

— Il me semble, ce soir, que la vie se rouvre pour moi, que je renaiss de mes cendres...

— Comme le phénix?

— Absolument. Et j'espère bien que nous allons bientôt faire cesser ce jeu de cache-cache...

— Malheureuse! et mes entreprises financières où tant de gogos ont laissé leurs plumes...

— Pauvres gogos! ricana Philis.

— Oh! je les retrouverai.

— Vous en retrouverez d'autres.

— Non, non, les mêmes. Je les connais, j'ai leur nom, leur adresse; je leur envoie mes petites feuilles; mon affaire du Paraguay marche à ravir: ils s'arrachent les titres... Ah! vous avez été bien inspirée, Philis, en associant votre sort à...

Puis s'interrompant:

— A propos: avez-vous vu le comte Réginald?

— Oui! Il se promenait, causant très intimement avec une très grande dame.

— Comment savez-vous que c'est une très grande dame?

— C'est facile à voir... J'ai deviné des choses plus compliquées que cela...

— Vraiment?

— Oui, vous concernant, mon cher!

— Et qu'avez-vous deviné? Que j'ai eu des aventures, des maîtresses... J'aurais pu vous le dire si vous me l'aviez demandé.

— Jamais rien de sérieux, n'est-ce pas?

— Si.

Et d'un air dégagé:

— Une passionnète qui m'a pris... au moins quinze jours.

— Ah! si ce n'est que cela... Et pour qui?

— Pour une jeune fille de la campagne.

— Peuh! des mains rouges... un teint hâlé...

— Une délicieuse odeur de foin coupé, ma chère!

— Ça donne la fièvre...

— Je l'ai eue!

Et avec un soupir:

— Oh! il y a longtemps de cela!

— Vous étiez jeune; votre cœur avait des élans... qu'il n'a plus... le pauvre!

— Oui! il en avait, et de reste; et j'étais déjà marié.

— Merci, cher! Vous me donneriez un coup terrible, savez-vous, si vous m'appreniez quelque chose?

— Oh! c'est si vieux!

— C'est juste! Et... qu'est devenue cette fille?

— Je ne m'en suis jamais occupé... Une liaison de quelques jours...

— Vous n'auriez pas eu d'enfant... quelquefois?... Les hasards sont si contraires!

Dorval leva la tête, regarda curieusement Philis:

— Quelle question!

— Je vous étonne, hein? Je pourrais vous étonner encore bien davantage. Mais... je me réserve.

Et, de fait, elle eut un instant la pensée de tout dire à son mari; mais, bien que, heureuse d'être là, elle fût de joyeuse humeur et disposée à parler, le lieu lui parut néanmoins peu propice à une confidence de cette nature.

Un frisson, du reste, la secouait toute.

— J'ai froid, dit-elle.

— Aussi bien, dit Dorval, est-ce le moment de nous esquiver. Enveloppez-vous bien dans votre manteau; donnez-moi le bras et filons.



Ça, c'est du Scotch! Moelleux, velouté, doré... léger. Y avez-vous goûté?

Depuis 1746

WHITE HORSE

bien entendu!

Distillation, Mélange et Embouteillage faits en Ecosse
En bouteilles de différentes grosseurs W-514MF



Rayonnez
de Santé
et Beauté



DÉPRIMÉE? NERVEUSE? LYMPHATIQUE? DÉLAISSÉE?

LISEZ ALORS CECI...

Si vous manquez de vigueur; si vous êtes fatiguée et irritable; si vos nerfs et vos muscles ainsi que les tissus de votre corps n'ont pas le soutien qui devrait leur être fourni par le bon fonctionnement du système, vous avez besoin d'un tonique tel que mon SANO «A» qui contient les ingrédients reconnus par leurs valeurs toniques dans de telles conditions.

LES TABLETTES SANO "A"

Avec l'usage du bienfaisant tonique SANO «A», votre digestion devient plus facile, votre repos est plus réparateur et une meilleure détente s'opère dans vos nerfs et vos muscles. Votre appétit devient meilleur et l'assimilation des aliments se faisant mieux, votre santé et votre vigueur devraient s'améliorer. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de nos tablettes SANO «A».

Correspondance strictement
confidentielle.

LES PRODUITS SANO ENRG.

Mme CLAIRE LUCE,
Case postale, 1281 (Place d'Armes),
Montréal, P. Q.

Ci-joint 5c pour échantillon des Tablettes
SANO "A". Écrivez lisiblement.
(pour le Canada seulement)

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Prov.....

Comme elle se levait du banc où elle était assise, un couple la frôla: deux prunelles ardentes se fixèrent sur elle.

— Réginald! fit-elle, en se reculant.

— Eh bien! quoi, qu'avez-vous à craindre? Vous êtes masquée, lui dit Dorval à voix basse.

«Ayez plus de sang-froid, ma chère!

— Laissez-moi. Je suis toute troublée.

— Quelle sensitive... Mais je ne vous savais pas si impressionnable...

Et, après un instant:

— Connaissez-vous sa compagne?

— La grande dame dont je vous parlais, vraisemblablement.

— Ils n'ont pas l'air de se soucier de nous. Ne vous retournez pas. Venez.

Et, tout en parlant ainsi, il pressait le pas, l'entraînant vers une allée aboutissant à une porte de sortie.

— Mais, de grâce! un peu de calme, vous aussi! fit-elle, nerveuse.

«Vous me ferez sauter par les fenêtres, s'il y en avait. Ne devons-nous pas un salut à ce comte Paccoli?

— Il ne nous a pas fait l'honneur de nous inviter. Nous ne sommes ici, vous le savez bien, que par ricochet... Conséquemment...

— C'est égal!... Ce mystérieux personnage m'attire: je ne veux pas partir sans le voir... Libre à vous de me suivre ou non... J'y vais.

— Vous le voulez? Soit!...

Et, changeant de chemin, ils quittèrent l'allée déserte et silencieuse, se rapprochant de l'hôtel.

Toute danse avait cessé... Un bruit confus de voix arrivait jusqu'à eux.

— Trop tard, vous voyez, dit Urbain Dorval. On ne danse plus, on soupe.

— Ah! Et... si nous soupions?

— Folie!

— Pourquoi, folie?

— Mais, malheureuse, pour souper, il faut ôter nos masques. Et après un instant:

«Au fait, je suis grîmé, moi; vous, brune autrefois, rousse aujourd'hui, ne pourriez être reconnue, certes; et puis, c'est si drôle de braver le danger...

— Ça réussit quelquefois.

— Tentons la chance... Il n'y a guère que Réginald qui pourrait...

— Oh! rien à craindre de lui.

— Vous croyez?

— J'en suis sûre.

— Alors, allons-y! Vous êtes d'une bravoure...

— De bon augure, dit Philis, hâtant le pas vers la salle des fêtes.

VII

LS entrèrent, la tête haute, le visage découvert. Personne ne les remarqua.

Dans la salle immense, splendide-ment éclairée, trois tables avaient été dressées; l'une, que présidait le comte Paccoli, occupait le fond de la pièce; les deux autres, rectangulaires, s'allongeaient à droite et à gauche de la première.

Deux places restaient à l'extrémité de l'une de ces tables, près de la porte.

Ils s'y assirent et, pendant un instant, promènerent autour d'eux leurs regards un peu inquiets néanmoins, mais parmi cette foule brillante aucune figure de connaissance.

La marquise de Mondeville et sa fille avaient quitté le bal.

Cherchant Roger, et ne le trouvant pas:

— Il a suivi sa danseuse, dit Philis en riant.

— Et Réginald?

— Il nous tourne le dos, il fait face au comte Paccoli.

— Bon!

Et, un peu rassurés, ils causaient à voix basse:

— Il est à Paris depuis un an à peine, ce comte.

— Et il n'habitait assurément pas cet

hôtel qui, il y a six semaines, était encore à vendre.

— Parbleu! puisque nous avons failli l'acheter... Ah! s'il n'avait pas triplé la mise à prix, ça y était!

— Il n'y a que les étrangers pour jeter ainsi l'argent par les fenêtres.

Devant eux, la table, somptueusement ornée, était jonchée de roses; de la salle voisine, où se tenait l'orchestre, à droite du comte Paccoli, s'échappaient de suaves mélodies; et de toutes parts, sur un ton discret encore, s'échangeaient mille propos joyeux ou galants.

Mais le souper avance; et, dans les verres, presque aussitôt vidés que remplis, le champagne commence à couler.

Alors, la physionomie de la salle ne tarde pas à se modifier.

Les têtes s'échauffent. On parle, sans contrainte et avec une animation qui va croissant, et des acteurs qui ont joué comme à la Comédie-Française, et des virtuoses qui l'emportent sur ceux des meilleurs concerts de Paris, et des danses qui ont dû faire tressaillir d'aise les arbres du parc, ces arbres géants dont la vue évoque le souvenir de Versailles... et de ses grandeurs.

*** ANECDOTES ET PENSEES ***

• Dans les grandes choses les hommes se montrent comme il leur convient de se montrer; dans les petites ils se montrent comme ils sont.

CHAMFORT (1741-1794)

• On affaiblit tout ce qu'on exagère.

LA HARPE (1739-1803)

• La plupart des faiseurs de recueils de vers ou de bons mots ressemblent à ceux qui mangent des cerises ou des huîtres, choisissant d'abord les meilleures et finissant par tout manger.

CHAMFORT (1741-1794)

On parle surtout de l'homme qui inaugure, par une telle fête, la prise de possession de son splendide hôtel.

On loue sa munificence; on en cherche les causes.

— Quoi d'étonnant? dit l'un, c'est un nabab, quelqu'un de ces princes indiens qui remuent l'or et les pierres précieuses, comme nous... le sable et les cailloux de nos rivières.

— A moins, répond un vis-à-vis, que ce ne soit un de ces prêteurs véreux qui, enrichis par l'usure, essayent de voiler le passé sous un luxe de mauvais aloi.

— Je parie, moi, pour un de ces milliardaires américains dont la dépense d'un jour suffirait à doter dix femmes... et à préparer la naissance de cinquante enfants! dit, avec un profond soupir, un partisan de la repopulation...

— Ne serait-ce pas plutôt un vaniteux... qui veut faire parler de lui?

— Sapristi! il y réussit, dit un autre en portant, d'un geste élégant, à ses lèvres sa quatrième coupe de champagne.

Quelques bribes de ces conversations parvenaient jusqu'au comte Paccoli, qui ne semblait pas s'en étonner; il allait même parfois jusqu'à en sourire.

Tout à coup, il étendit la main vers la droite, fit un signe aux musiciens; les mélodies cessèrent. Son geste a été remarqué, cependant; et, dans la salle, il se fit un grand silence.

Il se lève; son sourire a disparu; ses lèvres sont d'un blanc livide.

— Il va parler, se dit-on à voix basse.

— Il va parler, répète machinalement Philis, qui se sent subitement envahie par un inexplicable malaise.

Les yeux fixés sur le comte Paccoli, les invités semblent attendre quelque révélation extraordinaire. Philis, elle, tremble; une sueur froide mouille son front; un souvenir entre dans son cœur et la fait horriblement pâle.

Sans remarquer ce malaise:

— Mais cet homme ressemble à lord Seymour! dit Dorval en se penchant vers Philis, dont les yeux sont dilatés par l'épouvante.

— Il y a tant de gens qui se ressemblent!

— C'est lui, vous dis-je!

— Fou que vous êtes! Les morts sortent-ils du tombeau?

— Il lui ressemble comme un frère, en tout cas.

— Je vous dis que vous êtes fou.

— Vous allez bien le voir... Il va se nommer.

— J'étouffe!

— Voulez-vous partir?

— Non, restons!

Placés à l'extrémité de la salle, personne ne s'occupait d'eux; personne ne pouvait les entendre.

Seul, le comte Paccoli ne les perdait pas de vue.

— Messieurs, dit-il, je vous remercie d'avoir répondu, nombreux, à l'appel tout cordial que, sans être connu de vous, je me suis permis de vous faire.

«Peut-être dois-je votre présence à l'appât du mystère qui plane sur moi? Dans un instant, il n'y aura plus de mystère...

— Si je ne me trompe, disait à son voisin, et à voix basse, celui qui avait parié pour le prêteur à usure, voilà le numéro sensationnel.

— Comme qui dirait le clou! répondait l'autre sur le même ton.

— D'où je viens? continua Paccoli, de New York où — cela vous étonnera peut-être — je vis dans une austérité presque monacale. Qui je suis? Les uns disaient tout à l'heure un nabab; les autres, un milliardaire... C'est presque cela... J'ai des millions à ma disposition.

«Ce que je viens faire ici? Une noble tâche, messieurs: je viens réparer les erreurs d'un être...

Et, après quelque hésitation:

— D'un être tendrement aimé... admettons que ce soit un frère.

Philis respira:

— Lord Seymour n'avait pas de frère.

— Qu'en savez-vous? dit Dorval.

— Je connais toute sa famille.

— Si je les racontais, ces erreurs, reprit Paccoli, aucune voix, j'en suis sûr, ne s'élèverait pour le flétrir; vous excuseriez le jeune homme, l'enfant plutôt qui, venu en France, plein de confiance en l'avenir, plein de foi en l'honnêteté d'autrui s'y vit peu à peu dépouiller par deux misérables, de son patrimoine, de son honneur...

«Oui, répéta-t-il, d'une voix qu'il essayait en vain de rendre ferme, de son honneur! Car, ruiné, sans aucune ressource dans ce Paris qui lui était inconnu, il lui fallut accepter la main qu'on lui tendait et qu'il crut secourable; il fallut payer l'hospitalité offerte — de quel prix, grand Dieu! — permettre qu'on se servît de son nom comme d'appât pour donner du poids à des opérations louches, pour activer le tapis vert, pour y faire affluer l'argent d'autrui; voire même, oserais-je le dire? pour y voler...

Sur la salle, on sentit tout à coup passer comme un vent d'orage.

— Ne murmurez pas, messieurs. Je suis là — je vous l'ai dit — pour tout réparer.

«Cette hospitalité, cependant, que son dénuement rendait nécessaire — j'ai honte de l'avouer — l'amour... un amour systématiquement et perfidement encouragé parvenait, quelque honteuse qu'elle fût, à la lui rendre douce.

«Ne le condamnez pas: il avait vingt ans... et il aimait... Ah! de toute la force de son âme...

« On lui avait tout pris, dans cette maison infâme : et son argent, et son honneur, et son cœur... »

« On se jouait de lui pourtant, et il le sut. »

« Au rendez-vous donné à un autre par l'adorée, il se rendit, lui ! Il voulut montrer qu'il savait souffler l'ingrate de son mépris, la faire connaître à celui qui allait venir. »

« Elle ne lui en laissa pas le temps : une arme était sous sa main ; elle frappa, puis se sauva, le laissant râlant sur le tapis. »

— Partons ! partons ! gémissait Philis, tandis que la tête dans ses mains, Derval semblait hypnotisé ; tandis que, de toute la salle s'élevait un cri d'indignation. »

— Elle partie, continua Paccoli, l'amant vint, donna quelques soins à celui qui semblait agoniser ; là, seul, en cette maison de plaisir, puis, voyant les forces abandonner le blessé, perdit la tête et, lui aussi, s'en alla. »

Il se fit un grand silence, pendant lequel tous les regards se fixaient avec anxiété vers celui qui, debout, mais sans trembler, narrait cette tragique histoire. »

— Ecoutez la fin, messieurs. »

Et, d'un geste calme, étendant la main dans la direction de Philis qui, la tête basse, les yeux clos, semblait une victime agonisante dans l'attente du coup fatal :

— Le blessé, continua-t-il, ne mourut pas ! Revenu d'un long évanouissement, il se traîna — avec quelle peine ! — hors de ce lieu maudit... fut recueilli dans un hôpital, soigné, guéri, gagna le Nouveau-Monde où il se refit une fortune, s'y maria. »

Et la voix émue :

— Puis, devenu veuf, rien alors ne le retenait plus là-bas, il eut la pensée — oh ! ce fut comme une obsession — de revoir Paris, de fouler encore, et pour ne le plus quitter, ce sol qui ne lui avait été si inhospitalier que parce que sa jeunesse inconsidérée ne s'était pas donné le temps de le bien connaître ; de s'y mettre en contact, cette fois, avec tout ce qu'il contient d'esprits distingués, d'âmes nobles et loyales ; et aussi — l'avouerai-je ? — d'y chercher dans la foule les misérables qui avaient juré sa perte, de se montrer à eux, triomphant, de les confondre... »

Et avec un âpre sourire :

— Ah ! messieurs ! je ne croyais pas réussir si tôt... Mus comme par une force fatale, l'homme qui m'a ruiné, perdu d'honneur, moi, que vous avez connu — vous vous le rappelez sans doute — sous le nom de lord Seymour, celle qui, par un semblant d'amour, l'y a si impitoyablement aidé et a voulu ma mort après avoir consommé ma perte, ces deux êtres, les deux mauvais génies de ma jeunesse, et pour lesquels je ne saurais avoir trop de haine, sont venus, ce soir, comme d'eux-mêmes, sans que je les appelle... au-devant de moi ! »

« Ils sont là !... »

— De grâce, ne les nommez pas ! gémit une voix en face de Paccoli. Ils ont un fils ! »

Au même moment, un cri, un cri de lionne menacée dans son antre, avait soulevé la poitrine de Philis qui, défaillante, s'était levée... »

Et son nom et celui du banqueroutier frauduleux n'étaient pas encore sortis des lèvres de l'amant trahi que déjà, et avant que les regards eussent eu le temps de se tourner vers eux, tous deux avaient disparu. »

VIII

Lendemain, Noël se présentait d'assez bonne heure chez le comte de Marcueille. »

Il sonna plusieurs fois sans recevoir de réponse et allait se retirer quand

la concierge du passage, qui semblait le guetter, s'approcha de lui :

— Vous demandez le comte de Marcueille ? »

— Oui. »

— Vous vous appelez Noël ? »

Le jeune homme s'inclina. »

— On m'a chargée de vous remettre ceci. »

Le jeune homme prit la lettre qu'elle lui tendait, la déplia, et lut ce qui suit : « Monsieur, »

« Momentanément, je n'habite plus passage Lemercier. Venez me trouver à mon hôtel de l'avenue des Chênes, parc des Princes, bois de Boulogne : vous demanderez le comte Paccoli. »

— Le comte Paccoli ! C'est étrange, murmura Noël ; et, après un instant de réflexion, tout rêveur, il se mit en marche, se disposant à se rendre à l'endroit indiqué. »

Dès qu'il fut en présence du comte de Marcueille :

— Ah ! ah ! je suis heureux de vous voir, jeune homme, dit celui-ci tout joyeux, et lui tendant la main, j'ai du nouveau. »

*** ANECDOTES ET PENSEES ***

• La plus perdue de toutes les journées est celle où l'on n'a pas ri.

CHAMFORT (1741-1794)

• Quand sur une personne on [prétend se régler, C'est par les beaux côtés [qu'il lui faut ressembler. MOLIERE. (Les Femmes Savantes)

• A mesure qu'on a plus d'esprit on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du commun ne trouvent pas de différences entre les hommes. PASCAL (1623-1662)

Et comme Noël restait froid, hésitant à tendre la sienne :

— Ma double personnalité vous met en défiance ? »

— Un peu, oui ! »

L'Anglais fronça le sourcil. »

— La réponse est raide ; elle s'explique pourtant... Si j'étais à votre place — qui sait ? — peut-être penserais-je comme vous. Aussi bien, comme je tiens à votre estime, vais-je essayer de me justifier. »

Et après un silence :

— Si vous aviez été ici, hier, jeune homme, vous sauriez. »

— Je n'y pouvais être, dit Noël d'une voix sourde. »

— Soit ! Vous sauriez, dis-je, mes motifs de haine d'abord ; vous sauriez ensuite que je ne me nomme pas Paccoli. »

« Le nom de lord Seymour, sous lequel j'ai dû me faire reconnaître hier, parce qu'il est celui dont on m'avait affublé autrefois pour donner quelque prestige — un prestige qui est pour moi un remords — à des opérations louches, n'est pas le mien non plus. C'est celui, du moins, sous lequel je suis prêt à réparer toutes les injustices qu'il a servi à commettre. »

« Mon véritable nom, c'est celui que je vous ai donné, jeune homme. »

« Je suis le comte de Marcueille ; dans ce quartier où vous m'avez vu pour la première fois, où je vivais très retiré, et où je n'avais chance d'être reconnu par personne, je n'ai pas cru le devoir cacher. »

« Ceci dit, restant pour vous ce que j'ai toujours été : le comte de Marcueille, né de mère anglaise et d'un

Français de petite noblesse mort pasteur dans les environs de Londres, je vais vous redire, et non sans souffrance, ce que d'autres ont entendu hier... »

Et il raconta, en quelques mots, les faits principaux de sa tragique histoire... »

Et à mesure qu'il parlait, il lisait dans les regards fixés sur lui une émotion, une sympathie qui lui étaient infiniment douces. »

Quand il eut fini, Noël se levant et se précipitant vers lui, les mains tendues :

— Alors, vous me rendez votre estime, jeune homme ? »

— Plus que cela, monsieur ! »

— Merci ! dit le comte de Marcueille, en serrant chaleureusement dans les siennes les mains que lui tendait Noël. »

Puis, revenant au sujet qui les avait réunis :

— Donc, ils sont en France. Si vous étiez venu, hier, vous les auriez vus, frôlés peut-être... »

Et après un instant :

— Mais, j'y pense : pourquoi n'êtes-vous pas venu ? Vous aviez un air singulier, tout à l'heure, en me disant qu'il vous avait été impossible de le faire. »

Noël hésita un peu. »

Une rougeur colora son front. »

— C'est qu'il est une personne que j'étais sûr de rencontrer à ce bal. »

Et comme se parlant à lui-même :

— Aurais-je pu y venir sans céder à la tentation de m'approcher d'elle ? »

— Comme vous dites cela, jeune homme ! Seriez-vous amoureux ? »

Noël tressaillit, mais ne répondit pas. »

— Oui, vous l'êtes ! Je vois cela. Ce n'est pas sérieux, au moins ? »

— Très sérieux ! »

— Vous m'excuserez, dit le comte de Marcueille. Toutes les fois qu'on me parle d'amour, ça me fait rire aux larmes. »

Et, avec un éclat de rire, en effet, mais un peu forcé :

— Ha ! l'amour ! quelle chimère ! »

— Chimère dont on meurt... »

— Enfant que vous êtes ! Mais gardez-vous en bien. Du reste, parlons sérieusement. »

« Celle que vous aimez est libre, probablement ? Or, vous me paraissez être de ceux qui peuvent s'attendre à être payés de retour... »

— Non ! dit Noël, d'une voix brève. »

Et après un silence :

— Oh ! je peux bien vous l'avouer, après tout ! Vous m'avez bien ouvert votre cœur, vous ! »

« Mon amour est de ceux qui n'entrent dans une vie que pour la troubler à jamais... à jamais, entendez-vous ? »

— Quel grand mot ! Au fait, il n'a rien qui doive m'étonner, ce mot, je l'ai dit aussi... Et... elle est, cela va de soi, jeune et belle, celle que vous aimez ? »

— Jeune et belle, oui ! et, de plus, de noble race... Aussi, bien que, comme un soupirent ridicule, je me sois trouvé souvent sur son chemin : à l'église, au Bois, dans les promenades, partout où j'avais quelque espoir de la rencontrer, ne soupçonne-t-elle pas ma chétive existence ! »

Et avec des larmes dans la voix :

— Elle ignorera toujours, la douce créature, que je lui ai dû, rien que par la grâce faite par elle de se laisser entrevoir... des journées, des mois de bonheur... »

— Et qui vous dit qu'elle ne vous a pas remarqué, qu'elle ne s'est pas laissée toucher, elle aussi ? »

— Elle ne me voit pas : elle en aime un autre... »

— Et... vous connaissez ce rival ? Comment est-il ? »

— C'est un jeune homme de taille élégante, au visage distingué et un peu triste... Ses cheveux sont noirs, ses yeux d'un bleu sombre et... si doux, hélas ! »

— Mais il vous ressemble, mon ami, dit en souriant le comte de Marcueille. »



De nos jours, la plupart des gens travaillent sous tension, se tourmentent davantage, dorment moins. Cet effort physique et mental fait qu'il est plus facile de perdre ses forces — plus difficile de les retrouver. La vie fatigante d'aujourd'hui, la résistance amoindrie, le surmenage, les ennuis — l'un ou l'autre peut affecter le fonctionnement normal des reins. Quand les reins ne fonctionnent pas, l'excès d'acidité et les déchets restent dans l'organisme. Il s'ensuit souvent un mal de dos, un repos brisé, une sensation d'épuisement et de tête lourde. C'est le moment de prendre des Pilules Dodd's pour les Reins. Les Dodd's stimulent les reins. Vous vous sentez mieux — dormez mieux — travaillez mieux. Demandez les Pilules Dodd's pour les Reins à tout comptoir de produits pharmaceutiques. 53P

IMPRIMEURS !

A vendre, une fonte française d'environ 1,200 matrices, 10 point METROMEDIUM avec METROLITE (10 ▲ 370)

S'adresser à :

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
975, rue de Bullion
Montréal, 18 Qué.
PL. 9637

M. H. Daigneault, Poste 9

N.B.—Le 10 point ci-dessus est composé de la fonte en vente.

Si vous avez aux alentours de Montréal...

PROPRIETE, TERRE OU TERRAIN
à vendre

Adressez-vous à

ROMEO AUGER

CR. 9363 1250, rue Villerey, Montréal

Une date à retenir

C'est le 24 NOVEMBRE prochain que sera mis en vente le numéro de décembre de LA REVUE POPULAIRE, le magazine de bon goût, préparé spécialement pour la femme moderne.

Vous aurez un vif plaisir à lire les nombreuses chroniques qu'il renferme, dont Ce dont on parle, par Lucette Robert.

En plus, un roman d'amour complet intitulé :

LA NUIT QUI CHANTE
par MAGDA CONTINO

Ne tardez pas, réservez votre exemplaire chez votre dépositaire aujourd'hui même ou remplissez votre coupon d'abonnement en page 30.

LE BLAIREAU

(Texte et dessins de St-Denys J.-Duchesnay
du ministère de la Chasse et des Pêcheries.)

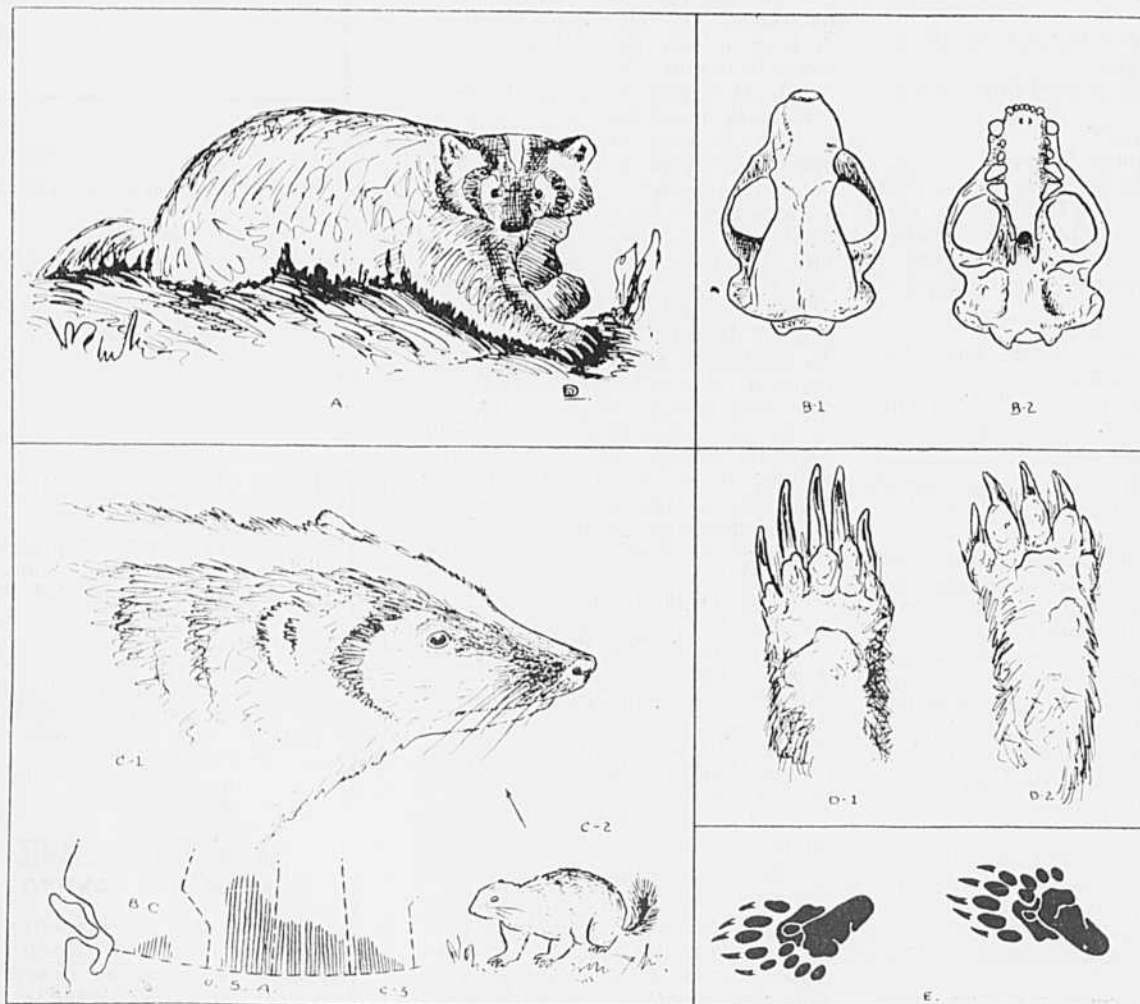
Il semble que la première fonction du blaireau a consisté jadis à fournir les poils savonneux que les barbiers promenaient sur la figure barbue de leurs clients, mais depuis que ces engins de toilette sont en matière plastique, cet intéressant animal peut continuer sans danger sa chasse aux gaufreurs et tamias, qu'il n'a pourtant jamais oubliée. L'habitat du blaireau se limite surtout aux provinces de l'Ouest. Il appartient au genre belette et son activité incessante contre les rongeurs le rend très utile aux fermiers.

Quiconque a déjà vu marcher sur le sol la chenille poilue brune et noire d'Isia Isabella (ce que nos gens appellent un "petit minou") quand elle court à la recherche du plantain, a dû remarquer que sa démarche s'accompagne à chaque pas d'un gonflement allant de l'arrière vers l'avant. Le même curieux phénomène se retrouve sur la masse basse et trapue du blaireau, avec cette différence que ce frissonnement va du nez vers l'arrière.

Rencontré de jour en rase campagne, sa lenteur le met à votre merci. Mais une fois

cerné, le blaireau passe à l'attaque avec une telle ardeur que seul un chien de forte taille le remettra sur la défensive. Il paraît ordinairement vivre en ermite dans son terrier, mais comme il voyage en plein jour souvent avec une compagne, nos travailleuses sociales en déduiront que le divorce lui est inconnu et qu'il s'accouple pour la vie. Il entre en hibernation durant la rude saison et l'on connaît peu de détails sur ses habitudes familiales.

Il habite les grandes plaines herbeuses, semées de taillis, d'arbustes où il trouve abondance de rongeurs. Il chassera plutôt la nuit. Avec ses fortes pattes fouisseuses, il a tôt fait de vider un terrier de tamia ou de souris. Mais il laisse derrière lui de nombreux trous ainsi vidés, et si l'on compte plusieurs de ses pareils dans le voisinage, les excavations sont nombreuses. Les chevaux qui s'aventurent sur ce terrain y vont à leurs risques, car plus d'un cavalier vide les arçons sans préavis. Cependant cet ennui n'existe plus quand l'herbe est courte.



« Et où loge ce beau ténébreux ?
— Rue de Clovis, près du Panthéon.
— Vous êtes liés, sans doute ?
— Non. J'ai su son adresse indirectement... Un vieillard auquel je fais quelquefois l'aumône m'a renseigné à son sujet.

« Il habite seul, paraît-il, étudie une partie de la journée, sort peu.

— Son nom ?

— Roger Dorval.

— Le fils de Philis ! s'écria le comte de Marcueille. Ah ! je les tiens, maintenant ! L'oiseau nous fera découvrir le nid, jeune homme, et nous aurons beau jeu, certes à débayer le chemin, à vous débarrasser de celui qui vous gêne !

Et lui tapant amicalement sur l'épaule :

— Je n'ai pas besoin de vous demander votre concours, hein ?

Noël se taisait.

— Quoi ! pas plus d'entrain que cela, mon ami, pour aller à la chasse de votre futur bonheur ?

— En piétinant le sien... et celui d'une autre ?... Non ! ce qu'elles aiment, toutes deux, est sacré pour moi !

Et, tendant la main au comte de Marcueille :

— C'est ce que j'étais allé vous dire, ce matin même, au passage Lemerrier... Je vous avais promis le secret : je le tiendrai comme je l'ai tenu jusqu'ici et quoi qu'il m'en ait coûté, de la façon la plus absolue.

« Ne m'en demandez pas davantage. Adieu !

IX

« FUYONS ! fuyons ! avait dit Philis en entraînant son mari hors de l'hôtel Paccoli.

Et tous deux avaient fui comme s'ils eussent été poursuivis par quelque fantôme invisible.

Quand ils se crurent à l'abri de toute atteinte, alors seulement, s'arrêtant essoufflés, ils se souvinrent que, comme deux fous, ils avaient abandonné leur voiture qui, sans doute, stationnait en les attendant, devant l'hôtel qu'ils venaient de quitter.

Trois coups sonnèrent au loin dans le silence de la nuit.

— Que faire ? nous ne pouvons pourtant pas nous promener en domino rose et en mousquetaire ? gémit Philis.

— Restez ici : je rentre à l'hôtel chercher notre coupé.

— Ne faites pas cela, malheureux !

— Soit ! donnez-moi votre bras, et marchons...

— Mais où ? Nous n'allons pas rentrer à pied, je suppose ?

— Alors, quoi ? Il faudrait pourtant opter... Vous voyez bien qu'il n'est pas d'autre parti que de retourner à l'hôtel... Après tout, je me fiche de cet Anglais de malheur, moi ! comme de Réginald ! comme de tous les autres !

— Réginald ! Ah ! il ne veut pas nous perdre, lui !

— Qu'en savez-vous ?

— Ne l'avez-vous donc pas entendu, implorant la pitié de...

— Eh ! je n'ai que faire de la pitié d'autrui ! Au surplus, le son de sa voix est moins familier sans doute à mes oreilles qu'il ne l'est aux vôtres ; je n'ai rien entendu du tout.

Il achevait à peine de parler que Philis frissonna :

— Il me semble qu'on marche derrière nous : si c'était lord Seymour ?

— Oh ! lord Seymour ! croyez-vous qu'il se dérangera pour nous ? Il mettrait des agents à nos trousses : c'est tout ! Avec vos terreurs, vous me feriez perdre l'esprit. Attendez-moi là, tenez.

Et la laissant sous les arbres, il entra résolument dans la cour où les voitures stationnaient.

Son cocher était à son poste ; après lui avoir donné ordre de rejoindre sa

femme qui attendait à quelques pas, Dorval sauta dans le coupé et partit, le tout avec une promptitude qui devait, pensait-il, rendre toute poursuite impossible.

Il avait compté sans Réginald.

Le coupé des Dorval, attelé de deux vigoureux chevaux lancés au galop, descendait l'avenue des Champs-Élysées, quand Philis, inquiète, ayant regardé derrière elle :

— On nous suit ! dit-elle d'une voix étranglée, par l'émotion.

— Bah ! vous voyez du danger partout. Tout à l'heure, déjà, si j'avais voulu vous croire...

— Tout à l'heure, oui ; je ne m'étais pas trompée...

— Vous croyez qu'on marchait sur nos traces ?

— Parfaitement.

— Qui ?

— Vraisemblablement celui qui galope derrière nous en ce moment.

— Réginald ?

— Lui-même !

Et à ce souvenir de Réginald, un frisson la secouait toute, non qu'elle eût peur de lui, mais parce qu'elle ne savait que trop ce qu'il voulait d'elle, parce qu'avec le souvenir de Réginald, se dressait devant elle la petite maison mystérieuse du bord de la Seine, où elle avait juré... de renoncer, de son plein gré, au bonheur d'être mère...

— Vous êtes sûre qu'il nous suit ?

— Voyez plutôt.

Urbain Dorval mit la tête à la vitre placée à l'arrière du coupé, regarda attentivement :

— Je crois, ma parole, que vous avez raison... Alors, attendez...

En un instant, il se recouvrait d'un manteau, sautait en hâte de la voiture, s'élançait sur le siège et prenait les rênes.

Le coupé eut un élan subit, comme si un choc violent l'eût soulevé de terre ; les chevaux étaient partis comme d'un trait ; sous leurs pieds jaillissaient des étincelles ; de leurs naseaux sortaient des bouffées de vapeur.

Réginald, cependant, prenait de l'avance ; et Urbain Dorval stimulait l'attelage avec l'énergie du désespoir.

Il ne pensait pas à son fils, lui ! Jamais, du reste, Philis ne lui avait laissé soupçonner qu'il était menacé de le perdre.

Il songeait à la joie, bien compréhensible, de ses créanciers, s'il était assez maladroît pour leur laisser retrouver sa piste ; à l'immense fortune qu'il avait cru — en vain, peut-être — sauvegarder par les longues années d'exil et à laquelle il tenait plus qu'à tout le reste ; aux angoisses du passé, à l'existence troublée qui allait de nouveau être la sienne.

Les chevaux allaient... allaient... Ils avaient enfilé la rue de Rivoli, touchaient à la rue Saint-Antoine.

Pour arriver à tenir la promesse faite à Marguerite, Réginald était décidé à les suivre, fût-ce au bout du monde.

Les voici maintenant place du Trône, avenue du Bel-Air.

Là, seulement, ils respirèrent ; car, s'étant retournés, ils constatèrent, avec une joie indicible, que, derrière eux, l'avenue était déserte.

Quelques instants après, le coupé s'arrêtait devant un grand mur percé d'une toute petite porte.

— Enfin ! soupira Philis, ouvrant la portière.

— Sauvés ! dit son mari à voix basse, l'aidant à sauter à terre ; mais voilà une fête qui pouvait nous coûter cher !

Le jour commençait à se lever ; on apercevait au loin les premières lueurs de l'aube.

— Ah ! ici, nous sommes chez nous ! dit Philis, et, avec un regard ironique tout autour d'elle :

« Où alors ?

L'endroit où ils se trouvaient était, en effet, des plus isolés.

C'était une ruelle s'allongeant entre deux grands murs.

L'un, dont le pied baignait dans une sorte de fossé creusé par les pluies et où vivotaient quelques herbes aquatiques, servait de limite aux jardins d'un ancien couvent, en ce moment abandonné où, librement, l'araignée pouvait tisser sa toile, où nul chant ne résonnait plus que celui de l'oiseau ; mais où, le soir venu, le cri de la chouette, mêlé à d'autres bruits étranges et inquiétants — disait-on — se faisait entendre lugubre dans les arbres séculaires.

Une sorte de terreur planait à l'entour de ce mur, et au-delà même de celui qui lui faisait face, de l'autre côté de la ruelle sur la maison très confortable, très artistique même, enfouie comme un nid dans la verdure, où étaient venus se réfugier les Dorval.

Dans cette retraite mystérieuse où on ne les connaissait que sous le nom de M. et de Mme Urbain, où ils étaient servis par deux domestiques très discrets et très fidèles, il n'était pas à craindre que personne vînt les relancer, ils y vivaient donc très retirés, en réalité, assez tranquilles.

Roger avait tenu — et son père même l'y avait encouragé — à se conserver quelque indépendance : il n'habitait pas avec eux.

Après avoir hésité longtemps entre les deux carrières qui lui étaient chères, la carrière des armes et la médecine, il avait opté pour cette dernière ; mais, en dehors des relations forcées, il ne se répandait guère dans le monde des étudiants.

Ses parents, Mme Dorval surtout, lui avaient fait à ce sujet, et avec bien des réticences, force recommandations.

Il ne fallait pas se faire d'amis, il fallait vivre à l'écart autant que possible... ses études n'en seraient que plus fructueuses ; et il y avait pour cela, du reste, des raisons assez sérieuses qu'elle ne pouvait lui faire connaître maintenant, mais qu'elle lui expliquerait... sous peu.

Le jeune homme avait pour ses parents un respect tel, qu'il n'avait pas osé les questionner, qu'il avait promis tout ce qu'on avait voulu ; mais ce n'était pas néanmoins sans s'étonner beaucoup, sans se demander souvent, et avec angoisse, quel secret terrible pouvait bien peser sur la vie de son père...

Cette pensée, qui voilait son front, il la chassait comme coupable ; il bérissait le travail et l'amour qui, remplissant son âme, lui permettaient d'oublier...

Dans le coin solitaire, cependant, où les Dorval venaient de rentrer, Philis croyait trouver toutes les sécurités ; aussi, fut-elle bien heureuse quand la porte se fut refermée sur elle et son mari.

Tout à coup, levant les yeux vers celui-ci qui, se revêtant en hâte d'un vêtement sombre, semblait disposé à sortir :

— Eh quoi ! êtes-vous fou ? Où allez-vous à cette heure ?

— Savoir ce qu'est devenu Réginald.

— Vous serez reconnu, et s'il est sur votre chemin...

— Ne craignez rien, chère.

Et lui montrant un pistolet qu'il venait de charger à six coups :

— J'ai là un joujou qui me fera respecter en cas de mauvaise rencontre ; et si... le comte lui-même se trouvait plus près de moi qu'il ne me semble convenable pour notre sûreté à tous, ma foi ! je ne répondrais pas que...

— Que quoi ? Vous vous serviriez de votre arme ?

— Tout simplement.

— Contre Réginald ?

— Mon Dieu ! oui, dit Urbain Dorval

Pour un Noël inoubliable...

Si vous voulez que Noël cette année demeure toujours vivant dans le souvenir d'un étudiant, d'une maîtresse de maison, d'un jeune homme, d'une femme d'affaires, offrez cette belle "Royal" portable. Voici un cadeau unique qui deviendra vite un auxiliaire inséparable... pour la vie !

Mais il faut que ce soit une "Royal" — à juste titre la plus populaire machine à écrire du monde. Au cours de récents essais, la nouvelle Royal portable a fait preuve d'une endurance équivalant à 96 années de service normal ! Cela vous explique pourquoi nous l'appelons la robuste portable Royal.

Elle offre plus d'avantages que n'importe quelle autre machine portable ! Cette Royal, avec clavier standard et toutes les caractéristiques d'une grande machine de bureau, est loin d'être un jouet.



Solide, élégante, rapide. Margeur magique*, tabulateur, réglage de la frappe et du rythme, compteur de lignes, etc. En brun ou gris, dans une élégante mallette en Fiberglas. À partir de \$79.95

la nouvelle **ROYAL**® portable robuste

*M. dép. — R.T.C.

DANS LE MONDE ENTIER, ON UTILISE LES MACHINES À ÉCRIRE ROYAL DE PRÉFÉRENCE À N'IMPORTE QUELLE AUTRE MARQUE !

*** ANECDOTES ET PENSEES

Point n'est besoin d'espérer pour entreprendre ni de réussir pour persévérer.

GUILLAUME DE NASSAU, prince d'Orange, dit le Taciturne qui fonda la Hollande. (En réalité on ne trouve pas ce mot dans ses oeuvres ni dans les chroniques du temps).

L'Italie est comme un artichaut qu'il faut manger feuille à feuille.

Mot célèbre que l'on dit aussi de la Turquie. Il est attribué à plusieurs princes italiens.

Aux Quatre Coins du Québec

PAR CLAUDE DÉRY

Magali et Claude Jaunière, deux femmes de lettres françaises, n'ont pas tari d'éloges à l'endroit du Canada français et pour cause. Ces deux romancières ont été accueillies comme des princesses dans une foule de cités où elles jouissent de la faveur des lectrices. Leur marché canadien est d'ailleurs très alléchant!

A Magog, M. T. C. Boily, inspecteur d'écoles, vient d'hériter de la plus haute décoration (3e degré) de l'Ordre du Mérite scolaire, celle de «commandeur». La décoration lui fut remise par M. Wilfrid Caron, de Québec, inspecteur général adjoint de la province.

On consacrera la somme de \$150,000 à la construction d'une nouvelle école de huit classes à Drummondville-Ouest. Les plans de la construction ont été confiés à l'architecte Paul LaBranche. L'école devra ouvrir ses portes en septembre 1955.

Deux éminents botanistes ont séjourné quelques jours à l'Ecole d'agriculture Frère Moffet, à Ville-Marie (Témiscamingue). Il s'agit du Rév. Père Arthème Dutilly, O.M.I., de l'Université catholique de Washington et codirecteur de l'Institut de l'Arctique, et M. l'abbé Ernest Lepage, de Rimouski, agronome diplômé d'Oka et professeur à l'Ecole d'agriculture de Rimouski. Tous deux revenaient d'un voyage d'exploration à la Baie James.

Yves Thériault, journaliste de Trois-Rivières, vient de publier dans la collection «L'Histoire Régionale» un ouvrage qui s'est attiré les éloges de la critique, sous le titre de «Trois-Rivières, ville reflet».

Arvida devient centre de culture où les artistes sont particulièrement choyés. Jean-Paul Lemieux, Albert Rousseau, Ozias Leduc et Stanley Cosgrove y ont exposé leurs oeuvres la semaine dernière. On a aussi invité Marc-Aurèle Fortin et René Richard à deux prochains vernissages.

Miss Canada, Mlle Barbara Markman, de Cornwall, Ont., a suivi les cours d'été à Trois-Pistoles. Ces cours organisés par l'Université Western ont permis à Mlle Markman de maîtriser la langue de Racine pour la parler maintenant presque à la perfection.

Couture, tissage, tricot, peintures, art décoratif, art culinaire, rien ne manquait à l'exposition de l'Institut familial de Roberval, dirigé par les Dames Ursulines. Le succès de cette exposition invite la direction à répéter l'expérience chaque année maintenant.

L'Institut littéraire de Québec vient de publier un récit de voyage intitulé «Voulez-vous me suivre à Mexico?». L'oeuvre est signée Yolande DuSault. Citoyenne de Beauceville, Mlle DuSault a passé quelques semaines en compagnie d'amies au pays des corridas et l'on dit beaucoup de bien de son bouquin.

L'Ecole des Parents de Beauceville connaît une popularité peu ordinaire et mérite d'être citée en exemple pour ses activités. Le Rév. Père Albert, capucin, a récemment donné une causerie devant cette association qui attirait plus de 400 auditeurs.

On projette la construction d'un superbe hôtel touristique et d'un foyer pour les amateurs de chasse et pêche dans la région de Woburn, près de Lac Mégantic. Ce centre de villégiature, construit sur les bords du Lac Mégantic, coûterait plus de \$100,000.

On construira un nouvel hôtel de ville à Coaticook et à cette effet la ville a emprunté la somme de \$302,000, séries 20 ans. On compte 6,668 âmes à Coaticook et l'évaluation imposable dépasse les \$4.5 millions.

Acton Vale tend au progrès industriel. La ville vient d'approcher une nouvelle firme qui entend ériger une usine de 25,000 pieds de plancher et dont le bureau-chef se trouverait à New-York. Le chantier nouveau doit débuter durant les deux ou trois prochains mois.

A Beauceville, Mgr Maurice Roy, archevêque de Québec, a présidé la bénédiction d'une nouvelle école supérieure en présence d'une foule d'invités de marque et de M. O. J. Desaulniers, surintendant de l'Instruction publique dans la province.

Le véritable fondateur du Témiscamingue, le Frère Joseph Moffet, O.M.I. est honoré d'une façon toute spéciale à Ville-Marie. Le religieux demeura dans ce pays de colonisation de 1872 à 1929. Il décédait au Séminaire Oblat de Chambly Bassin, le 20 décembre 1932. La translation des restes du pionnier s'est effectuée de Ville LaSalle à Ville-Marie où l'on se propose de le vénérer en lui érigeant un monument.

A St-Hyacinthe, on parle de plus en plus de la fondation d'une bibliothèque municipale. Plusieurs organismes sociaux participeraient par leurs membres et même des dons généreux aux premiers efforts de la communauté. Il en coûterait au moins \$10,000 pour les premières réalisations tangibles.

La paroisse de St-Georges de Beauce groupe 4,252 âmes réparties en 862 familles. La ville de St-Georges contient une population de 3,299 âmes. St-Georges est à l'avant-garde du progrès. C'est aussi un centre industriel assez remarquable dans la Beauce.

Un édifice spacieux et moderne servira de refuge aux couples âgés dans la région de Lac Mégantic et sera connu sous le vocable «Le Foyer Valin», du nom du premier curé de la paroisse St-Méthode, Côté de Frontenac. Ce Foyer aura 46 chambres doubles et sera réalisé grâce à la souscription de 70 bénévoles qui ont généreusement versé \$1,000 chacun.

d'un ton ironique, en achevant ses préparatifs de départ.

— Vous ne ferez pas cela.

— Parce que?

— Parce que je vous le défends, dit Philis, se dressant devant lui, pâle comme une morte.

— Et s'il n'est que ce moyen d'avoir notre tranquillité?

— S'il n'est que ce moyen, nous ne l'aurons pas, voilà tout: notre vie restera ce qu'elle a été jusqu'à présent... la vie troublée que nous avons méritée.

— Je vous trouve bien résignée, savez-vous? Est-ce que ce Réginald vous tiendrait encore au coeur, par hasard? C'est une vieille histoire pourtant!

— Moi, l'aimer? Y pensez-vous?

— Ça m'en a tout l'air.

— Aime-t-on qui vous méprise?

— Quelquefois: les femmes sont si bizarres!

Philis haussa dédaigneusement les épaules, mais dans une vision rapide comme l'éclair, elle se le représenta, cet homme grand et généreux, tel qu'il était devant elle en cette nuit, en même temps terrible et douce, où il lui avait été donné de l'entendre.

Elle se rappela cet accueil sans colère, ce regard où dominait la pitié, cette froideur aussi qui, seule, l'avait empêchée de se jeter à ses pieds pour lui demander grâce, et lui crier son amour...

★ ★ ★ ANECDOTES ET PENSEES

Le monde est une pensée qui ne se pense pas, suspendue à une pensée qui se pense.

JULES LACHELIER (1832 - 1918).

On peut tromper une partie du peuple tout le temps et tout le peuple une partie du temps, mais on ne peut pas tromper tout le peuple tout le temps.

Remarque attribuée à Lincoln et souvent mentionnée sans que l'on sache les circonstances exactes dans lesquelles elle aurait été faite.

Roy ne puis, prince ne daigne, Rohan suis.

Devise de la maison de Rohan.

— Ne sortez pas! dit-elle d'une voix douce à son mari.

«C'est bien inutile, allez! il aura perdu votre trace et sera retourné chez lui...»

— Possible! mais je veux me convaincre.

Et il fit un pas vers la porte.

Comme elle se cramponnait à lui pour le retenir:

— Allons, assez dit-il, en la repoussant. Je ne suis pas un assassin, que je sache!

Et, rajustant son caban sur ses épaules, il sortit.

X

Il suivit quelques instants l'avenue de Saint-Mandé, où déjà, venant de Bel-Air, de Fontenay, de Vincennes, circulaient les voitures des maraîchers se rendant aux Halles.

Et, tandis que quelques-uns de ceux-ci s'abandonnant aux cahots de leurs carrioies, chantonnaient en le devant, il songeait, lui, à sa sécurité si durement achetée, en ce moment si gravement compromise peut-être...

Celui qui la menaçait, où était-il?

S'était-il, comme le supposait Philis, découragé?

Un incident quelconque avait-il entravé sa marche?

Dorval ne savait vraiment pas comment cette course nocturne pourrait le renseigner à ce sujet; mais, ce qui est certain, c'est qu'une telle inquiétude ne lui eût pas permis de rester chez lui.

D'un pas rapide, il avance: le voilà place du Trône, faubourg Saint-Antoine.

Là, la vie s'éveille, intense déjà.

Les boutiques commencent à s'ouvrir.

Aux fenêtres, des têtes se montrent, tout ensommeillées encore.

Ici, quelque laborieuse ménagère, levée tôt pour préparer le départ de son homme, qui va travailler si loin, le pauvre!

Là, quelque gracieuse midinette, les cheveux au vent, donnant, l'arrosier en main et les chansons sur les lèvres, la vie à ses fleurs et la gaieté à tous les siens.

Et partout, l'air pur entre, caressant les fronts, insufflant le courage et l'espoir à la ruche qui s'éveille...

En bas, ce sont des ouvriers allant, venant; où, assis à la porte des cabarets, cassant une croûte pour se donner des jambes, y attendant, quelquefois, quelque accorte compagne avec laquelle, fiancés de demain, et bras dessus bras dessous, ils s'en vont gaiement au travail par le chemin du paradis en rêvant d'amour.

Convaincu de l'inutilité de ses recherches, et un instant distrait par le spectacle inusité qu'il avait sous les yeux, Dorval en avait presque oublié le but de sa course, quand son attention fut soudain réveillée par un rassemblement formé au coin de la rue de Reuilly.

Machinalement, il approcha.

Une voiture était là, sans chevaux, à demi brisée...

— Qu'est-ce que cela?

— Vous le voyez bien, dit un agent. Un accident.

— Pas de blessés?

— Rien de sérieux... On dit pourtant que le cocher a le bras démis... Quant au maître, il en a été quitte pour la peur: il a regagné son domicile...

— La voiture est flambée, dit un autre.

— Ça, c'est un p'tit malheur: ça fera gagner les carrossiers. Ce qu'il y a de plus triste, c'est d'avoir abîmé ces pauv' chevaux qu'on a fait emballer à force de les presser, et qui sont venus s'abattre là, sur ce tas de gravois... qu'on a eu une peine à les relever!

— Et où sont-ils?

— On les a emmenés, pardi! Ça coûtera cher au maître, c't'accident-là! Ma foi! je le plains pas! Je plains pas les gens qui roulent carrosse, moi, et qui tapent leurs bêtes comme ça... Et vous, monsieur?

— Moi non plus! dit Dorval.

Et, suffisamment renseigné, il tourna le dos à l'ouvrier qui n'avait plus rien à lui apprendre, et reprit, plus tranquillement, le chemin de sa demeure.

XI

Lendemain, le comte Réginald se présentait chez Marguerite Lesueur; son visage était si rayonnant qu'elle le regarda étonnée:

— Que diriez-vous, si je vous apportais une bonne nouvelle!

— C'est à peine si je vous croirais: il

y a si longtemps que je n'en attends plus!

— Et pourtant, votre supplice va finir, Marguerite : Roger est à Paris.

— Lui ! dit-elle, se levant toute pâle. Ah ! monsieur le comte, ne vous trompez-vous pas ? l'avez-vous vu ? J'ai été tant de fois déçue !

— J'ai vu les Dorval, vous dis-je ! J'étais au bal hier avec la marquise de Mondeville ; j'y ai entendu parler de votre fils... Il était là !

— Revenu ! oh ! mon Dieu ! Mais me le rendra-t-on ?

— Rassurez-vous : le sacrifice de Mme Dorval s'accomplira ; et vous avez enfin fini de souffrir.

Un sourire de bonheur erra sur les lèvres de la jeune femme ; puis une larme brilla dans ses yeux.

— Eh quoi ! reprit Réginald, vous semblez craindre de vous abandonner à la joie ?

— En ai-je le droit tant que je ne saurai rien du sort... de l'autre ?

Le visage de Réginald s'assombrit.

— Il avait été mis à l'Assistance publique, ce pauvre enfant, dit-il d'une voix sourde.

— S'il en était ainsi, il serait facile de le retrouver.

— Pourtant, j'y suis allé, il y a longtemps déjà ; car je voulais faire alors ce que vous voulez faire aujourd'hui : réparer l'injustice commise.

Elle s'approcha doucement, lui toucha l'épaule. Il eut un léger tressaillement ; puis, se levant :

— Oh ! mère, vous m'avez surpris, dit-il en essayant de sourire.

Elle le regarda, et fut effrayée de tout ce que révélait de douleur concentrée ce jeune et cher visage...

— Tu as passé une mauvaise nuit ? lui dit-elle affectueusement.

Et lui, affectant l'insouciance et la gaieté :

— A quoi voyez-vous cela ?

— A tes yeux.

Elle eût pu dire encore : « A ta pâleur, au pli profond creusé à la commissure de tes lèvres et qui donne une expression de si vive amertume à ton sourire... forcé, pauvre cher enfant ! »

Elle ne se trompait pas à tous ces symptômes d'insomnie et de tristesse ; la cause lui en était connue.

Elle n'insista pas.

— C'est dommage, dit-elle seulement, que tu sois ainsi fatigué : nous avions, M. le comte et moi, un service à te demander.

Et elle lui expliqua ce qu'il y avait à faire.

— Comment donc, mère ! Aller chercher le brave Rigobert à la villa d'Auteuil ? Quoi de plus simple ?

— D'autant plus que la voiture du comte est à ta disposition.

— J'y vais et sur-le-champ.

*** ANECDOTES ET PENSEES

Ici et aujourd'hui commence une ère nouvelle de l'histoire du monde et vous pourrez dire que vous y avez été.

GOETHE (dans son récit de la Campagne de France 1792, quand les troupes de la Coalition, dont il faisait partie, furent battues par les Révolutionnaires français. On a beaucoup admiré depuis la clairvoyance de celui qui fut peut-être le plus grand représentant de la littérature allemande).

Toutes les fois que je donne une place vacante, je fais cent mécontents et un ingrat.

LOUIS XIV.

XII

— Et ?
— Et... c'est étonnant : on n'a pas pu me fournir le moindre renseignement...
— C'est le contraire qui serait étonnant.

— Pourquoi ?
— Parce que l'enfant n'y a pas été porté. Je le sais.

— Mais qui donc a pu vous dire ces choses ?...

Et comme Marguerite hésitait à répondre :

— Vous craignez de compromettre celui qui a parlé ? Celui-là peut et doit achever ses confidences : il faut le voir ; il ne faut pas qu'il y ait d'ombre sur votre bonheur, Marguerite.

Sur ces paroles, le comte s'étant levé :

— Où allez-vous ? demanda la jeune femme.

— Mais... le chercher ; le questionner devant vous ; l'amener à dire ce qu'il sait, tout ce qu'il sait.

— Envoyez-le chercher plutôt.

— Par qui ?

Marguerite réfléchit ; et après un instant :

— Par Noël, il venait de me quitter quand vous êtes entré ; il est certainement dans sa chambre, et a devant lui une heure au moins à dépenser ; ce sera un plaisir pour lui, j'en suis sûre, de l'employer à votre service.

Quand Marguerite, sur la réponse affirmative du comte, fut montée à la chambre de Noël, et en eut, avec le moins de bruit possible, ouvert la porte pour le surprendre amicalement comme elle avait coutume de le faire... quelquefois, elle le trouva assis devant sa table, sa tête dans ses mains, et comme plongé dans une douloureuse rêverie.

EN pénétrant dans la villa où il retrouvait son ami d'autrefois, celui qui l'avait arraché des mains de la Benoîte, qui lui avait fait partager sa confiance en l'avenir, et était allé jusqu'à lui offrir sa maison, son pain, Noël oublia momentanément toutes ses tristesses.

— Oh ! mon bon Pascalou ! murmura-t-il, tout ému, en serrant amicalement la main que lui tendait Pascal. Je ne pensais pas vous trouver ici : c'est pour moi une douce surprise : je venais chercher votre camarade.

— Rigobert ? Oh ! impossible ! Il a une toux du diable.

— Il est couché ?

— Couché ! oh ! la ! la ! Est-ce que nous nous couchons, nous autres, si ce n'est pour mourir ? Mais voyez-vous ? Ça a soixante et onze ans, ce bonhomme-là ! et dame ! ça a besoin de grands ménagements...

— Vous êtes pitoyable aux vieux, monsieur Pascal, comme vous me l'avez été à moi-même, autrefois, lorsque pauvre abandonné, je...

— Oh ! ne parlons pas de cela... Quant à celui-ci, à mon brave Rigobert, voilà vingt-quatre ans que nous nous connaissons : nous avons été courtisés, tous deux, en même temps, par la même maîtresse...

— Bah !

— Oui ! la misère !

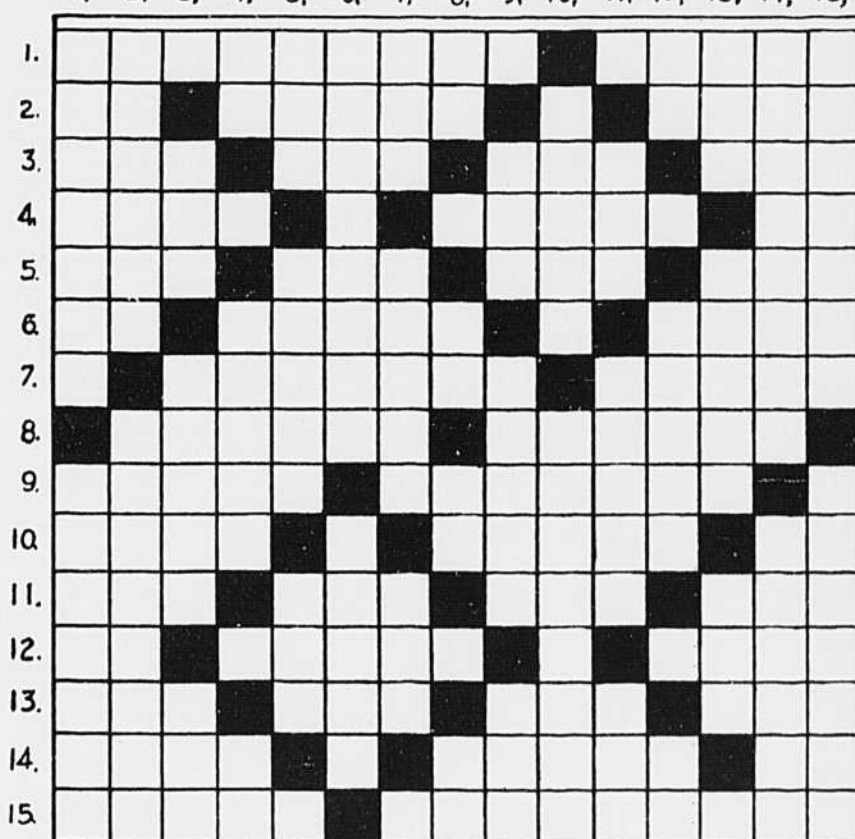
Et avec un soupir :

— N'y a rien qui lie les hommes comme ça, vous savez...

Puis, revenant au sujet de la démarche de Noël :

Les Mots Croisés du Samedi

1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15.



Problème No 1196

HORIZONTALEMENT

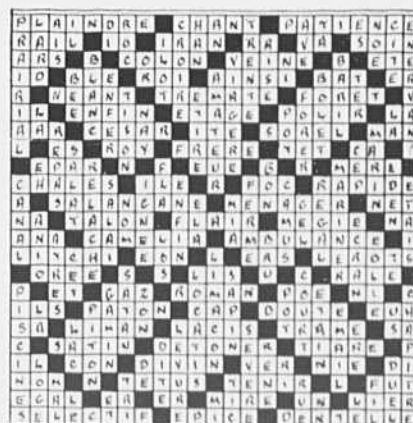
- 1—Goût pour les mets fins et délicats. — Prénom féminin.
- 2—Article contracté. — Corps sphérique. — Ancien Etat voisin de la Chaldée.
- 3—Sorte de massue en bois. — Genre de légumineuses. — Evénement fortuit. — Tête d'une tige de blé.
- 4—Prénom d'une femme célèbre par sa beauté. — Qui appartient à la mer. — Métal.
- 5—Article simple. — Longue ceinture en soie des Japonais. — Fleur blanche. — De l'alphabet grec.
- 6—Chemin de halage. — Pas de danse gracieux. — Le même en nature.
- 7—Petit ris agréable. — Couche géologique.
- 8—Petit fruit rouge. — Egarement causé par la fièvre.
- 9—Choux-navets. — Entaille faite en long dans un morceau de bois.
- 10—Pénible. — Lieu destiné à des manifestations sportives. — Particule.
- 11—A travers. — Gros perroquet. — Sorte de bière. — Emission de rayons.
- 12—Deuxième conjugaison. — Qui est fort étendu dans ses dimensions. — Loge grillée pour enfermer les oiseaux.
- 13—Fils de Jacob. — Ville des Pays-Bas (Geldre). — Partie inférieure. — Salé et séché à la fumée.
- 14—Lieu de délices. — Puissance de séduction. — Adjectif numéral.
- 15—Bandelette de linge pour entretenir une plaie. — Qualité de mère.

VERTICALEMENT

- 1—Toutes les personnes d'un même rang. — Qui se meuvent avec vitesse.
- 2—Abattue, détruite. — Compagnon de travail.
- 3—Article simple. — Songer. — Sans surcharge.
- 4—Préfixe d'abstraction. — Tourner sur soi-même. — Lac du Soudan d'Afrique.

- 5—Patriarche biblique. — Espace qui, au milieu du désert, offre de la végétation. — Mesure agraire.
- 6—De nature à durer longtemps. — Chacun des degrés d'une hiérarchie.
- 7—Eux. — Ancien nom du Danube. — Mammifère solipède domestique.
- 8—Pronom. — Conjonction copulative. — Carte à jouer. — A moi.
- 9—Durillon. — Publia. — Selle grossière de bête de somme.
- 10—Petit tonnelet. — Figure de construction qui consiste dans l'emploi d'un genre pour un autre.
- 11—Situé. — Evité avec adresse. — Titre anglais.
- 12—Venu au monde. — Allongé. — Dans.
- 13—Espace de terre. — Semé en chemin. — Pièce de fer perpendiculaire à la verge de l'ancre.
- 14—Action de taper du piano sans prétention artistique. — Manque d'appétit.
- 15—Femme d'un amiral. — D'une bienveillance douceuse.

Solution du problème No 1195



**Vous vous sentirez MIEUX !
Vous paraîtrez MIEUX !**



Toutes les femmes doivent être
en santé, belles et vigoureuses.

Les Pilules

**MYRRIAM
DUBREUIL**

améliorent l'état général, vous
aidant ainsi à vous sentir
MIEUX et à paraître MIEUX.

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit médicinal qui produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE :

Les jours de bureau sont :

Jeu. et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ ce COUPON

(pour le Canada seulement)

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6880, rue Bordeaux
Case Postale, 1391, Place d'Armes,
Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5 cents pour échantillon des
Pilules Myrriam Dubreuil avec la brochure.

Nom

Adresse

Ville

Province

— Vous dites donc que vous venez chercher le camarade.

— Oui.

— Par ce vent à décorner les boeufs ? Ce serait d'une imprudence...

— C'est le comte Réginald qui m'envoie...

— Peuh ! fallait donc le dire tout de suite. Un être qui nous a tissé des jours d'or et de soie ! Pensez donc, monsieur Noël ! Est-ce qu'on hésite, même un instant, quand il a parlé ? Venez vite exposer votre affaire au pauvre vieux.

Et Noël suivit Pascalou au pavillon occupé par Rigobert.

Ils entrèrent.

Le dos confortablement appuyé sur des coussins, les pieds sur une chauffe-rette, le vieillard sommeillait dans son fauteuil. Un rayon de soleil perçant les nuages que le vent chassait, rapides, dans le ciel, se jouait autour de sa tête blanche.

Ils s'arrêtèrent un instant près de lui, le regardant dormir ; pas longtemps... le sommeil est léger et court, à cet âge où l'on n'a plus guère de temps à perdre.

Rigobert s'éveilla.

— Je t'amène un jeune homme, dit Pascal, qui vient de la part de M. le comte.

Le vieux leva les yeux ; ses paupières alourdies battirent un instant. Quand il eut compris ce qu'on attendait de lui :

— Si je veux y aller ? pardi ! je suis prêt ! Ce diable de Pascal, à force de me soigner, me ferait croire, Dieu me pardonne, que je suis à moitié mort. Mais... je suis pas enrhumé du tout, moi, pas enrhumé du tout...

Et après une quinte de toux qui le força à se rasseoir, le tint plié en deux, et le laissa à demi suffocant cinq ou six minutes.

— Pas enrhumé du tout ! reprit-il.

— Comme vous voyez, du reste ! dit

Pascal avec un sourire en regardant Noël.

Se faisant aussi gaillard que possible, Rigobert s'était levé.

— Je vais vous conduire chez Mme Lesueur, dit Noël.

Le front du vieillard s'assombrit ; il ne maîtrisait jamais entièrement l'émotion qui le gagnait au nom seul de Marguerite.

— Je suis prêt : partons ! dit-il, inquiet, le cœur un peu serré, se demandant ce qu'il pouvait y avoir de nouveau là-bas ; et pendant tout le trajet de la villa d'Auteuil à la rue de Vaugirard, il se tut, pensant à cela.

Noël introduisit Rigobert auprès de Marguerite et de Réginald ; et, se retirant discrètement, heureux de se retrouver seul avec lui-même, c'est-à-dire, avec l'unique pensée qui emplissait son âme — celle de l'aimée — il regagna sa chambre.

Quand il fut parti :

— Nous avons, Mme Lesueur et moi, des choses graves à te demander, dit le comte à Rigobert qu'il avait fait asseoir en face de lui.

« Ne t'émeus pas, mon ami. Je sais que tu n'aimes pas à revenir sur ce triste passé : je serai court.

— Je suis aux ordres de Monsieur le comte.

— Tu devines de quoi il s'agit, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Tu te souviens de tout ce qui s'est passé ?

— Comme si c'était hier... bien qu'il y ait plus de vingt ans déjà...

— Eh bien ! parle : quand David eut placé dans tes bras l'enfant des Dorval, que fis-tu ?

— Tout d'abord, je n'hésitai pas ; on m'avait dit que vous ordonniez : je me dirigeai vers la maison de secours où je devais le laisser... ce chérubin... Mais

c'était pas si facile que je croyais... de faire ça. Quand on a caressé une minute ces êtres-là, on change diablement vite d'idée à leur sujet.

« En tout cas, je pouvais toujours bien attendre un peu ; rien ne pressait... C'était un mercredi ; et j'avais l'habitude d'aller tous les mercredis fumer une pipe avec un ami...

— Pascal, peut-être ?

— Oui, monsieur le comte... Je réfléchis un instant : si je lui portais le gosse ? ça nous amuserait ! ce serait pas ordinaire ce joujou-là... Manière de rire, vous comprenez.

— Et tu le portas ?

— Oui.

— Que dit Pascal ?

— Ah ! le malheureux ! faut me pardonner, monsieur le comte : c'est lui qu'a tout dressé pour ce pauvre gosse que c'en était ridicule !... Il lui tendait le biberon, ah ! en veux-tu ? en voilà !

« Puis quand le petit s'était gorgé de lait, qu'il en avait quasi la bouche encore pleine, triomphant ! il vous l'élevait en l'air comme il eût fait d'une plume, lui faisait faire des risettes... Oh ! non ! voyez-vous, y me l'avait tellement tourné et retourné, qu'au bout d'une heure, il nous sembla à tous deux qu'il en avait déposé, ce pauvre moutard...

« Au moment de nous séparer :

« — Et où c'est-y que tu le portes ? me demanda-t-il d'une voix brusque.

— Je lui dis, naturellement : « Aux Enfants trouvés ».

« Là-dessus, le v'là qui monte sur ses grands chevaux et me fait une de ces scènes !...

« — Les enfants trouvés ! Tu ne t'en souviens donc plus, toi, de cette boîte-là ? que tu veux y fourrer les autres ! » Ce fut terrible, voyez-vous, monsieur le comte ? Il m'en donnait la chair de poule, c't animal-là !

— Alors ?

— Alors, il fut décidé que nous essayerions tout de même de vous obéir. Oh ! si ce n'avait pas été vous qui aviez donné l'ordre...

— Mais jamais je n'eusse donné un pareil ordre, mon vieil ami, jamais !

— Ah ! tant mieux !... monsieur le comte, tant mieux !

— Pourquoi ?

— Parce que, sans ce que vous me dites là, je n'aurais jamais eu le courage de finir, voyez-vous ?

« A présent, je suis gaillard ; et je vous avouerai, tout franchement, que je pensais absolument comme Pascal ; aussi, après avoir fait quelques pas, pour la frime, vers l'endroit où on nous avait dit d'aller, nous décidâmes, tous les deux, que nous ne pousserions pas davantage de ce côté-là.

« Une église était devant nous.

« Une église !... Vous comprenez, monsieur le comte : comme qui dirait un oeil de la Providence qui veille sur les petits...

« Un office venait de finir : le bon Dieu devait rôder par là, assurément.

« Alors, tandis que Pascal s'essuyait les yeux et pleurait comme une grosse bête, moi, je pris mon courage à deux mains : et vous devinez ce que je fis, n'est-ce pas ?

— Noble cœur, va ! tu le déposas sur les marches ? et tu attendis pour voir...

— Oui ! Pour voir si le bon Dieu le ramasserait. Ah ! je n'attendis pas longtemps : il vint, monsieur le comte, il vint ! et presque tout de suite... sous la forme d'une brave femme qui, doucement, se pencha vers lui ; et, le prenant avec des précautions dont ni Pascal, ni moi n'aurions été capables, bien sûr, l'emporta tout endormi encore dans sa maison.

— Après mon ami, après ?

— Après ? Je ne sais plus...

— Pauvre, pauvre enfant ! soupira Marguerite.

— Voyons ! dit Réginald, cherche un peu dans tes souvenirs, si précis jus-

LA VIE COURANTE...



— Une banque qui fait des histoires pour deux cents doit être bien près de la faillite !

qu'alors. Ne te rappelles-tu rien ? absolument rien qui puisse le faire reconnaître ?

— Rien que vous ne sachiez, monsieur le comte... Il ressemblait tellement à l'autre...

— Mon Dieu ! mon Dieu ! gémit Réginald.

Puis, réfléchissant :

— Son linge, voyons ?

— Son linge ? Ah ! oui, comment donc était-il marqué ? murmurait Rigobert en se frappant le front.

Puis, relevant tout à coup la tête :

— J'y suis, continua-t-il, il portait les lettres L. M. L.

Une sueur froide mouilla les tempes de Marguerite.

— Si on s'était trompé ? si cet abandonné était mon fils ? s'écria-t-elle éperdue.

— Calmez-vous ! dit Réginald. Il n'est pas de doute possible : votre fils est Roger Dorval.

En quelques mots, le comte lui expliqua le changement qui avait eu lieu lors de la substitution.

— Mais ce sont les lettres que le linge portait...

Le vieillard eut un léger tremblement.

Après quelques instants :

— Il est un autre signe, continua Marguerite, auquel on pouvait reconnaître le mien : une médaille qui venait de ma mère, que je portais toujours à mon cou et qu'au moment de l'abandonner, pauvre petit ! j'avais passé au sien.

Et Rigobert, brusquement :

— Une médaille d'or ? Il l'avait... Je la reconnaîtrai si je la voyais...

— Oui ! pour la substitution rendue nécessaire, David n'avait rien oublié, dit le comte, en hochant tristement la tête.

Puis, s'adressant au vieillard :

— Tout ce que tu as fait est bien fait, mon ami ; et nous te remercions de tes renseignements ; retourne chez toi, maintenant, et soigne-toi bien.

Mais Rigobert ne bougeait pas.

Après un instant ; et très timide :

— Je pensais que Monsieur le comte était sur les traces de l'enfant... du jeune homme, veux-tu dire ? c'est que, vrai de vrai, je voudrais bien le serrer dans mes bras...

— Ah ! cela, ce n'est pas dans les choses possibles, mon pauvre ami, car...

Un coup sec, frappé à la porte de l'appartement, interrompit Réginald.

— Je reconnais le coup de Noël, dit Marguerite en souriant, c'est sa manière de s'annoncer...

Et tandis que la porte s'ouvrait devant le jeune homme.

— Ah ! ce n'est pas dans les choses

possibles ? répétait le vieillard tout en soupirant.

« Tant pis ! tant pis ! Il est vrai que ce serait si, si extraordinaire, murmurerait-il en s'éloignant, reconduit par Marguerite.

Quand il fut parti et, après avoir salué le comte Réginald :

— Je ne veux pas vous déranger, mère, dit Noël, je venais vous prévenir de ne pas m'attendre ce soir : je rentrerai tard.

Et se rappelant l'état de prostration dans lequel elle l'avait trouvé le matin :

— Tu vas te distraire un peu ? répondit Marguerite. Tu as raison : va, petit.

Et elle le suivit des yeux, toute pensive...

XIII

QUAND la porte se fut refermée sur lui :

— Monsieur le comte, dit brusquement Marguerite, l'idée ne vous est-elle jamais venue que Noël pourrait être... le fils de Philis ?

— Allons donc !

— Vous ne remarquez pas une ressemblance entre lui et... mon fils à moi ?

Réginald tressaillit :

— Une ressemblance ? Vous trouvez ? Et après un instant de réflexion :

— Au fait ! oui, c'est vrai, ce que vous dites là.

— Alors ?

— Alors, il faudrait questionner le jeune homme, savoir de lui ce qu'il se rappelle de son enfance. Mais, sans doute, l'avez-vous fait déjà.

— Jamais ! La plaie de son cœur m'était connue : je n'aurais eu garde d'y toucher ; pas plus qu'il ne touchait à la mienne...

— Il faut donc renoncer à savoir...

— Non. Il est un autre moyen : si nous montions à la chambre de Noël, peut-être y découvririons-nous quelque indice...

— Essayons, dit le comte.

Ils montèrent, entrèrent dans cette chambre de jeune homme, pièce sans luxe, évidemment, mais si propice au rêve ! et, en ce moment même, pleine de soleil, de chants d'oiseaux.

Dans cette chambre — où Marguerite entra, du reste, de temps à autre — de l'ordre partout... sauf sur la table où traînaient quelques journaux, quelques feuilles éparses sans importance sur lesquelles s'arrêta à peine son regard.

[A suivre dans le prochain numéro]

DANIEL GELIN

[Suite de la page 2]

Gérard Landry et Louis Seigner font également partie de la distribution.

Dans cette production, Daniel Gelin est « Michel », un jeune musicien victime de la drogue qui, malgré l'immense amour de sa femme, perd finalement la raison.

Prochainement, nous le verrons dans « La neige était sale », d'après le célèbre roman de Georges Simenon.

Actuellement, il termine, en Espagne : « Sang et Lumière » avec la trépidante et blonde Zsa Zsa Gabor et Henri Vilbert qui vient de remporter, au Festival de Venise, le « Prix d'interprétation masculine ».

Dans ce film, Daniel Gelin incarne un torero qui ne veut plus toréer car il commence à avoir peur dans l'arène.

Daniel Gelin a passé plus d'un mois dans une école de toréadors espagnols, afin de réaliser un des passages les plus importants de cette réalisation : son combat avec un vrai « toro ».

Ses dernières créations théâtrales sont : « La neige était sale » et « Notre peau ».

Daniel Gelin est un « jeune » qui a de l'étoffe.

Les spectateurs des salles obscures attendent avec impatience la projection de « Sang et Lumière » et ne doutent pas qu'il saura, une fois de plus, les intéresser et les émouvoir.

Avec des acteurs tels que lui, le cinéma français n'est pas encore prêt de rendre l'âme.

(S.D.G.L.)

Mes Recettes de Cuisine

par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménagier du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE.

Veau chasseur aux champignons

1½ livre de veau
1 gousse d'ail
2 c. à tb. de farine
2 c. à tb. de beurre
2 c. à tb. d'huile
½ livre de champignons frais
½ c. à thé de sel
Quelques grains de poivre
¼ de tasse de vin rouge
1 c. à thé de jus de citron
Persil frais haché

Tailler le veau en 4 tranches très minces et frapper ces tranches avec un pilon ou le bord d'une assiette pour les aplatir. Frotter avec une gousse d'ail séparée en 2 et passer dans la farine. Chauffer le beurre et l'huile dans un poêlon et y brunir en tous sens les tranches de veau. Laver, éponger et tailler en tranches minces les champignons. Saler, poivrer et verser sur le veau ¼ de tasse de vin rouge. Couvrir le poêlon et faire cuire à feu doux jusqu'à ce que la viande soit tendre. Ajouter au besoin, un peu de bouillon de bœuf qui peut être du bouillon de conserve, ¼ de tasse environ. Quand la viande est prête à servir, asperger de jus de citron et saupoudrer de persil frais haché. Servir avec des pommes de terre frites. 4 services.

Short-ribs aux nouilles

2 livres de short-ribs coupés en bouts de 3 pouces
2 c. à tb. de farine
2½ c. à thé de sel
½ c. à thé de poivre
1 c. à thé de paprika
2 c. à tb. d'huile
1 tasse de tomates en conserve
1 c. à tb. de sauce anglaise (Worcestershire sauce)

Mettre dans un sac la farine, le sel, le poivre et le paprika. Y introduire les short-ribs et agiter le sac pour les enrober de farine. Chauffer l'huile et y faire brunir la viande en tous sens. Ajouter les tomates et la sauce anglaise, cuire jusqu'à ce que ce soit bien tendre, 1 heure à 1½ heure. Servir avec des nouilles et une salade cole-slaw. 4 à 5 services.

Salade cole-slaw

3 tasses de chou haché finement
1 c. à thé d'oignon râpé
4 c. à tb. d'huile à salade
2 c. à tb. de vinaigre
½ c. à thé de sel
¼ de c. à thé de poivre

Mettre le tout dans un bol à salade, bien mélanger tous les ingrédients et servir très froid.

Pommes de terre à la crème

4 tasses de pommes de terre cuites et coupées en dés
¼ de tasse de farine
1 petit oignon émincé
¼ de tasse de crème claire
Sel et poivre
2 c. à tb. de beurre
2 c. à tb. d'huile ou shortening

Mélanger tous les ingrédients à l'exception du beurre et de l'huile. Chauffer le beurre et l'huile ou le shortening dans un poêlon. Ajouter les pommes de terre et étendre soigneusement dans le poêlon. Laisser cuire à feu doux sans remuer jusqu'à ce que le dessous des pommes de terre soit bien rôti, 25 à 30 minutes. A l'aide d'une spatule large, décoller les pommes de terre qui doivent être bien rôties en dessous. Renverser sur un grand plat, et garnir d'œufs frits. Servir aussitôt. 6 services.

Tarte glacée à l'ananas

2 c. à tb. de beurre ramolli
1½ tasse de coco râpé
1 enveloppe de gélatine
¼ de tasse d'eau froide
3 jaunes d'œufs
¼ de tasse de sucre
1 tasse d'ananas déshiqueté
3 c. à tb. de jus de citron
1 c. à thé de zeste de citron râpé
¼ de c. à thé de sel
3 blancs d'œufs
6 c. à tb. de sucre

Chauffer le four à 350° F. Etendre le beurre également au fond et sur les bords d'une assiette à tarte de 9 pouces. Ajouter le coco et presser fermement sur le beurre pour couvrir l'assiette de coco et former ainsi une croûte de tarte. Cuire 12 à 15 minutes, ou jusqu'à ce que la croûte soit bien dorée. Refroidir. D'autre part, saupoudrer la gélatine sur l'eau froide, mettre au bain-marie les jaunes d'œufs, le sucre, le zeste de citron et le jus puis la gélatine préalablement dissoute dans l'eau froide. Cuire en brassant 10 à 15 minutes ou jusqu'à ce que le mélange soit épais et lisse. Retirer du feu, refroidir légèrement. Battre les blancs en mousse ferme avec le sel et y ajouter en battant le sucre. Y incorporer le premier mélange. Mettre dans la croûte au coco. Placer au réfrigérateur, garnir de crème fouettée et servir très froid. 6 à 8 services.

SUGGESTION PRATIQUE

POUR UN

CADEAU de NOËL

Chacun est désireux, à l'approche des Fêtes, d'exprimer, par un moyen tangible qui soit convenable, ses vœux, ses hommages. Cela pose en effet un problème. Mais ce problème n'est pas sans solution, et voici la nôtre: un abonnement-cadeau à nos trois magazines:

LE SAMEDI

LA REVUE POPULAIRE

LE FILM

que vous souscrivez au nom de toutes ces personnes à qui vous entendez plaire. Tout ce que vous avez à faire, ce n'est que de remplir le coupon ci-dessous; nous nous occupons du reste. Ainsi, vous aurez l'assurance que, toute l'année durant, vos amis recevront LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM dont les 76 numéros constitueront autant de marques d'amitié, et tout ça pour la modique somme de \$5.50 au Canada. Pour une suggestion pratique, c'en est une, en ces temps de vie chère. Songez-y bien!



DECOUPEZ ICI

OFFRE SPECIALE

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

(Pour 12 mois)

| | Canada | Etats-Unis |
|--|--------|------------|
| ☐ CES TROIS MAGAZINES | \$5.50 | \$8.00 |
| — OU A VOTRE CHOIX — | | |
| ☐ LE SAMEDI (hebdomadaire) | 3.50 | 5.00 |
| ☐ LA REVUE POPULAIRE (mensuel) .. | 1.50 | 2.00 |
| ☐ LE FILM (mensuel) | 1.00 | 1.00 |

Veuillez trouver ci-incluse la somme de \$..... pour l'abonnement indiqué d'un (X). — IMPORTANT: Marquez d'une croix ☐ s'il s'agit d'un renouvellement.

(1)

NOM DU DESTINATAIRE.....

ADRESSE.....

VILLE.....

PROV. ou ETAT.....

(2)

NOM DU DESTINATAIRE.....

ADRESSE.....

VILLE.....

PROV. ou ETAT.....

NOM DE L'ENVOYEUR.....

ADRESSE.....

VILLE.....

PROV. ou ETAT.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

975 - 985, rue de Bullion,

Montréal 18

LES PREMIERS PAS DE L'OPTIQUE

[Suite de la page 5]

autres mécaniques surprenantes d'ingéniosité. Fasciné par la lumière, il fit des recherches à l'aide d'un prisme, découvrant ainsi que la lumière blanche est composée de divers rayons colorés, analysant le spectre et expliquant la formation des couleurs comme celle des images. Le tout tient encore une place très importante dans l'optique moderne.

Dès vingt ans, Newton se rattache aux écoles de Galilée, Descartes et Kepler et, ajoutant son génie au leur, poussa plus loin leurs découvertes. Il révolutionna les mathématiques et la physique, apporta une très large contribution à l'avancement de l'optique, découvrit la loi de la gravitation, permit la mesure de la vitesse du son.

Ces magnifiques services rendus à la civilisation furent récompensés. En 1705, Newton était ennobli. Pendant vingt ans de suite, il fut président de la Société Royale.

De grands pas étaient franchis. Il restait cependant beaucoup à faire. On connaissait le principe du télescope et des lentilles grossissantes. Le microscope manquait. Notre civilisation le doit à Antoni van Leewenhoeck, pionnier de la science bactériologique. Il fut le premier homme à voir des microbes. Les rapports qu'il faisait à la Société Royale étaient si fantastiques qu'il fut procédé à une enquête avant qu'on veuille bien le croire. Leewenhoeck a ainsi envoyé 110 communications à la Société Royale et 27 à l'Académie Française. Il faisait lui-même ses ins-

truments d'optique et ses microscopes, dessinant plus de 40 lentilles différentes.

Vint ensuite un autre homme de génie sans grande instruction de base: Joseph Fraunhofer, l'inventeur du spectroscope. Orphelin, il dut travailler de très bonne heure dans une miroiterie dont il ne tarda pas à devenir directeur. Les machines qu'il mit au point pour éprouver la perfection des sphères sont toujours en usage. Il permit l'amélioration des techniques de fabrication, rendant possible la confection de lentilles plus grosses. Il fut le premier à dresser une carte du soleil.

Pour que la gamme des sciences optiques soit complète, il ne manquait plus que l'ophtalmologie que nous devons à Hermann von Helmholtz (1821-1894). Celui-ci sut mettre au point l'appareil permettant de mesurer le rayon de courbure du cristallin grâce auquel on définit les lunettes. Il expliqua le daltonisme. Ses œuvres restent marquantes et ne sont pas étrangères aux découvertes du savant Hertz (radio) ni à la télévision dont nous bénéficions depuis quelques années.

Il est vrai que toutes ces sciences ont fait d'immenses progrès depuis leur fondation. Mais l'homme moderne ne doit pas oublier les pionniers auxquels il doit son bien-être actuel.

RICHARD WILSON

ESTELLE MAUFFETTE

[Suite de la page 3]

autant de souvenirs pour un Musée canadien du théâtre. Et si je dis théâtre et non radio, c'est qu'Estelle Mauffette a joué le rôle sur la scène comme au micro.

L'autre grand rôle d'Estelle Mauffette est celui de Marguerite Bourgeoys, dans «Le ciel par-dessus les toits», l'émission la plus constamment parfaite (de style et de réalisation) que Guy Dufresne, l'auteur, et Guy Mauffette, le réalisateur, présentent à la mémoire glorieuse du clergé colonisateur de la Nouvelle-France. Elle a su trouver

dans son cœur fervent, comme dans sa foi, de faire revivre celle qui brava la mer et les Indiens pour devenir notre première institutrice.

En attendant de réaliser son rêve d'un domaine dans la paix des champs, l'artiste a su donner une chaude atmosphère à son appartement de la Côte des Neiges avec son ami Pierrot, le grand piano de son grand-père, les toiles qu'elle peint suivant sa fantaisie et ses amis les livres.

LUCETTE ROBERT.

LE PRIX DU ROMAN POLICIER

Le Cercle du Roman Policier, désireux d'encourager les auteurs canadiens-français et de créer pour eux de nouveaux débouchés, vient d'instituer un nouveau prix littéraire: le Prix du Roman Policier qui sera exclusivement réservé aux écrivains de nationalité canadienne.

Ce prix d'un montant de \$500.00 sera attribué tous les ans au meilleur manuscrit de roman policier. L'œuvre devra être en langue française et constituer un véritable roman policier, c'est-à-dire qu'elle ne pourra pas comporter simplement une vague intrigue policière tout en appartenant au genre romanesque ou aventure.

L'ouvrage primé sera mis en vente en librairie et publié parmi les sélections régulières du Cercle du Roman Policier. Tous les efforts possibles seront faits pour que ce roman policier canadien soit publié en France par l'un des éditeurs spécialisés qui sont en rapports constants avec le Cercle du Roman Policier.

Les dirigeants du Cercle s'efforceront également d'intéresser des éditeurs anglais et américains pour faire paraître le livre primé en traduction anglaise.

Le jury se composera de 7 membres dont les noms seront annoncés ultérieurement. Ils seront choisis parmi des personnalités du monde des lettres, du sport ou de la politique qui sont de fervents amateurs de romans policiers.

La date exacte du prix sera également fixée ultérieurement, mais, pour donner le temps à tous les écrivains que le prix peut intéresser et qui n'ont, à l'heure actuelle, que des idées d'intrigues, de rédiger leur roman, la fermeture du premier concours n'aura pas lieu avant six mois. De toute façon, les manuscrits peuvent être maintenant être envoyés aux bureaux du Cercle du Livre Policier, 40 rue Molière, à Montréal.

RIEN DE SÉRIEUX

Il arrive que monsieur et madame se disputent... mais très rarement, bien sûr. Ce soir, le temps est au beau :

— Eh bien, oui ! dit madame, c'est vrai, j'ai mes défauts...

— Oh ! oui ! s'exclame monsieur (trop haut).

Du coup la tendre épouse :

— Dis-moi donc un peu lesquels, hein, si tu l'oses !

Jean-Pierre ne mettait pas souvent les pieds à l'église, mais le voici fiancé à Catherine et c'est demain la noce. Il faut ce qu'il faut et Jean-Pierre va à la confesse. Le curé lui donne l'absolution mais Jean-Pierre n'est pas tranquille :

— Eh ! Monsieur l'curé, vous ne m'avez pas baillé de pénitence.

— Je n'ai garde de vous en donner une, dit le curé : vous vous mariez demain, cela suffit.

Une riche Américaine, célèbre pour sa beauté, commande son portrait à un peintre français de passage à New-York. Le peintre qui est fort âgé déjà, travaille cependant avec une rapidité juvénile et termine son oeuvre en moins de quinze jours.

— Ah ! cher Maître, dit la dame ravie, vous ne perdez pas de temps, vous... Quand je pense que votre jeune collègue X... a mis dix mois à faire le portrait de ma soeur.

Souriant, le vieil artiste répond :

— A son âge, Madame, j'aurais mis deux ans à faire le vôtre...

Le fromage (au beurre). — Comment va la santé ce matin ?

Le beurre. — Je suis plus fort qu'hier, merci ; et toi, t'amuses-tu ?

Le fromage. — Assez, je fais des vers.

Alfred. — Comment se fait-il que je n'aie plus de serviettes de table ?

La maîtresse de pension. — Vous en faudrait une nouvelle à tous les repas. Vous essuyez les assiettes, les verres, les cuillères, et, vous comprenez, ça les salit trop !

Conversation saisie au vol dans un char Pullman :

Vieux monsieur (à sa voisine). — Avez-vous des enfants, madame ?

La dame. — Oui, monsieur, un fils.

Le vieux monsieur. — Ah ! vraiment ! C'est vraiment difficile de faire des bons sujets de ses enfants par le temps qui court. Le vôtre fume-t-il ?

La dame. — Non, monsieur.

Le vieux monsieur. — Vous avez de la chance. L'usage du tabac conduit à d'autres vices. Joue-t-il aux cartes ? Fréquente-t-il les clubs ?

La dame. — Non, monsieur ; il n'y a jamais mis les pieds.

Le vieux monsieur. — Rentre-t-il tard le soir ? Prenez bien garde à cela surtout.

La dame. — Il ne sort jamais ; il se couche aussitôt après son dîner.

Le vieux monsieur. — C'est un modèle de jeune homme ; il faudra que vous me le présentiez. Quel âge a-t-il ?

La dame. — Il a deux mois.

Un magistrat de nomination récente est appelé à siéger. Comme c'était sa première séance, les amis étaient venus le saluer au whisky, un peu trop chaudement. Il monte en face d'un pauvre vagabond arrêté dans le cours de la nuit pour ivrognerie.

— Inculpé, dit-il, plaidez-vous coupable ou non coupable ?

— Pas coupable, Votre Honneur, répond le vagabond.

— Mais, dans ce cas, quelle affaire avez-vous à comparaître devant moi, reprend le magistrat suffoqué par la colère. Pas de farces ici. Allez-vous-en.

LA VIE COURANTE...



Le mari, calculant le coût de l'appel interurbain : — \$3.55 ... \$3.65 ... \$3.75 ... \$3.85 ... \$3.95 ...

L'infant terrible se faufile dans le salon jusqu'àuprès de M. Ernest qui fait la cour à sa grande soeur :

— Voulez-vous me prêter votre sifflet, monsieur ?

Le monsieur. — Je n'en ai pas de sifflet ; je n'en ai jamais eu !

Bébé. — Oui, oui, vous en avez. Papa a dit que vous vous humectiez souvent le sifflet au bar du St. Laurence Hall.

Le chef de police fait subir l'examen à un applicant qui veut entrer dans la force constabulaire.

— Et votre taille ? Combien mesurez-vous ?

L'applicant (qui ne paraît pas avoir inventé la poudre). — M. l'échevin Dufresne vient de me mesurer. Mais tiens ! Voyez donc ! Je l'ai oublié ! Je ne me rappelle plus s'il m'a dit cinq pieds dix pouces ou bien dix pieds cinq pouces.

WEEK-END A JUAN-LES-PINS [Suite de la page 17]

il n'aurait jamais osé tenter une chose si affreuse.

— Votre oncle, répondit Paul Blondi, John Goodfry, est mort. Allan le savait mais vous l'avait caché car ce dernier vous laissait la plus grosse part de sa fortune.

— Comment avez-vous appris cela ?

— Toujours dans les affaires d'Allan en lisant une simple lettre émanant de l'homme d'affaires de votre pauvre oncle. Ainsi, par le fait même de votre disparition, votre frère aurait eu, pour lui seul, la jouissance de tout l'héritage.

— Qu'avait-il besoin de tant d'argent ?

Paul Blondi ne répondit pas mais son sourire railleur et ses yeux posés sur Patricia firent comprendre à Lana beaucoup de choses. Notamment, qu'une fille comme celle choisie par son frère devait coûter très cher, trop cher même pour un garçon jaloux et pas très riche.

— Il y a encore un mystère que je voudrais dissiper, coupa Robert Sansby : l'histoire de votre invulnérabilité devant les balles du revolver d'Allan. Entre nous, je ne crois pas à vos présumés martiens mais je ne comprends

pas du tout comment vous n'avez pas été touché. Je l'avoue sincèrement, je suis dépassé par les événements.

— L'enfance de l'art, cher monsieur, répliqua Blondi, j'avais pris mes précautions quand j'ai découvert ce joujou dans les affaires de ce triste personnage.

— Mais la police, remarqua Stella, n'est pas encore venue ?

— Je ne l'avais pas appelée, répondit le journaliste, mais, maintenant, c'est chose faite. Dans quelques instants, elle va venir constater l'accident malheureux qui a coûté la mort à notre ami. Je crois qu'il est inutile de lui parler d'autres choses, n'est-ce pas ? Le scandale n'a jamais rien rapporté à personne.

Lana le remercia d'un sourire.

La maman de Patricia jugea le moment opportun de se jeter dans la conversation car cette histoire assez macabre commençait à l'ennuyer passablement.

Aussi, elle déclara :

— Mes compliments, Monsieur Blondi, vous pourrez tirer, de tout cela, un roman mais il manque l'habituelle histoire d'amour car le jeune premier n'est plus et sa belle se retrouve éplorée et bien seule.

— Croyez-vous, riposta Blondi, re-

gardez donc ces deux-là, madame Nealthin.

Depuis un instant, Luc et Lana ne prêtaient plus qu'une oreille distraite aux propos de leur ami et roucoulaient tendrement, heureux que le cauchemar soit enfin dissipé.

Patricia haussa dédaigneusement ses belles épaules et sa digne maman ouvrit de grands yeux étonnés.

Pour une fois, la vedette échappait à sa fille et la chose lui paraissait inconcevable.

— Monsieur Luc, lança d'une voix forte Blondi, excusez-moi de vous déranger, mais je crois que vous feriez bien de partir rapidement pour Nice où des donateurs de sang naturaliseront Niçoise Mlle Lana et lui rendront, progressivement, ce qu'elle a perdu.

— O.K., répliqua joyeusement le colonial.

— Mais auparavant, vous qui avez l'habitude des animaux tropicaux, débarrassez-vous de celui qui est enfermé là-haut.

Luc Degarde fit un signe affirmatif, se leva et disparut dans l'hôtel.

Entre-temps, la soubrette de l'endroit avait dressé la table et Blondi, peut-être le seul, attaqua de fort bon appétit un succulent menu.

Patricia affectait toujours son air de princesse offensée et boudait.

Lana guettait le retour de Luc qui ne tarda guère.

Finalement, chacun se mit à table

et, entraîné par l'exemple du jeune Niçois, fit honneur au déjeuner.

Au milieu du repas, Stella demanda :

— Dites-moi, Monsieur Blondi, est-ce vrai que vous avez rencontré des martiens ?

— Ceci, jolie petite madame, répliqua le journaliste, est une autre histoire et l'avenir vous apprendra, peut-être pour notre malheur, la vérité.

Mme Nealthin qui, depuis un moment, faisait des signes peu discrets à sa fille pour que cette dernière soit plus aimable envers la société et en particulier auprès de Blondi, demanda :

— Est-ce que cela vous plairait de visiter la Guyane, Monsieur Blondi ? Vous trouverez, là-bas, de magnifiques sujets pour vos romans et un décor vraiment idyllique pour vous inspirer.

Le journaliste avala sa salive, regarda la trop jolie Patricia qui moulait sa brune beauté dans un bikini assez léger et répondit :

— Je n'en doute pas, chère madame, mais je préfère, voyez-vous, Nice-la-Belle. Votre pays possède trop de vampires...

Le jeune homme marqua un léger temps de pause et avec un sourire ironique acheva :

— ...et trop de vamps !

LÉOPOLD MASSIÈRE.

L'ÎLE MYSTÉRIEUSE

CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — QUINZIÈME ÉPISODE



Les colons de l'île mystérieuse, puisque maintenant l'île Lincoln a reçu ce surnom, descendent lentement dans le massif granitique. Ils éprouvent une certaine émotion à s'aventurer ainsi dans des profondeurs sans doute inconnues des autres humains. — Top tient la tête de la petite troupe, prêt à donner l'alarme, le cas échéant. Après avoir descendu une trentaine de mètres, Cyrus, qui marche un peu en avant s'arrête, et ses compagnons le rejoignent. L'endroit forme une caverne de médiocre dimension. — « Continuons notre exploration »,

dit l'ingénieur, peut-être plus bas la nature nous réserve-t-elle une surprise » et la marche est reprise. Après de nombreux détours, les hommes se rendent facilement compte de la direction générale de l'orifice qui va vers la mer. — Quand soudain, l'attention des colons est attirée par des sons éloignés venant des profondeurs du massif : ils s'arrêtent et écoutent. Les sons arrivent nettement à l'oreille comme la voix à travers un haut-parleur.



Cyrus et ses compagnons se précipitent au secours de Top. Les aboiements du chien deviennent très perceptibles. On sent dans sa voix saccadée une rage étrange. Est-il aux prises avec quelque animal dont il a troublé la retraite ? — Bientôt les colons aboutissent à une vaste et magnifique caverne. Là, Top, allant et venant, continue d'aboyer. Les torches jettent de grands éclats de lumière et les hommes se tiennent prêts à toute éventualité. Mais la caverne est vide ! — Les hommes parcourent la caverne en tous sens. Rien ! Pas un animal, pas un

être vivant, et cependant Top aboie toujours. Le chien court vers l'extrémité de la caverne : on le suit et, à la lumière des torches, apparaît l'orifice d'un véritable puits. C'est par là, sans doute, qu'autrefois les eaux du lac se jetaient dans la mer. — Smith détache alors une branche enflammée et la précipite dans le puits. La branche illumine l'intérieur, mais rien n'apparaît : puis la flamme s'éteint avec un léger frémissement, indiquant qu'elle a atteint l'eau, c'est-à-dire le niveau de la mer.



Le sol de la caverne est donc situé à une vingtaine de mètres au-dessus du niveau de la mer. Cette caverne fera une excellente demeure pour les colons, dont les désirs se trouvent réalisés : ils ont à leur disposition une solide habitation. — Restent deux difficultés, les possibilités d'éclairer ce trou creusé dans un bloc de granit plein, et ensuite la nécessité d'en rendre l'accès plus facile. Pour l'éclairage, le mieux serait de percer la paroi antérieure qui fait face à la mer et qui semble peu épaisse. — Smith fait part de ses idées à ses compagnons.

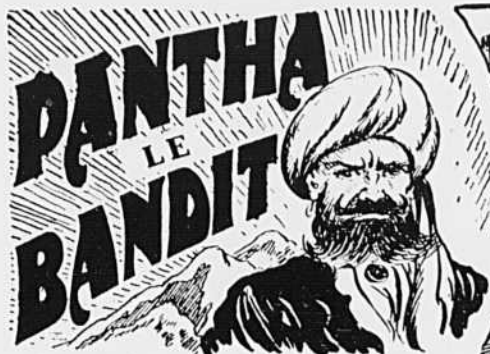
Pencroff attaque immédiatement le granit, et pendant une demi-heure, il en fait voler les éclats autour de lui, à la lueur des torches. Puis Nab, puis Spillett le relaient. — Le travail difficile dure depuis quatre heures quand, à un coup de pic, l'instrument passant au travers du mur tombe au-dehors. Smith applique son oeil à l'ouverture qui domine le sol de 15 mètres. Devant lui se trouve l'îlot et au-delà l'immense mer.



Les habitants de l'île Lincoln ont trouvé une habitation plus que convenable dans cette caverne creusée dans le massif granitique. Par un trou large, la lumière entre à flots. Les colons sont muets d'admiration devant cette magnifique caverne. — Les torches sont presque consumées et l'on décide de remettre au lendemain les travaux relatifs à l'aménagement de la nouvelle demeure. Avant de partir, Smith se penche une fois encore au-dessus du puits qui s'enfonce jusqu'à la mer et écoute avec attention. — L'ingénieur jette alors une branche

enflammée ; les parois du puits s'éclairent un instant, mais ils ne révèlent rien de suspect. Cependant, Smith, immobile, l'oreille attentive, ne dit pas un mot. Pencroff lui touche le dos comme pour le réveiller. — La petite troupe quitte la caverne et refait le chemin en sens inverse. L'ascension semble assez pénible. Top ferme la marche, et fait entendre encore des grognements singuliers. Les colons s'arrêtent un moment à la grotte supérieure qui forme une sorte de palier.

(à suivre dans le prochain numéro)



Résumé : A la poursuite du bandit Pantha, nos trois amis, Bob, Pierre et Jean se retrouveront prisonniers après bien des aventures. Mais ils réussirent à assommer leur gardien. Tandis que Bob et Jean attendaient encore dans le cachot, Pierre partait en éclaireur à la recherche d'un moyen d'achever l'évasion dans de bonnes conditions.



1. Bien entendu, quand Pierre se trouva seul sur la place publique des bandits sauvages dans leur ville secrète, il ne tarda pas à être assailli de toutes parts par les guerriers affolés. L'alerte était donnée et il n'y avait plus une minute à perdre.



2. D'un coup de poing, Pierre assomma un des hommes lancés à sa poursuite. Les sauvages, affolés, commencèrent à tirer au hasard, blessant même un des leurs. C'est alors que Pierre aperçut un groupe de chevaux attachés non loin de là.



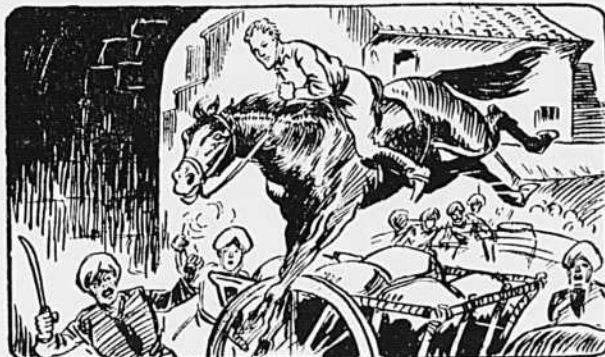
3. Et c'est vers les montures qu'il dirigea ses pas ; elles devenaient son seul espoir. Qu'importaient les balles qui sifflaient à ses oreilles, il fallait à tout prix qu'il sorte de la ville pour donner l'alerte et revenir sauver ses copains.



4. D'un bond, il se retrouva à cheval. D'une ruade il assomma les deux hommes qui tentèrent de l'arrêter une fois de plus. Dans la grande ville c'était la grande alerte, des bandits surgissaient de toutes les maisons. On ne savait où donner de la tête.



5. Et Pierre put profiter de cette grande pagaille. L lançant son cheval à toute allure, il le dirigea vers le portail de la forteresse devant lequel les bandits avaient en toute hâte dressé une barricade avec une charrette de bois.



6. Un tel obstacle n'était pas pour arrêter notre homme qui savait que de toutes façons sa vie tenait à cette évasion ; et pas seulement sa vie, mais celle de ses amis aussi qui, derrière lui, n'avaient certainement pas eu l'occasion de s'évader.



7. Eperonnant sa monture vigoureusement, il passa par-dessus la charrette pour le plus grand étonnement des ennemis qui tentèrent en vain d'enrayer sa marche. Une fois hors d'atteinte, Pierre poussa même la raillerie jusqu'à se retourner pour menacer ses ennemis de vengeance.



8. Entre-temps, les choses n'allaient pas si bien pour Jean et Bob. Leur cachot avait été envahi par une troupe de guerriers qui les assaillirent de toutes parts de sorte qu'ils succombèrent sous le nombre. Pantha, attiré par tout ce tapage, fit son entrée.



9. "Ainsi donc, vous avez trouvé intelligent d'aider votre camarade à s'évader", disait le monstre des montagnes au comble de la rage, "Je n'aime pas qu'on se paye ma tête et vous allez me le payer tout de suite. Et vous allez savourer ma vengeance ! Qu'on emmène les prisonniers dans l'arène aux fauves ! Puisqu'ils se sont sentis assez forts pour sauver leur ami, il va leur falloir combattre maintenant pour leur propre vie".



10. Les deux aviateurs ne s'attendaient à rien de bon de la part de Pantha le terrible, mais ils ne pouvaient pas imaginer ce qui les attendait. C'est dans cette arène que bien des ennemis de Pantha avaient perdu la vie.



11. On les poussa donc dans une sorte de grand cirque qui rappelait les arènes romaines que l'on voit sur les images des martyrs. Les rebelles et leurs familles étaient massés sur les gradins et hurlaient de joie : — "Puisqu'il a dit que nous aurons à combattre pour nos vies", déclara Bob, "nous allons montrer à Pantha ce que nous savons faire".



12. Mais nos deux amis se sentirent moins optimistes quand, dans les hurlements de la foule, on ouvrit une trappe qui livra passage à un gros tigre. L'animal qui n'en était pas à sa première victime humaine se précipita joyeusement dans l'arène en rugissant, et ne tarda pas à repérer nos deux amis vers lesquels il se précipita. Les cris de la foule redoublèrent. Bob et Jean se demandaient bien comment parer à cette attaque imprévue : — "Gagnez et vous serez libres", hurlait Pantha. Il avait beau jeu !

(à suivre)

LES TROIS ACROBATES

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — SEIZIEME EPISODE



1. Nippy lâcha un cri d'angoisse lorsqu'il se sentit tomber, et ses deux frères, Ned et Nat, au faite de la falaise, lui firent écho. Horrifiés, et incapables d'intervenir, ils furent contraints de demeurer là impuissants, pendant que Nippy était précipité dans l'abîme.



2. Mais, heureusement que Nippy avait conservé tout son sang-froid, malgré sa chute périlleuse. Il nota vite la seule chose qui pût le sauver — un petit arbuste jaillissant du flanc de la falaise. Aussi, vif comme l'éclair, il s'y agrippa et serra solidement.



3. Là-haut, Ned et Nat poussèrent un profond soupir de soulagement à la vue de leur jeune frère sauvé de cette chute terrible. Vite Ned lança un câble à Nippy. "Cramponne-toi à ça, mon gars !" cria-t-il. "Tiens bon, et nous aurons tôt fait de te tirer en sûreté !"



4. Avec gratitude, Nippy saisit le câble et s'y agrippa, puis ses frères là-haut se mirent à le tirer. Nippy se guida le plus possible, se servant de ses pieds pour éviter d'être assommé contre le flanc rocheux de la falaise comme il se balançait sur la corde.



5. Enfin il atteignit le sommet, et là Ned et Nat le hisserent en sûreté. "Sapristi !" Je te croyais perdu, cette fois !" s'écria Nat. Malgré son aventure périlleuse, Nippy sourit. "Tout est bien qui finit bien", dit-il. "Eh bien, poursuivons notre route, maintenant !"



6. S'étant remis de l'angoisse horrible provoquée par la chute de Nippy, nos amis se remirent en route. Ils cheminèrent plusieurs milles pour atteindre enfin un plateau, couvert d'épaisses forêts. Avant de s'y engager, Ned l'examina attentivement à travers une longue-vue.



7. "Ça me semble désert", dit-il enfin. Ils s'élancèrent alors en avant et furent bientôt contraints de se frayer une voie à travers les broussailles enchevêtrées. "On se dirait dans une forêt préhistorique", dit Ned. "Je n'ai jamais vu encore une telle végétation". Ils parvinrent à une clairière.



8. Là, après un repas qu'ils avaient bien gagné, ils installèrent leur tente et se préparèrent pour la nuit. Ignorant quelles bêtes fantastiques pouvaient hanter cette Terre de l'Oubli, nos héros décidèrent de monter la garde, et Nippy s'offrit en premier. Il s'assit devant le feu, l'oreille tendue.



9. Tout à coup il bondit sur ses jambes lorsqu'une voix humaine, remplie de terreur, troubla le silence. "Un homme appelle au secours !" s'exclama-t-il, en s'adressant à Ned et Nat. "Levez-vous ! Il y a quelqu'un qui réclame de l'aide !"



10. Ned et Nat furent vite sur pied. Ils s'armèrent et s'élancèrent en direction du cri. Ils arrivèrent bientôt à une clairière, éclairée par la lune, où gisait un homme impuissant. Et devant lui se trouvait un étrange animal grognant sauvagement.



11. "Fichtre ! Un machérode !" s'exclama Ned, ayant peine à en croire ses yeux. Nat et Nippy eurent un mouvement de surprise. Tous deux avaient entendu parler des machérodes. C'était des bêtes sauvages qui avaient infesté les forêts préhistoriques, il y a des milliers d'années. Et là encore il s'en trouvait un dans les profondeurs de cette jungle oubliée de l'Afrique ! Ned oublia vite sa surprise, et s'avança dans la clairière, le fusil prêt à faire feu. Nat et Nippy suivirent prêts à aider. Mais aucun d'eux ne vit une deuxième bête de cet acabit, perchée sur les rochers derrière eux ! (à suivre)

HEUREUX D'ÊTRE PENDU

[Suite de la page 13]

plus en plus cruelles, de plus en plus acerbes.

Soudain la mégère interrompit son long monologue pour crier à son aîné : — Dis donc à ton père qu'il prenne sa poche et qu'il s'en aille !

Docilement l'enfant se tourna vers son père et lui répéta, mot pour mot, ce que sa mère venait de lui dire.

Incapable de raisonner, ne réalisant pas que le petit n'avait fait que reprendre ce que sa mère lui avait dit, Rodolphe Dubois s'était laissé dominer par la colère. Il gifla son fils.

Ce fut le signal d'une attaque en règle. Pendant que la femme de Dubois frappait son mari à coups de balai, la belle-mère brandit une chaise sur la tête de son gendre.

Enragé, Dubois saisit une hache et abattit tout le monde, en commençant par sa femme. Quand le massacre fut complet, l'assassin ouvrit la trappe du plancher et laissa tomber les cadavres dans la cave.

Enfance misérable.

RODOLPHE Dubois était né à Staten Island, dans l'état de New-York, aux Etats-Unis. Son père était d'origine suisse, sa mère d'origine espagnole.

On vivait très pauvrement. Rodolphe perdit sa mère à l'âge de 5 ans. Son père se remaria bientôt. La belle-mère s'avéra immédiatement une marâtre pour le petit Rodolphe. Jusqu'alors, l'enfant n'avait connu que la misère. A la misère s'ajoutait maintenant l'injustice et la cruauté. Le père n'intervenait pas.

Rodolphe n'avait que 11 ans quand il s'engagea comme mousse sur un navire à long cours. Il n'avait pas amélioré son sort. Il changeait seulement de bourreau. Maintenant c'était les matelots, des étrangers, qui le tyrannisaient.

Il déserta son navire, une fois parvenu en Angleterre. Pendant quelque temps il erra dans Londres et dans quelques autres villes avoisinantes. Puis il revint aux Etats-Unis.

Son sort n'en fut pas amélioré. Il ne faisait que changer de misères. Pendant quelques années, il vagabonda aux Etats-Unis, travaillant par-ci par-là, vivant la plupart du temps de mendicité.

Il était si peu intelligent qu'il ne parvenait pas à donner satisfaction à un employeur, quelle que humble que fût l'occupation qu'on lui assignait.

Mariage plus misérable.

EN 1881, Rodolphe Dubois franchit la frontière. Trois ans plus tard, il épousait, à Saint-Casimir, comté de Portneuf, Marie Zéphise Thibault, fille de Joseph Thibault.

Le pauvre garçon n'avait pas fait une affaire d'or en se mariant. Son épouse appartenait à une famille de mendiants, composée du père et de la mère. Marie Zéphise avait un frère, Henri, aveugle de naissance.

Plus valeureux que son beau-père, Rodolphe Dubois chercha de l'ouvrage. Son rendement était si faible cependant qu'il ne pouvait garder d'emploi bien longtemps. Il partagea donc la condition de sa nouvelle famille. La plupart du temps, il accompagnait l'aveugle Henri, quand ce dernier se décidait à quémander un peu de pain pour les empêcher tous de mourir de faim. Maigre, décharné, Rodolphe Dubois suscitait autant la sympathie que l'aveugle.

Puis Rodolphe réussit à s'embaucher à la carrière Naud, à Saint-Alban, paroisse voisine de Saint-Casimir. Là comme ailleurs, il ne produisait généralement rien. Mais son patron en eut

pitié et le garda quand même à son service.

Toute la famille Thibault se fia maintenant à lui pour vivre. Tout le monde s'installa à Saint-Alban. Le père Thibault construisit une cabane rudimentaire, pour abriter toute la famille.

Henri Thibault décida alors de se marier lui aussi. On lui édifia une autre cabane, près de la première. Il y éleva des enfants.

Rodolphe Dubois faisait vivre tout ce monde-là avec son maigre salaire.

Mais on ne vivait pas richement. Dubois était le pire, c'est-à-dire le plus mal partagé. La plupart du temps, il devait quitter la cabane pour aller travailler sans avoir déjeuné. Contrairement aux autres ouvriers de la carrière, il n'ouvrait pas de boîte à lunch à l'heure du midi. Quand ses compagnons de travail s'en étonnaient, il leur expliquait que sa femme était encore au lit, le matin, à son départ, et qu'elle avait oublié de préparer son dîner la veille au soir. En réalité, c'était parce qu'il n'y avait alors rien à manger à la maison. Ou bien, s'il restait quelque chose, la famille de sa femme le gardait pour elle-même.

De misères en misères.

LE pauvre homme se lassa finalement de cette vie impossible. Un jour il quitta sa cabane et sa belle-famille, pour retourner aux Etats-Unis.

Son père fut fort désappointé en le voyant arriver. Il ne le lui cacha pas. Quand Marie Zéphise écrivit à Rodolphe pour l'inciter à revenir, le père Dubois mit tout simplement Rodolphe à la porte.

Une fois de plus le pauvre homme franchissait le seuil de la misérable cabane de Saint-Alban. Il y trouva un fils, né pendant son absence et qu'il ne voulait jamais reconnaître comme son enfant.

Après son retour, Rodolphe Dubois vécut une vie encore plus misérable que précédemment. Toujours pauvre, il fut encore plus maltraité par sa belle-famille. Sa femme donna naissance à un second fils, mais cela ne l'amadoua pas. Elle devenait plus acariâtre de jour en jour. Avec sa mère, elle accablait Rodolphe d'injures et de mauvais traitements. On aurait dit que tous les Thibault s'étaient donné le mot pour pousser le malheureux à bout.

Pourquoi ne fuyait-il pas cet enfer ? N'importe qui l'aurait fait. Rodolphe Dubois n'en avait pas le courage. Il n'était sûrement pas tout à lui.

L'énigme...

RODOLPHE Dubois fut jugé par un Jury de la Cour d'Assises, à Québec, en avril 1884. Son avocat plaida folie, donc irresponsabilité.

Deux médecins experts affirmèrent que l'accusé n'était pas responsable de ses actes. Trois autres médecins, experts de la Couronne, prétendirent le contraire.

Les Jurés s'en rapportèrent à l'opinion de la majorité des experts.

Rodolphe Dubois fut condamné à être pendu le 20 juin de la même année.

Il accepta courageusement le verdict et la sentence, tout comme, subséquemment, il gravit sans faiblir les degrés de l'échafaud.

Il confia à un visiteur que, pour lui, les jours les plus heureux de sa vie, furent sans contredit ceux qui s'écoulèrent depuis sa condamnation jusqu'à sa pendaison.

Jusque là, il n'avait jamais mangé à sa faim. Maintenant il mangeait comme quatre.

ALAIN ROBERT.

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

A la fin de XVII^e siècle, un polygraphe de talent, appelé Sandraz de Courtils a composé les *Mémoires de d'Artagnan*. Cette vie supposée d'une personne authentique a eu une suite féconde puisqu'elle donna naissance aux *Trois Mousquetaires*, le chef-d'œuvre de cape et d'épée d'Alexandre Dumas.

Le fils de John Foster Dulles, converti depuis douze ans au catholicisme, est entré chez les Jésuites. Il enseigne la philosophie à l'Université Fordham, à New-York, qui est dirigée par les Jésuites.

On a célébré, l'an dernier à l'Hôtel des Invalides, la mémoire d'Antoine Parmentier et les efforts patients que dut employer cet « apothicaire-major » pour vulgariser la consommation et la culture de la pomme de terre. Le professeur Léon Binet, au nom de l'Institut de France, soulignait les propriétés nutritives, énergétiques et thérapeutiques de cet aliment.

On a organisé une expédition scientifique franco-américaine pour un « circuit africain » de 20,000 milles. Le but est de prospecter la faune et la flore pour le Musée d'Histoire Naturelle de New-York, pauvre en documents. Parmi les Français qui font partie de l'expédition, on remarque David Perrin, fils de Francis Perrin, haut-commissaire à l'Energie Atomique.

Le Musée Isabella Stewart Gardner porte le nom de celle qui le fit construire, jadis, comme résidence. Chaque pierre fut importée d'Italie, puis la maison fut ornée d'œuvres d'art. Mrs. Gardner précisa dans son testament, qu'après sa mort, rien ne devait être enlevé, ni ajouté. Un de ses arrière-neveux, George Peabody, est aujourd'hui le conservateur de ce magnifique musée.

Le premier Blanc qui a traversé le continent américain, de l'Atlantique au Pacifique, fut un naufragé espagnol nommé Cabeza de Vaca.

Le tigre a une vision perçante et l'ouïe très développée, mais ne possède aucun sens de l'odorat. Contrairement aux autres animaux de la jungle, il a la peau tendre et sensible et doit éviter les chemins rocailleux. De plus, les oiseaux et les singes semblent guetter son approche et l'annoncer bruyamment aux autres bêtes. C'est grâce à sa ruse et à son habileté que le tigre surmonte toutes ces difficultés lorsqu'il guette une proie.

Le port du sabre est obligatoire pour les officiers de marine américains dans les cérémonies officielles. Mais dispense provisoire, pour les officiers au-dessous du grade de capitaine de vaisseau. La raison de cette exemption est tout simplement... le manque de sabres.

Né en Ecosse, il y a près de cinq siècles, le *curling* a gardé de son origine un certain laconisme des joueurs au cours de la partie. Le balai possède dans ce jeu un caractère rituel. Le *curling* connaît une grande faveur dans les pays anglo-saxons et en Suisse. En Angleterre, le roi est traditionnellement président d'honneur de la Fédération du *curling*. La France ne le pratique que dans deux clubs, à Megève et à Chamonix.

Le tunnel sous le Mont-Blanc serait le plus important tunnel routier du monde; viennent ensuite le « Lincoln », sous la rivière Hudson, à New-York, le « Pennsylvania Turnpike » et un tunnel sous la Meuse, à Rotterdam. Les plus longs tunnels ferroviaires d'Europe sont ceux du *Simplon*, du *Loetschberg*, du *Saint-Gothard* et du *Mont Cenis*.

En France, le propriétaire de Klaus, un chien policier qui servit dans l'armée pendant la seconde guerre mondiale, et qui fut plusieurs fois décoré, enterra son chien dans son jardin; quelques mois plus tard, il se vit obligé de vendre sa propriété, mais dans le contrat de vente, il fut stipulé que le propriétaire se réservait les quelques pieds de terre où reposait son chien.

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél. : PL. 9637-K

GEORGES POIRIER
PrésidentJEAN CHAUVIN
DirecteurGERARD VIOT Secrétaire de la rédaction
ODILON RIENDEAU Chef du tirageGEORGES POIRIER, fils
Vice-présidentCHARLES SAURIOL
Chef de la publicité

ABONNEMENTS: LE SAMEDI

| Canada | | Etats-Unis | |
|--------|--------|------------|--------|
| 1 an | \$3.50 | 1 an | \$5.00 |
| 6 mois | 2.00 | 6 mois | 2.50 |

AU NUMERO: 10 CENTS

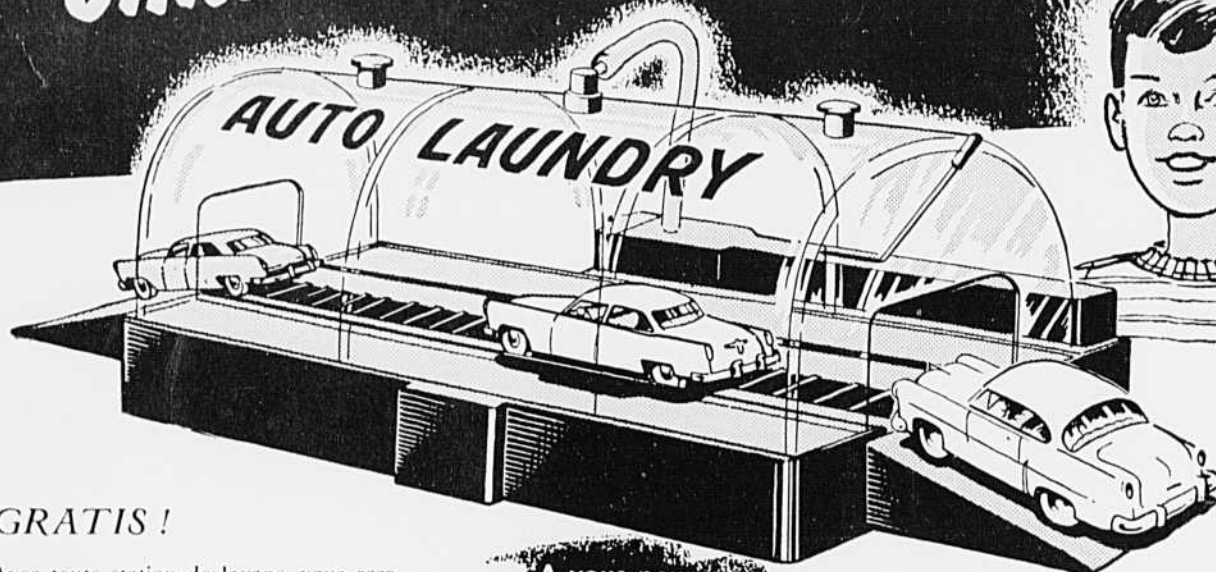
Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A.
as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

P'TITS GARS!

CE SERVICE DE LAVAGE D'AUTOS POSSÈDE UNE
VRAIE POMPE À EAU ET UNE CHÂÎNE SANS FIN
QUE VOUS FAITES FONCTIONNER VOUS-MÊMES!

et vous obtenez
40 autos
avec chaque service
de lavage!
DEMANDEZ
LE VÔTRE IMMÉDIATEMENT!



Venez, venez voir, mes enfants! Voici le plus grand poste de service jouet que vous avez jamais vu. Il est exactement comme ceux où les grandes personnes font laver leurs autos! Vous actionnez les machines sur le côté pour faire entrer vos petites autos. Une pompe à eau se met alors en route pour les laver au moment où elles passent. Il vous suffira de remplir le réservoir quand il est vide.

Ça ressemble et ça marche
comme une vraie centrale de lavage.

Quelle partie de plaisir vous attend lorsque vous alignez vos voitures pour les faire passer dans la station de lavage, les doucher et les voir ressortir à l'autre bout! Il vous suffira alors de les essuyer avec le chiffon que maman vous donnera. Vous pouvez laver 30 grosses autos ou 60 petites avec un seul réservoir d'eau!

GRATIS!

Avec toute station de lavage, vous recevrez gratuitement un sac contenant approximativement 40 petites voitures-jouets de toutes sortes: particulières, camions, autobus et *absolument gratuitement*... il ne vous en coûtera rien, de sorte que vous pourrez vous servir de la station de lavage tout de suite et avec une activité de grande station moderne. Dépêchez-vous de passer commande. Remplissez dès maintenant votre bon de commande!

A vous pour
2.98
SEULEMENT

ALLONS, PRESSONS! Vous ne pouvez acheter ce magnifique centre de lavage que par la poste... on ne le vend dans aucun magasin... Envoyez dès aujourd'hui le bon de commande pour votre Station de Lavage et votre sac en plastique rempli de 40 voitures.

SALLY STEPPER, la véritable **POUPÉE**
qui marche.

ELLE MARCHE POUR DE BON
Tourne la tête en marchant

ELLE SE TIENT DEBOUT
ELLE PEUT S'ASSEOIR
ELLE DORT

LAVABLE

Le système de marche est garanti,
Sally fait tout!

Vous pouvez la laver et l'habiller!

Sally Stepper est une des plus belles poupées que vous avez vues, elle est soignée dans les moindres détails: ongles, plus des bras et des jambes. Elle a de longs cheveux comme naturels que vous pouvez laver, peigner, onduler ou triser. Vous pouvez l'habiller et la déshabiller. Les vêtements standard pour poupées lui vont très bien. Elle est faite solidement en plastique et vous vous amuserez follement avec elle durant des années. On peut même la laver. C'est vraiment la poupée que toutes les petites filles choisissent entre toutes. Passez dès aujourd'hui la commande à notre prix spécial.

Prise à l'essai de 10 jours
Si vous n'êtes pas aussi satisfaite que votre petite fille elle-même en ouvrant la boîte, retournez-nous la poupée, on vous remboursera intégralement.

UNE PUBLICITE
NATIONALE
à des prix plus élevés

VOUS POUVEZ L'AVOIR
MAINTENANT POUR SEULEMENT

3.95

approvisionnement limité

Gratuitement avec
chaque poupée un magni-
fique ensemble à coiffer, onduler
ses magnifiques cheveux lavables.



PEIGNE BROSSE MIROIR

C'est si facile de la peigner
à n'importe quelle mode!

Commandez
dès
MAINTENANT

GRATIS!

ET
SALLY
EST SI
GRANDE!



STRATTON MFG. CO., TORONTO, ONTARIO

Le voici... mais il parle maintenant!

"PINTO PONY"

Votre prénom sera gravé sur ce CHEVAL INCASSABLE
Il hennit quand on le monte — il parle quand on tire les rennes

L'extraordinaire Pinto Pony dit "Joyeux Noël" d'une voix claire et forte grâce à un mécanisme installé dans les rennes. Vous saurez qu'il est bien à vous car votre prénom sera gravé sur son front. Cet extraordinaire cheval d'un modèle tout nouveau en vinyl se gonfle pour devenir très grand. Vous pouvez vous asseoir dessus, lui donner des coups. Il hennira à chaque rebond! Il est si gros et si solide qu'un homme de 200 livres peut le monter et le malmenier, nous garantissons qu'il ne cassera pas. Les coutures sont soudées électroniquement. Prix spécial de lancement: \$3.00 pour deux. Achetez-en un pour chacun des enfants à qui vous devez de faire un cadeau de Noël en profitant de nos prix extraordinairement bas. Envoyez deux dollars si vous n'en voulez qu'un. L'approvisionnement est limité. Nous vous recommandons donc d'en commander dès maintenant le plus possible. Assurez-vous que les prénoms des enfants soient bien imprimés sur le front de chaque cheval en mettant ce nom sur une feuille de papier attachée à la commande. Nous gravons un nom sur chaque cheval. Satisfaction garantie.

Spécial de Noël
2 pour \$3.00



VERITABLE MICROSCOPE — 22.5

Cet instrument d'optique d'une précision rigoureuse possède tous les avantages de microscopes valant des centaines de dollars. Les secrets les plus cachés de la nature, grossis 150 fois, vous seront révélés. La mise au point de l'appareil est extrêmement simplifiée, grâce aux perfectionnements les plus modernes. Miroir réglable. Lentilles puissantes. Le microscope s'accompagne d'instructions complètes qui vous permettront de faire de multiples expériences intéressantes.

Commandez maintenant.

1.49

GARANTIE: Si vous n'êtes pas satisfait, nous vous rembourserons instantanément.

POSTEZ CE BON DI
STRATTON MFG CO.,

Veuillez m'envoyer d'urgence

Stations
Sally Ste
Pinto Po
ci-joints
Microsc

☐ Veuillez me faire l'argent ou un ma
☐ Veuillez me faire l'envoi com...

NOM.....

ADRESSE.....

VILLE..... PROVINCE.....

QUEBEC

BIBLIOTHEQUE DE LA
LEGISLATURE
HOTEL DU GOUVERNEMENT
QUEBEC C P QUE
12JUS5-R-60478